

Dame de Pic/Cie Karine Ponties
20th anniversary
limited edition

Fêter les 20 ans de *Dame de Pic* c'est fêter 20 ans de rencontres, de hasards, de voyages, de partages, de sourires, de compositions, de doutes, 20 ans d'«histoires».

Histoires de regards et de partage du sensible, de rencontres, de liens, d'échanges et de réflexions, tenus, nourris dans le temps.

Tout au long de ce parcours j'ai écouté très intuitivement le désir de me décentrer constamment pour aller rencontrer d'autres personnes, d'autres façons de penser, de regarder, de faire et surtout d'être.

L'univers de mes créations se caractérise par son sens de l'absurde, son exploration de l'intimité, de l'organique et des relations humaines. En vingt ans et quarante créations, j'ai développé une écriture du corps singulière, animée par un véritable corps à corps avec le monde.

Du dialogue entre les cultures au dialogue entre les arts, chacun de mes projets est le point de rendez-vous entre des danseurs, des acteurs, des illustrateurs et des musiciens internationaux.

Explorant les formes et les formats avec une grande ouverture vers les publics, ma recherche chorégraphique s'est articulée autour de la traduction. Traduire, réécrire, non pas nous dans le monde, mais le monde en nous, comme des êtres vivants parmi d'autres êtres vivants. Une traduction comme médiation entre la pluralité des cultures et l'unité de l'humain.

Le travail de création est en réalité un travail de partage, de collaboration. Parce que sur un plateau, c'est un assemblage, un enchaînement, une combinaison de compétences qui créent la singularité. C'est un processus de transformation intérieure qui se nourrit à tout instant de l'expérience la plus consciente et la plus immédiate de la vie.

Il ne suffit pas de donner à voir. Il s'agit de donner à créer, à se re-crérer.

Il ne s'agit pas seulement de se rencontrer, mais de se rencontrer dans la recherche, de proposer ensemble, d'éprouver cette différence fondamentale qui se trouve entre théorie et pratique.

Créer ensemble, c'est raffiner un matériau brut, profiter du fait d'être ensemble pour aiguïser la matière, avoir plusieurs angles de vue sur une chose, et échanger nos similitudes bien sûr, mais surtout mettre à profit nos différences.

Prendre et savoir perdre du temps ensemble. Toutes ces rencontres m'ont permis de naviguer dans des océans d'incertitudes où tous mes repères ont été bousculés, mais accompagnée de tous ces archipels de certitudes qu'étaient ces rencontres.



Planta Baja PATRICK BONTÉ

Planta Baja

Des chansons sentimentales en espagnol de Cuba pour un personnage hors du temps qui va et vient seul dans son histoire. Un petit personnage qui fait souffler comme un vent de folie et qui paraît à côté de ses pompes. Incapable de quitter son plancher, la locataire du rez-de-chaussée se retrouve ahurie de se voir danser... Les grands écarts demeurent toujours involontaires... Un petit conte pour rire ou pour pleurer. La solitude a un visage travaillé par des mains très humaines, ce visage n'est pas un masque, il est cette tête où vit un regard au bout d'une tige qui se donne comme un corps détaché de tout avec des jambes si hautes faites pour marcher éternellement jusqu'à rencontrer un autre visage dont l'expression est celle de la stupeur. Posez votre sourire dans un coin, il vous tiendra compagnie. Les gens vivent toujours d'amour et l'amour à la différence de ce que beaucoup croient, est un affront fécond et dramatique mais qui reste malgré tout un drame. Quand les gens parlent d'amour, c'est souvent quand il est parti et parce qu'ils souhaiteraient qu'il revienne. Le boléro est un acte d'agression et de trahison, une provocation à ce qui a déjà été un défi à ce qui viendra. Pour moi le boléro est comme un bain marie : un discours lent et chaud *y con sudor*, le règlement de compte d'une relation amoureuse. Et la relation amoureuse, quand elle en vaut la peine, est toujours chaude et humide (*y con sudor*). C'est dans un coin de la planta baja (de son rez de chaussée) qu'elle aime écouter les boléros. Elle aime les chansons d'amour, elle les rêve, les danse. Il n'y pas une seule journée sans boléros. Une paire de lunettes de soleil, une robe, un déguisement, un rêve de quelque chose qui ne lui appartient pas, qui n'est pas réel, mais il lui appartient en tant que boléro, chaud *y con sudor*. «A bola de Nieve el gordito gordiflón que tocaba el piano y cantaba canciones sentimentales en español de Cuba, y en catalan, en francés y en inglés. A Bola de Nieve lo que le gustaba era tocar el piano con suavidad y cantar boleros con su voccecita triple, Bola de Nieve era un poeta franciscano pasado por el trópico, un espíritu delicadísimo y elemental que sonreía siempre con dulzura y sabía acompañar a los amigos. Bola de Nieve cantaba poniendo toda su alma en la garganta. Bola de Nieve murió hace más de diez años. Descanse en paz el gordito gordiflón que sabía

Cette tête où vit un regard au bout d'une tige qui se donne comme un corps détaché de tout avec des jambes faites pour marcher éternellement jusqu'à rencontrer un autre visage dont l'expression est celle de la stupeur.

CHORÉGRAPHIE
ET INTERPRÉTATION :
Karine Ponties

MUSIQUE : Bola de Nieve,
La Lupe

CRÉATION LUMIÈRE
ET COLLABORATION
ARTISTIQUE:
Florence Richard

PRODUCTION :
Théâtre Le Public,
une commande de Claudio
Bernardo

cantar canciones sentimentales y minúsculas que ahora recordamos.» *Camilo José Cela*. A Bola de Nieve, le petit noir grassouillet qui jouait du piano et chantait des chansons sentimentales en espagnol de Cuba... «Je le rencontrais à Madrid, il ya 30 ou 35 ans, peut être plus, et le vis pour la dernière fois à la Habana en Janvier 1965 dans le Florida, le bar où Hemingway buvait des daiquiris un derrière l'autre sans jamais s'arrêter. Nous passâmes beaucoup d'heures à discuter et à boire des verres au Tropicana et dans d'autres bar populaires. Au Tropicana une des jeunes serveuses se plaignait à une amie des ses problèmes, bien assise devant une grenadine. Elles parlaient toutes les deux avec beaucoup de retenue et de bon sens; la plus âgée des deux par pitié de la mauvaise situation financière de la plus jeune lui donna un conseil qui me fit méditer pendant des heures et des heures...» «Mira chica- le dijo- lo que tu tienes que ser es mas dialéctica» *Camilo José Cela*. Souvent la solitude a un visage travaillé par des mains très humaines, ce visage n'est pas un masque, il est cette tête où vit un regard au bout d'une tige qui se donne comme un corps détaché de tout avec des jambes faites pour marcher éternellement jusqu'à rencontrer un autre visage dont l'expression est celle de la stupeur. La rue pour un seul de *Tahar Ben Jelloun*. Sculptures d'*Alberto Giacometti*.

Vecinas

Le point de départ de la pièce a été l'histoire d'un prototype et de ses copies quasi conformes dans laquelle les erreurs de fabrication pululent et créent une drôle de créature dans une cité improbable. Une ville imaginaire, hors lieu dans une architecture qui ne tient pas debout. Il en est sorti une petite dame. Elle semble une enfant perdue, une petite vieille douce et endurcie. Une sorte de marionnette faite de morceaux épars. Lunettes de soleil, robe blanche ; elle marche sans cesse vers un destin absurde. Elle ne fait rien. Et cet état, ne rien faire que marcher, occupe la totalité de son temps. Elle est abîmée de souvenirs. Elle erre. Soudain, dans les ruelles étroites de cette cité précaire, une hallucination : Elles sont plusieurs. Toujours la même déambulant en robe blanche, avec son sac à main, ses lunettes, essayant de maintenir l'équilibre sur ses jambes. Les expressions familières de la solitude se reconnaissent sans se faire signe ni se rencontrer. Une petite dame multiple dans le labyrinthe ; elles jouent une partie ludique et énigmatique dans ce monde qui ne tient pas debout. SOLITUDE. Elle ne fait rien. Quelqu'un qui ne fait rien et dont l'état de ne rien faire occupe la totalité de son temps. Abîmée dans ses souvenirs / Collection de moments / tendre et pitoyable / Attendre dans un bonne position d'attente / Errance-perte de l'identité-fidélité à soi-même / naïveté / culte de la nostalgie, goût de la nostalgie / Ambiance lunaire / Une petite tête arrachée au crépuscule qui veille / Enfant perdu / vieille petite dame sans âge / Malaise : l'enfant émerveille, l'aliéné dérange / Homme boîte / Ton de décrépitude / Paix et inquiétude / Entre enfance et inquiétude / prototype, défauts / Monde enfermé sur lui même qui parfois se sent observé comme dans un aquarium / Pion qui observe dans un angle du groupe / Imposant hiératique d'un temps suspendu. ARMÉE DE SOLITUDES / Passages, marches, promenades / énigmatiques et ludiques / Humanité ou sous-humanité malmenée / silencieuses pleines de leur fierté inquiète / singularité inaccessible / Comment prendre un minimum d'espace pour une présence intimidante / Les mains légèrement levées tenant du bout des doigts une balance imaginaire / Running away de *Bob Marley* / Le groupe s'impose entre famille et armée / L'enfer c'est les autres / Ambiance de

Une ville imaginaire, une petite dame perdue, lunettes de soleil, robe blanche ; marchant sans cesse vers un destin absurde, errant. Elle est soudain multipliée dans le labyrinthe, comme chacune des expressions familières de la solitude, se reconnaissant sans se faire signe ni se rencontrer.

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES :

Marjo Laakkonen, Jenny
Laukkonen, Sönám Matos,
Marina Peuranen, Reetta
Rönkkö, Nadja Sarell,
Ruusu Sunila et Jussi
Nousiainen

CRÉATION LUMIÈRE

ET COLLABORATION

ARTISTIQUE :

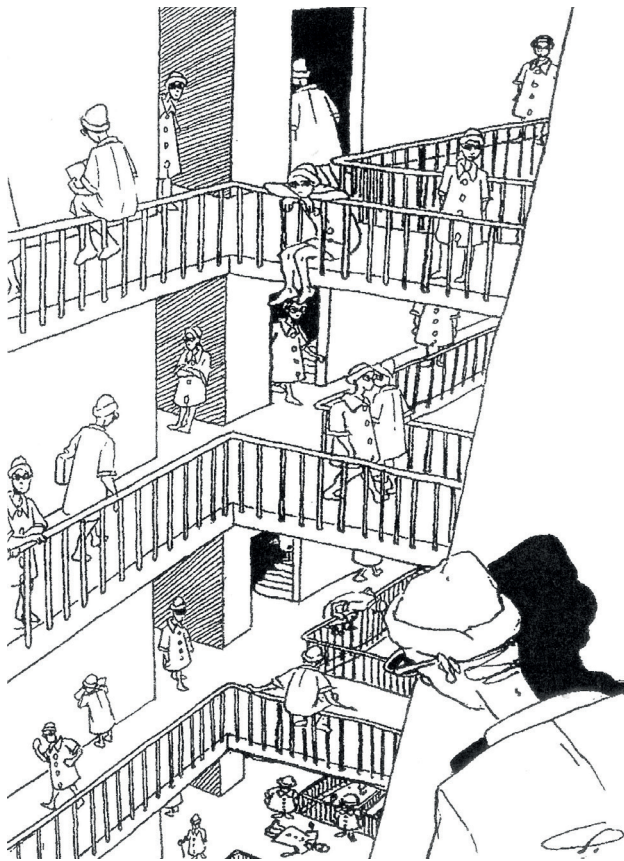
Florence Richard

MUSIQUE : Turtle Island,

Bola de Nieve, Art Zoyd

PRODUCTION : Pépinières
européennes pour jeunes
artistes

film / Gremlins / rigidité / Solitudes à moitié, des demi-corps en coulisses, solitudes divisées, non terminées / descentes, montées, actions, pannes / Faces et profils / Passer sans arrêt d'assis à debout / Portés : déplacer les corps comme si on déplaçait des troncs d'arbres. *Buster Keaton* / *Noé à trouvé une copine* d'Ana Juan / Flotter au sol dans des positions absurdes de sirènes, phoques renversés / Ecrire le déroulement de toute une journée avec les détails les plus absurdes, les transposés en mouvements et déplacements / Personnages faits de morceaux / Trouver le côté léger des maladies du sommeil sans psychologie / Les poussés d'*Hal Hartley* / Petits pas de provocation / Têtes lourdes qui s'endorment en dansant / Appuis vertigineux / inventer des styles de danses de salon / Comment se donner la main / Porter des ballons comme des fleurs rigides / les escaliers / dépassées par les événements, êtres pressés pour ne rien faire / Agitation sans motif / Gagner du temps dans un monde où il n'y a que du temps / Lieux de passages ou de stationnement / Courses dans un carré / Penchés géométriques / Escalators de métro. Dégonflements, rétrécissements, effilochages, déséquilibres, rondeurs, cassures, détachements, court-circuit, désaxer, désarticuler, déseiboiter, contagions, obsessions / Des corps qui se cassent / des portés absurdes / Gestes suspendus / Quotidien / Stylisations / Actions absurdes mais très précises / Espaces internes et externes / Concaves et convexes / S'accrocher dans l'air / Arrêt sur image / Figures impossibles favorites / Défilés / Côté comique qui naît de la précision. La solitude a un visage travaillé par des mains très humaines, ce visage n'est pas un masque, il est cette tête où vit un regard au bout d'une tige qui se donne comme un corps détaché de tout avec des jambes si hautes faites pour marcher éternellement jusqu'à rencontrer un autre visage dont l'expression est celle de la stupeur, une expression familière où les solitudes se reconnaissent sans se faire signe. Elles proviennent toutes d'un même abîme, une blessure singulière absolue.



Vecinas GILLES PONTIES



Dame de Pic MAURO PACCAGNELLA

Dame de Pic

La vie à deux / la dame et son chien / animal de compagnie / excroissance / le calme inquiet / une île désagréable / la machine de la mémoire / photo de famille: le chien et son maître / un fauteuil comme une maison / un lieu fermé / incommunicabilité / une situation peu commune mais qui, sans référence extérieure, a sa normalité / qu'est-ce qui est normal / tragique envers du comique / esthétique du détritatus / femme esclave de sa guêpe / huis-clos / Rigidité du fauteuil / personnage déglingué / on ne sait pas qui tient la laisse, elle ou moi? / lien absurde / pansements / grotesque qui balance entre le rire et son étranglement / l'objet entre éternité et poubelle / espace ridiculement petit / tête penchée piquère au cou / essai de vols avortés / marionnettes auxquelles on coupe les fils et qui s'écroutent brusquement / nettoyage / plantée comme une épine sur le flan / démarches de dos étrange / planter ses pieds / réaction dans mon corps comme si j'étais l'insecte qu'on écrase / des réactions d'un coup qui ne viennent de nulle part / les penchés / arêtes du corps / se relever et rechauffer constamment / MORCEAUX / le corps: jambes et bras bandés de pansements, ou cire lucide / le mécanisme pour chiens dans les voitures qui disent oui de la tête / dire non / moquette poilue / guêpe-abcès-excroissance / laisse / musique de film et bruitages / Ancolie: fleur vivace / chambre blanche et prés vert / noirs de lumière qui coupent / lampes au sodium: lumière particulière pour aiguïser l'écoute / couleurs délavées / Un fauteuil trois-quarts. Une dame assise de dos qui attend. Image un peu irréaliste. Un certain calme inquiet règne. Rigidités. Assise sur l'arête du fauteuil à la limite du déséquilibre, À ses côtés qui partage sa vie, une guêpe, la taille d'un chien, sa dame de compagnie. Un drôle de couple qui attend devant le vide. Présence sur le côté. Tendance à pencher. Peut être pour l'éviter indirectement. Un vieux couple qui se ressemble comme le chien et son maître. Tout est posé, sensation de fragilité. Ça tient par miracle. Isolation sensorielle. Le récit n'est pas au premier plan mais a une fonction rythmique ou climatique. Musique visuelle. Rigidité du fauteuil et de l'attitude de la guêpe. Lien absurde qui les unit. De l'intérieur une situation comme une autre, tout a fait normale puisqu'elle n'a aucun contact avec l'extérieur, donc

Une excroissance dont elle ne sait se passer.

Un abcès qui la plonge dans un inévitable mimétisme.

Une présence frappée d'absence et d'une certaine indifférence.

pas de références. Pourquoi cette situation, c'est comme ça depuis toujours. Présence frappée d'absence. Elle se hâte immobile. Ce qu'on transporte avec nous, les abcès qu'on crée, alors qu'on n'en a pas besoin. L'élément qui dérange toute une vie mais duquel on ne sait se passer. Le boulet qu'on traîne. Dans l'attente d'une réponse de l'insecte qui ne viendra jamais. Les réflexes d'un coup qui ne viennent de nulle part. Elle n'est pas consciente de tout l'espace, que par morceaux. Insecte familier mais en position d'attaque, inquiétant. Des petites griffes que l'on ménage, des mains qui font la cueillette sur soi, qui se tiraillent, s'emmêlent, des mains inconstantes. Ennuis distingués. Onliyu: la luna ayuda, El amor y el frío son dos hermanos locos que se pasean, tristes y muertos de risa por las aceras mojadas de un paseo bonito y cursi. Le corps part tout seul, par morceaux, dépassé par les évènements. Une dizaine d'individus à la fois dans un même corps qui part dans tous les sens. Styler certains mouvements et autres quotidiens. Inverser leurs rôles. Cœur de marionnette. Dans la concentration d'une tâche précise, l'homme est magnifique. Une excroissance dont elle ne sait se passer. Un abcès qui la plonge dans un inévitable mimétisme. Une présence frappée d'absence et d'une certaine indifférence. Etre insecte / Visage fermé, masque impassible, l'insecte avance a petits pas saccadés. Obstinement retranché derrière sa carapace... On plaint cet infirme prisonnier de sa camisole, a qui la fête des sens semble cruellement interdite. L'insecte est-il cette forteresse vivante, ce monstre d'insensibilité que nos yeux d'humains croient voir? «La condition insecte» est-elle à ce point coupée de l'univers? Le regard a lui aussi ses préjugés. Pour échapper aux apparences, il nous faut pénétrer sous la carapace de cet étrange personnage... Et devenir nous mêmes un peu insectes. Que perçoit-il à travers ces yeux hémisphériques, fixes et opaques, qui évoquent plus les dômes des radars que «ces fenêtres ouvertes sur le monde» que nous plaisons à voir dans la pupille de nos semblables? Les libellules et les taons dont la tête est dévorée par d'énormes yeux composés, voient parfaitement les objets situés derrière eux. L'insecte perçoit-il les couleurs? Les abeilles sont complètement aveugles au rouge qu'elles confondent avec le noir (attirées par le bleu). Par contre elles perçoivent parfaitement l'ultraviolet, radiation invisible pour nous. Certains papillons sont sensibles au rouge. Pour une mouche chaque seconde est dix fois plus riche d'instants et ces mouvements qui nous

paraissent toujours précipités s'accordent avec ce « temps intérieur » où les impressions se succèdent si vite. Avec ses antennes l'insecte dispose d'un véritable « centre de renseignements » sur le monde extérieur. Ces organes sont le siège d'un incroyable pot-pourri de sensibilités différentes. Mais les performances sensorielles dont sont capables ces minuscules filaments dépassent tellement l'imagination qu'il a fallu d'innombrables expériences pour les admettre. « Mur de l'imagination », « séduction à distance », « appel parfumé » Tactiles autant qu'olfactives les antennes confèrent à l'insecte un sens hybride totalement inconnu de nous, qui leur permet de détecter « la forme des odeurs » L'insecte distingue aussi des odeurs rondes, carrées, dures ou molles. Lorsqu'une fourmi a découvert une source intéressante, elle gagne son nid en balisant son trajet de « pointillés odorants ». Elle effleure le sol à intervalles réguliers avec le bout de son abdomen, qui secrète une substance dont d'odeur imprègne la piste pendant quelques minutes. Odeurs moyen de communication. Odeur alarme, odeur tranquillisante, ou déclenchant l'agressivité. À l'entrée du nid toute fourmi qui ne présente pas l'odeur réglementaire, tenant lieu de mot de passe est impitoyablement refoulée. Fa dièse, note que produit une femelle moustique en volant. La sensibilité de l'insecte ne se limite pas à quelques récepteurs spécialisés, -yeux, antennes ou tympans- L'ensemble de son corps est criblé de minuscules organes sensoriels élémentaires les sensilles, qui représentent autant de points de communication avec le monde extérieur. Mais l'insecte n'est pas seulement à l'écoute de l'univers il est aussi à l'écoute de lui-même. Les physiologistes appellent proprioception cette perception tournée vers l'intérieur qui permet à l'être vivant d'appréhender son propre corps. Des organes sensoriels renseignent l'insecte sur les moindres mouvements de ses articulations, sur la tension de ses muscles, ou encore sur la position de différentes parties de son corps par rapport au sens de la pesanteur. Cuirassé des pieds à la tête, l'insecte n'en est pas moins un être hypersensible. Voir la lumière polarisée et les radiations ultra-violettes, étirer la durée de l'instant, palper la forme des odeurs, entendre les ultrasons, mesurer la température, l'humidité, la vitesse du vent, déceler même l'orientation des champs magnétiques et électriques. J'avais envie de parler de ces chiens et de ces maîtres que l'on peut voir dans les parcs et dans la rue. Ils sont les mêmes, ils sont identiques, ils se ressemblent étrangement. Ils sont terribles et comiques.

CHORÉGRAPHIE
ET INTERPRÉTATION :
Karine Ponties

MUSIQUE :
Art Zoyd-Iva Bittova

CRÉATION LUMIÈRE
ET COLLABORATION
ARTISTIQUE :
Florence Richard

PRODUCTION :
Théâtre des Bernardines
(dir. Alain Fourneau),
Théâtre de la Balsamine
(dir. Christian Machiels)

Parler aussi de ce que l'on transporte avec nous (objets, situations, êtres), ces éléments qui peuvent déranger toute une vie (des abcès, des boulets) mais desquels on ne sait se séparer. Parler des liens absurdes, des provocations par l'absence, de l'entre-soi qu'on sent tapi sous la peau, de comment chacun dans l'intimité peut être si étrange pour l'autre. L'INSECTITUDE. Nos pantomimes corporelles sont semblables à celles des insectes, nos mouvements rompus, nos élans, nos brusques retraits, nos mains qui se cherchent à tâtons, s'évitent, se frôlent, se griffent. Nos gestes sont si vifs que nos regards se détachent des autres yeux qui nous regardent. Nos gestes sont si lents qu'ils nous tiennent dans une luminosité intense mais immobile et voici que le point vibrant, au centre de notre vue, forme un trou entre deux durées.

Sentinelele Naftalina

Les sentinelles du désert. Strangely familiar. Quelque chose qui relève de l'instinct habite ces figures élémentaires et dérangementes. Celles-ci insistent sur l'idée d'un parfait détachement, mais supposent dans le même temps la possibilité d'une communication entre elles, faisant abstraction des sens humains, tel un langage télépathique. La persévérance des égarés. Quatre sentinelles du désert, leur tête est comme un poing au bout du corps, ils veillent méfiants, discrets, vaguement noirs, atteints d'un syndrome de dépendance environnementale.



Sentinelele Naftalina HEINZ PETER BADER

Quatre sentinelles du désert, leur tête est comme un poing au bout du corps, ils veillent méfiants, discrets, vaguement noirs, atteints d'un syndrome de dépendance environnementale.

CHORÉGRAPHIE :
Karine Ponties

INTERPRÈTES :
Ioana Popovici, Eduard Gabia, Cosmin Manolescu et Romulus Neagu

CRÉATION LUMIÈRE
ET COLLABORATION
ARTISTIQUE :
Florence Richard

PRODUCTION :
Fondation D.C.M. de
Bucarest (dir. Gabriela Tudor)

1999

Negatovas

De face elles
semblent accablées ;
de profil de vraies
brutes
De face elles iraient
en prison ; de profil
elles finiraient à l'asile
Une ligne presque
verticale, un nœud au
bout d'une corde
Une tête pleine de
nœuds arrachée au
crêpuscule
Elles veillent.

Excès de noirceur / Marmoneuses / Rencontre fortuite / Bagarreurs
de naissance / Miroirs grossissants les défauts / Hyènes-vau-
tours-Iguanes-Paresseux / Le sommeil du capucin / Défis / Duels /
Règles précises absurdes / Danses de salon avec règles abracadabrantes
/ Se poursuivre en penchés / Impossible de rester droit tout seul / Le
swing de l'autruche / s'asseoir avec la tête / Têtes lourdes trop pleines
de pensées / Démarches étranges de dos / Poursuivre l'autre pour l'as-
seoir ou le remettre en place / Errance / Humanité en flottement / Ne
pas faire trop facile / Conversations Phosphorescentes / Il est comme
un auto-stoppeur chronique, prêt à partir dans n'importe quelle direc-
tion / La peine attaque le corps / Violence et innocence, les deux
aspects naturels de l'Homme / Des tas sombres munis de pieds / Mar-
cher comme une paire de ciseaux en action / Les enfants transpa-
rents / les espaces inquiets que l'on se crée / Se tâter / Se manipuler /
Se palper / Entre enfance et inquiétude / Des réflexes d'un coup qui ne
viennent de nulle part / S'immobilisent dans des positions incommo-
des / Refaire une beauté aux positions / Perte de l'identité / Poussié-
reuses / Courts-circuits / Actions absurdes mais très précises / Collec-
tionneurs de tics / Tics d'immobilité / Il-Elle intériorise ses piétinements
n'ayant plus d'espace extérieur dans lequel se déplacer, elle donne
l'image d'un mouvement qui ne se meut pas et d'un chemin qui ne mène
nulle part / Fouineur solitaire / Têtes sans corps / Chaise-siège
humain / Collés / En attente de la première secousse / Fissures /
Espace, lieu conflictuel, l'enjeu en est la communication / Syndrome de
dépendance environnementale / Les sentinelles du désert / Manie
d'équilibrer visuellement ou de symétriser tout ce qu'ils voient /
Attendre dans une bonne position d'attente / Les boudeurs / Et nous
aboutirons à vivre une vie peuplée de regards obliques / Toute sa tra-
jectoire est une tentative d'évasion / Composées de fragments / Caria-
tides / Maupassant considérait la vie humaine comme quelque chose
d'épouvantablement laid interrompu par le comique / J'avais l'impres-
sion qu'elle était terriblement vulnérable, ses épaules étaient bien tirées
en arrière et de là sa nuque se dressait. Elle tenait sa tête un peu pen-
chée en avant comme si on l'avait déviscée d'un tour. Elle était dans une



Negatonas
PHILIPPE
BASTE

position assez relâchée mais une fine tige de fer semblait la traverser par son milieu. Son bras droit était placé sur son nombril et son bras gauche sur son plexus. Sa position donnait à penser qu'elle allait s'enrouler sur elle-même / Vous avez des peurs insensées / Prendre des poses / C'est féminin d'être oblique / L'adaptation (par le manque) emprunte des voies différentes chez chaque individu. Le système nerveux se crée ses propres chemins / Même si l'on est parfois légitimement horrifié par les ravages qu'elles entraînent, les perturbations du comportement où les maladies peuvent être tenues également pour créatrices, car tout en détruisant des voies ou des procédures particulières, il arrive simultanément qu'elles contraignent le système nerveux à une croissance et à une évolution inattendue en le forçant à s'engager dans d'autres pistes et chemins / Les modes visuels qui lui restaient: la forme, le contour, le mouvement, la profondeur / La maladie de la plaisanterie / Imitations-répétitions automatiques / Le tic du lancer / Pannes visuelles / Le paysage de ses rêves / Un je-ne-sais-quoi manque en leur centre / Passoires qui seraient traversées constamment par d'autres identités / Appréhender le monde comme une collection de moments / Un univers établi entre des nombres, des couleurs, des valeurs morales et des conditions climatiques qui constitue l'univers intérieur / Il regardent vers le bas ou tout droit car ils ont appris il y a longtemps à ne pas trop regarder autour / Etat de surveillance / Une promesse d'accès et une interdiction d'entrée / Champ magnétiques dans lesquels les pôles positifs et négatifs exercent la même force au même moment / Comme dans une phrase de peu de paroles et de pauses prolongées / L'ATTENTE / En attendant quelque chose qui pourrait ne jamais se passer et d'un autre côté en ayant peur qu'elle se passe et même en désirant qu'elle ne puisse jamais se passer / La solitude incroyable de chaque personnage, qui ne manifeste pas la souffrance ou la douleur, simplement sa condition / S'arrêter entre deux actions, pour habiter un moment de suspension. Pont tangentiel a tous les chemins parce qu'ils se frôlent. Permettre à l'occupant immobile d'occuper un espace, aller et venir. Un centre où s'entrecroisent les distances / Un lieu qui nie le mouvement est en même temps générateur de chemins / Dans son intérieur transparent se prolonge sans motif apparent l'absence de présence humaine / Un lieu qui loge en son intérieur la tension entre la suspension de la présence humaine et sa possible apparition, entre son aller et son possible

retour / Une personne située au centre immobile dans sa suspension en essayant de ne pas oublier quelque chose / S'intéresser aux espaces entre les choses, aux pauses entre les efforts, aux vides, créer les tensions / Relation entre le normal et ce qui dérange / En panne ou dans l'attente / L'indifférence entre les personnages accentue la distance qui les sépare / Un lieu dans lequel tu n'as jamais mis les pieds mais que tu reconnais / Des enfants au regard de pierre / Ils semblent normaux, seules leur solitude et leur inaccessibilité seraient inquiétantes / Terriblement vulnérables / Ayant vécu dans l'attente d'événements extraordinaires, nous nous sommes oubliés et dans cet oubli le bon ordre des choses ne va pas de soi. Les racines ignorées poussent à une vitesse accélérée et fracturent les tuyaux, des barrages se forment détournant l'écoulement du temps / Nous devons inclure en nous-mêmes aussi bien la tendresse que la dureté parce que nous ne pouvons permettre à une part de notre personnalité d'être symboliquement pris en charge par une autre / Rien n'est perdu pour celui qui aime l'ombre et l'obscurité. Le mystère demeure / Au vivant seul il a toujours l'air de manquer quelque chose / M'en aller dans mon corps / plein de leur fierté inquiète / Ils avaient retenu leur respiration depuis longtemps / Ils étaient vivants c'est à dire vigilants et discrets / Des mémoires brûlantes de visages hallucinés / Un visage est un miracle / la grande aventure c'est de voir surgir quelque chose d'inconnu chaque jour dans le même visage, c'est plus grand que tous les voyages du monde / Un ton de décrépidité / De face l'homme est accablé, de profil il a l'air d'une brute / de face tu vas en prison de profil tu finis à l'asile / Danses pliés en deux / Façons Incommodes de dormir / S'endormir en pleine action / Signes de protestation mais sans trop de conviction / Pièce remplie d'obstacles imaginaires / Comment faire une action quotidienne à deux / Celui qui fait tout tomber, mains molles, mains mortes / Secouer l'autre comme pour le vider de son contenu / Se faire tomber / Mettre en mouvement quelqu'un qui est bloqué depuis un moment / Il y a en a un qui est toujours accroché à l'autre qui continue son action / Une colonne de fatigue / Claquement des doigts / La danse des yeux / Epidémie de grattage / La danse des carrés / Un horizon d'attente / Composées de fragments / Atteinte d'une perte de l'identité / fouineuses solitaires / la jambe inconnue / Une humanité malmenée, énigmatique et ludique / Humour dans l'excès de peur /

CHORÉGRAPHIE :
Karine Ponties

INTERPRÈTES :
Alessandro Bernardeschi,
Neil Cadger, Didier
Casamitjana et Mauro
Paccagnella

CRÉATION LUMIÈRE ET COL-
LABORATION ARTISTIQUE :
Florence Richard

MUSIQUE : Yma Sumac

PRODUCTION : Charleroi/
Danses (dir. Frédéric
Flamand), Bruxelles 2000,
Théâtre de la Balsamine,
Festival Bellone-Brigitines,
Kunstencentrum
Vooruit (dir. Guy Cools),
DansWerkplaats
Amsterdam (dir. Ger
Jager), Théâtre de l'Olivier,
Pulsion - Maison de la
danse à Istres. Avec le
soutien du Ministère de
la Communauté française
de Belgique - Service
de la Danse et Lod
Muziektheater

Photo de famille / Des mains inconstantes / Ils se révoltent ensemble
contre un ennemi invisible qui prend plusieurs formes / Langage télé-
pathique / Besoin d'angles / La persévérance des égarés / Tic du non /
Réflexes qui viennent de nulle part / Courts-circuits / Il ne s'arrête
jamais sauf quand il s'endort où on l'assomme / Traîner sa proie / Uti-
liser l'autre comme s'il était un appareil de ménage domestique / Se
saluer / *Yma Sumac* en boucle / Leur tête comme un poing au bout du
corps, une ligne presque verticale, un nœud au bout d'une corde arrachée
au crépuscule ils veillent / **RÈGLEMENT INTERIEUR** / Chercher comment dans un excès de noirceur et de négativité des gens
peuvent se montrer touchant et tendre. Avec tout ce que cela peut avoir
de comique et de tragique. Des statues qui auraient investi des corps
vivants / Observer le monde et repérer ceux qui marchent à l'infini vers
un destin absurde et indéfini / Dessins d'*Antony Gormley* / Sculptures de
Juan Muñoz / Sculptures de *Thomas Schütte*



Negotovas PHILIPPE BASTE

Glabelle Solo

*Glabelle
solo*
PHILIPPE
BASTE



mentales, physiques, émotionnelles. Toutes enregistrées et donc accessibles. Ce n'est pas imiter, c'est ouvrir une porte, un tiroir. Peut-être une identification par amour. Là-haut perchée dans nos mémoires scellées d'un bonheur éternel, une bulle monte. Il y a un court-circuit à la pointe du cœur, puis le vide se gonfle. Alors l'écorché dit, qui est-ce ? *Bernard Noël*. Une femme-paysage qui porte le monde sur la tête comme certains ont un étendard dans le ventre. Une femme-tour aux mèches indociles, une mémoire fanée que les intempéries des rêves ont fait s'effiloche... Au réveil, il reste une tour de Glabelle, boîte de conserve de l'univers. Echouée de ma mémoire, elle ne garde des ans que des bribes disparates. Comme si l'histoire se télescopait dans un miroir sans tain, laissant, les patines d'années sans lien, surgir un visage égaré du temps. De ma peau à mes os, détend parfois une distance désertique où les hommes se déchirent sans plus se souvenir de la naissance de leur haine. Peut être veille-t-elle à l'orée d'un champ de bataille. De la terre, montent les brumes pudiques où naissent le souvenir de vapeurs d'une tasse de thé ; la main fragile (dans la dentelle) et le regard figé d'un instantané. Portrait de Glabelle (ou l'architecture catastrophique d'un corps extravagant). Si glabelle était, elle serait femme. Pas une reine mais une tour. Une tour oubliée du mur d'enceinte dans laquelle elle aurait été murée. La vie intra-muros en serait réduite à l'essentiel. C'est à dire au minimum des vestiges de civilisation. La vie interne du corps comme miroir de société. De la cité, mes côtes seraient gardiennes, mes

GLABELLE: espace nu compris entre les deux sourcils. Un personnage au visage égaré du temps en état de veille à l'orée d'un champ de bataille. Une tour oubliée. Nous avons une mémoire de nos expériences vécues,

Une femme paysage porte le monde sur sa tête comme certains ont un étendard dans le ventre. Une femme tour, une mémoire fanée que les intempéries des rêves ont fait s'effiloche... Au réveil, il reste une tour de Glabelle, boîte de conserve de l'univers.

artères seraient les rues, mon cœur le château d'eau, mes enzymes les piétons, mes muscles les usines, ma colonne l'antenne parabolique et mon cerveau, le conseil de direction. Le miroir de verre serait banni. Dans l'exil des prisons, la raison ne souffrirait pas de voir sa propre image. Elle mourrait de se voir décharnée, elle comprendrait qu'elle ne peut plus puiser dans ce corps vide la force de se battre pour continuer. L'idéal qui fait vivre ne peut faire face à la réalité de la chair desséchée, lorsque les os recouvrent la peau. Les plus beaux secrets demeurent enfermés. Et le sang qui coule au fond des veines est jalousement gardé. Murmure du flux qui berce nos rêves. Nous ramènent de notre vieillesse à la prime jeunesse. Du temps où nos jambes savaient nous porter, lent balancier de la cheville qui égrène le temps. S'égarer sur un détail de peau, cartographie magnifique dans laquelle je peux me noyer. À fixer ce détail de mon corps, tu lirais une histoire que tu connais. Les mots crèvent au ras de ma peau. Le regard est fixe. le but est un assemblage d'éléments mobiles et d'éléments immobiles. Les gestes se poursuivent à l'intérieur de la poitrine comme les cercles sur l'eau. Et le cou se prolonge loin dans le corps. C'est depuis l'estomac qu'a poussé l'arbre qui empale ma gorge. Il monte jusque dans mes narines. Un court-circuit coupe le courant des nerfs dans ma nuque. Ma tête se penche vers un lac d'argent lisse, qui tout à coup s'éparpille dans l'estomac comme un bac de mercure. On me trépane pendant que mes jambes s'allongent, s'allongent, perçant des nuages. D'un côté, il fait mal; de l'autre, il fait nuit. Entre les deux, une hélice tourne dans le ventre et l'air reflue vers ma bouche. J'ai la gorge pleine de plumes. Je crache des cellules. Il y a des perceptions à nerfs, à squelette et à chair. J'avance de l'une à l'autre, comme à travers les bandes d'un spectre. Il arrive aussi qu'une perception s'immobilise tout au long du corps, à partir des yeux. Elle est alors ce chemin de corpuscules que traversent mes os, ma chair, que rayent mes nerfs. Plus souvent elle est comme une fibre tendue dans la fibre d'un nerf. Cela se produit surtout dans la moelle épinière, où débute d'ailleurs tout ce qui a trait au ventre. La part la plus inaccessible de moi demeure la poitrine. La texture des poumons. Il y a même, entre l'aisselle droite et le foie, un espace qui ressemble à un désert. C'est sur une sorte de trou convexe par rapport au reste du corps. Quelque chose comme le siège du froid installé à proximité de la chaleur vive des organes. La belle abandonnée dans sa tour arbitraire

épingle une mère indocile de sa mémoire fanée que les intempéries on fait s'effiloche. L'espace tombe, il pleut à travers mes épaules en attendant que mes épaules rongées pleuvent à leur tour sur mon ventre. Ma chair va neiger mais les vertèbres restent empilées les unes sur les autres vers la nuit de ce crâne troué où j'habite encore maintenant. Les os noircissent tandis que toute chair tombée je regarde dans yeux les dunes grisâtres d'où s'élève ma colonne vertébrale, arbre d'os. Mon regard est un cône blanc qui porte peut être mon crâne et nous laissons au bord du désert cette pile bizarre de vertèbres cariées. Des livre de chevet j'ai gardé en mémoire l'île fantôme où vit une petite fille de par l'imagination d'un père endeuillé -l'enfant de haute mer de *Jules Supervielle*-. Un enfant seul, perdu là, présent et immortel. Une femme flottant près du corps assis, un portait de femme. Comme la mémoire s'efface à rebours une bobine de fil se défait jusqu'au noyau. Ce sont des tableaux de *Gilbert Pastor*. Les femmes paysages d'*Albin Brunoesky* qui portent le monde sur la tête comme certain leur étendard dans le ventre comme le building d'un purgatoire hilare. Il y a ces corps efflanqués, mi-planche anatomique mi-âme dépouillée de *Pastor* qui ponctuent les poèmes de *Bernard Noël Extraits du corps*. Il y a enfin cette tour dans la peinture de *Dusan Kallay*, il y a ce roman de *Gabriel Witkop les départs exemplaires* que me racontait *Patrick* et cette chanson de la grand mère protestante de *Florence*. Et au réveil il me reste Glabelle, Glabelle la tour de Glabelle, boîte de conserve de l'univers. Personnage empaqueté de rêve et de brume / Histoire de la tour du Rhin / sorte de personnage en stationnement / les cordons sont tendus / La main chute / faire une entrée palme à palme / la langue sème trop / les genoux peluchent / Traire le regard / Dépeigner son âme / Consoler les coudes / Je me peuple de trous d'airs / Nœud ou accrocs / Gifle à l'envers / Mentonnière de douleur / Tout part en arrière / Petit Kangourou / Je suis pianiste / Cuello planchado / pasión mecida por los abanicos / Pecho de cristal / Dientes de espuma / Tristeza vegetal / flor de dedos / Etat de veille à l'orée d'un champ de bataille / Il y a des années qu'elle est au bord du monde. On a bougé, les cordons sont tendus / aucune position n'est la bonne / douceur des intérieurs / Si bien pliés / dans le moindre recoin / j'ai fait boule / rire au fond de son tube / grande brasse, si je savais traverser la pièce / le corps est un perchoir / le corps bat / membre fantôme / On s'y perd / Ours ou poupée / là-haut la langue

bat au vent / l'équilibre se rompt quelque part dans le trajet des nerfs / le désordre gagne si vite que je ne peux plus savoir où il a commencé / La gorge durcit / elle s'énervé à hauteur de la lulette et il y a dans tout le corps un grand reflux / Une sorte de panique qui accumule sous les épaules une espèce d'étouffement / elle n'a gardé de ses maux d'autrefois que le regard étonné et les gestes lents et doux / Insomniaque jusqu'à l'obstination / Sa mélancolie est un carburant actif / Transmue son pessimisme foncier en rage d'agir / la nervosité la cloue sur son fauteuil / Un silence idiot / Elle reste ainsi comme une carcasse, seules ses mains vivantes s'entortillent / autodérision du comique / Elle croise les bras consolant les coudes. Extraits du corps / J'ai eu le sentiment de toucher quelque chose d'exact en décrivant des petits états physiques / Je cherchais à écrire le parti-pris du corps, je ne pouvais pas tricher / Du poème, ni la scansion, ni le chant, mais l'économie, la justesse, l'instantané / *Extrait du corps* est une vertèbre nue, décharnée, blanchie, ensemble ils forment une colonne verticale qui protège la moelle de l'origine / L'histoire du dedans / Le dehors est dedans / le visible est du mental / organique et organisé. *Un siècle d'amour* / Elle rêvait qu'elle vivait comme on dort / soulagée du poids des jours / Ensevelie dans tous ses rêves diurnes et nocturnes entre les mains des femmes pacifiques / On avait repris les armes / les cibles seules avaient changé, frontières intérieures et extérieures / Le blanc est la couleur des rois, des empereurs et des tsars / le rouge habille les théâtres et les barricades. Elle parcourait toutes les Russies à cheval, un étendard déployé devant elle / Elle croyait cette guerre la moins malheureuse que la précédente parce que là bas les généraux conduisaient tandis qu'ici le peuple poussait / Elle espérait que la géométrie du monde changerait enfin. Elle grandit la tête en l'air. Ce fut pour elle autant une façon de rendre hommage au disparus que de se protéger du monde d'en bas qui l'avait rendu orpheline / elle allait le nez au vent non par insouciance mais par dégoût / Pieds nus elle avait le vertige. *Diane Airbus* / Rien n'est jamais comme on dit que c'était. C'est ce que je n'ai jamais vu que je reconnais / Vous voyez quelqu'un dans la rue et ce que vous remarquez essentiellement chez lui c'est la faille / C'est déjà extraordinaire que nous possédions chacun nos particularités. Et non contents de celles qui nous ont été données, nous nous en créons d'autres / Toute notre attitude est comme un signal donné au monde pour qu'il nous

considère d'une certaine façon, mais il y a un monde entre ce que vous voulez que les gens pensent de vous et ce que vous ne pouvez pas les empêcher de penser / Et cela a un rapport que j'ai toujours appelé le point de rupture entre l'intention et l'effet / je veux dire que si vous observez la réalité d'assez près, si d'une façon ou d'une autre vous la découvrez vraiment / la réalité devient fantastique / il y a quelque chose d'ironique dans la vie et cela vient du fait que l'effet que vous voulez créer ne ressort jamais comme vous l'auriez désiré / Ce que j'essaie de décrire c'est l'impossibilité de sortir de votre peau pour rentrer dans celle d'un autre / Et c'est ce que cela tend à dire / Que la tragédie des autres n'est pas la même que la vôtre; plus on est précis plus on devient général. La vie n'est jamais si forte que lorsqu'elle est empêchée dans une des ses voies. Elle file limpide par l'issue qui lui reste. Mémoire en morceau / comme un puzzle décomposé / Maladie de la mémoire / *L'enfant de la haute mer, Supervielle* / Marins qui rêvaient en haute mer, les coudes appuyés sur la lisse, craignent de penser longtemps dans le noir de la nuit à un visage aimé / vous risqueriez de donner naissance, dans des lieux essentiellement désertiques, à un être doué de toute la sensibilité humaine et qui ne peut pas vivre, ni mourir, ni aimer et souffrir pourtant comme s'il vivait, aimait et se trouvait toujours sur le point de mourir, un être infiniment déshérité dans les solitudes aquatiques, comme cet enfant de l'océan née un jour du cerveau de *Charles Liernes Stenwoorde*, matelot du pont du quatre mâts le Hardu, qui avait perdu sa fille âgée de douze ans, pendant un de ses voyages et une nuit par cinquante-cinq degrés de latitude nord et trente-cinq de longitude ouest, pensa longuement à elle, avec une force terrible, pour le grand malheur de cet enfant.

CHORÉGRAPHIE ET
INTERPRÉTATION :
Karine Ponties

CRÉATION LUMIÈRE
ET COLLABORATION
ARTISTIQUE :
Florence Richard

MUSIQUE : Iva Bittova

PRODUCTION : Festival
Bellone-Brigitines,
Charleroi/Danses,
et DansWerkplaats
Amsterdam. Avec le
soutien de la SACD

Glabelle Duo

Glabelle est la région glabre comprise entre les deux sourcils.

Glabelle duo est la rencontre de deux brusques appels de solitude, de deux brusques appétit-paniques qui se retrouvent dans la tension de cet espace région qui ne cesse de rétrécir ou d'enfler.

Au départ, il y a Glabelle. Deux moitiés, opposées ou doubles. Un corps se rature, se rassure, se censure. Exhiber les hésitations, les accidents, les ratages. Une quête d'identité où les personnages se défont, se démultiplient, se désintègrent. Marionnettes : dans le sens de raidissement de leur souffrance intérieure. Deux personnalités. Deux personnages en conflit avec leurs propres angoisses. Conflit entre eux. Mettre en abîme ce conflit. Se nourrir de petites observations, de petites choses. Ce qui n'est pas contradictoire avec le fait de vivre de grands états d'âme ou des états émotionnels. Plus une sensation qu'un sentiment. Vestiges des Negatovas. Les Sentinelles du Désert. Il n'en reste plus que deux. Des manques et de la fatigue. La fatigue peut-être tranquille mais la fatigue la plus grande naît peut-être à la vue de la cruauté toute simple quotidienne. La fatigue donne forme au monde, elle aiguise la perception, elle établit une infranchissabilité réciproque entre les êtres, mais par là aussi une communication. Glabelle « région glabre comprise entre les deux sourcils », l'endroit où peut s'inscrire l'histoire. Une histoire, peu importe laquelle. L'important, c'est la tension entre les deux sourcils, l'espace où vient s'inscrire le geste. Un geste qui délivre du trop plein désespéré. Ce que l'on avait renoncé à se dire à soi-même. Ce que l'on ne cessait de se raconter en vain, sans parvenir à se débarrasser du poids. Le jeu de la mémoire et de l'amnésie. Un personnage est fasciné par des traces qu'il cherche où elles ne sont pas, ou qu'il ne cherchait pas mais qui le saisissent par surprise, des traces de ce qu'il porte, profondément enfoui. Les reliefs d'un naufrage. Le personnage ne communique pas avec lui-même, il communique, un point c'est tout. Il se déroule comme les images d'un film. Il veut parler d'informes souvenirs. Mais il lui est tout simplement impossible de les attraper. Ses gestes sont des morceaux de mémoire qui s'échappent du corps. Des résidus de mémoire intraduisibles gouverne ses mouvements. Ce qui lui manque, c'est un espace suffisant, cet espace où son histoire pourra venir s'inscrire et se laisser voir. Parvenir à découvrir un miroir, à déployer un écran de projection. L'espace compris entre deux personnages. Une confrontation libère les gestes qui rendent les personnages compréhensibles à eux mêmes. Un regard, un mouvement vient soudain occuper la place exacte qui lui



Glabelle duo PHILIPPE BASTE

était destinée et dans laquelle il prend son sens. La pièce manquante puis retrouvée d'un puzzle sans elle insoluble. Un espace qui rétrécit et qui enfle ou change de forme. Les rapports basculent. Les histoires entrent en résonance ou bifurquent. Recherche d'équilibre entre l'attraction et la distance. Les personnages se déplacent l'un par rapport à l'autre, leurs états mutuellement se modifient, il s'oublie puis se réinventent. Le signe que l'on veut faire est celui qui est reçu. Le signe que l'on voit et la réaction qu'il provoque. Poussières de mémoire. / *Peter Handke / Manuel de russe / Glabelle pour Alessandro*, Il est assis à côté d'un miroir qui ne renvoie pas son image. Ni de face ni de profil. Sa silhouette s'est effacée à tout jamais. Il n'est que ce qu'il voit ou entrevoit. Deux mains, l'aile du nez, des expressions qu'il imagine s'il sourit, s'il ferme les yeux sur les paysages dévastés, s'il crise la mâchoire au



souvenir du monde. Il est assis sur un tabouret, il fixe la pénombre de mémoires qu'il voudrait peindre. Il porte leurs écorchures et leurs stigmates. Il voudrait étouffer leurs cris. Ceux de douleurs trop vastes, trop profondes, assassines. S'il bouge, il se heurte aux parois qu'il enferment. Seule sa tête s'élanche, les lignes de fuite sont en lui. Nulle part ailleurs, Il se sauve en inventant d'autres miroirs. Sur la glace de ses compositions paraissent les visages enchantés de toutes les femmes qu'il a aimé. Il est l'agitateur d'histoires recomposées. Les leurs. La sienne ne compte que par le geste et le désir. Il veut les voir encore ; il n'a plus d'existence propre, il regarde passer son siècle. *Un siècle d'amour De Dan Franck / Solo Alessandro : Piccoli grandi vecchio vecchia* le penseur pistola œil genou astronauta campione antennes miroir marche arrière voiture pied volant j. Baptiste fenêtre bombardement salut avion tapoter coude ochiale mia mama patema photo de famille poignets alléluia effleurer Chavela tordre papa élabousser tacher accrocher Artaud creuse Fabiola Renverser Reagan Casanova Dalida Peter Pan Méduse Paco Decina Che / Soldat naufragé le visage n'est donc pas pour soi il est pour l'autre. On le présente à autrui. S'il n'est pas entouré par l'Amour le visage humain se fige et l'homme qui l'observe a alors devant soi au lieu du véritable visage, sa matière seulement ce qui est sans vie et tout ce qu'il énonce à propos de ce visage est faux. Pour comprendre un visage il faut de la lenteur, de la patience, du respect. Quand le visage n'exprime plus aucune vie intérieure, il n'est plus qu'une prothèse. Un masque élastique. La danse de Salomé pour Ale contraste Salomé adolescente mêlée de candeur inquiétante et de pureté féroce. À l'extrême pointe du vice et de la grâce, beauté rousse aux yeux verts, vierge équivoque que la tête aux yeux clos qu'elle soulève d'un plat ne semble ni s'apitoyer ni faire frémir. Ses attitudes exprimaient des soupirs et toute sa personne une telle langueur qu'on ne savait pas si elle pleurait un Dieu ou se mourait sous son étreinte. Elle dansa, tournoya comme une torche noire et bleue dans le vent des passions charnelles. Pareille a une fleur que la tempête agite. Séductrice sanglante, déesse de l'immortelle hystérie. *Lo scambista, De Wisselwachter Joe Steling/ Adam Artman / Desins Vladimir Kokolia.*

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES :

Karine Ponties
et Alessandro Bernardeschi

CRÉATION LUMIÈRE

ET COLLABORATION

ARTISTIQUE :

Florence Richard

MUSIQUE : Richard Strauss

"Salomé" et Iva Bittova

PRODUCTION : Charleroi/
Danses, Bruxelles 2000,
Théâtre de la Balsamine,
Festival Bellone-Brigittines,
Kunstencentrum Vooruit
et DansWerksplaats-
Amsterdam.

Avec l'aide du Ministère de
la Communauté française –
Service de la Danse

2000

Les Taroupes

Deux identités
 Deux exemplaires
 Seul en deux parties
 L'enlacement infatigable des contraires

Premier titre LE CRI DU PION. Les Taroupes: ce sont des petits poils qui poussent au pied du nez, entre les yeux, et qui semblent s'affronter en duel car leur implant est toujours symétriquement opposé. Deux identités / deux exemplaires / Un seul en deux parties / l'enlacement infatigable des contraires / l'étreinte du tout animé / l'un corrige l'autre, le relativise, le complète et en refusant une centralité, empêche l'installation de toute certitude. Sur la dualité repose toute dialectique, tout effort, tout combat, tout mouvement, tout progrès, toute fatigue. Pas de véritable narration au sens d'une linéarité constitutive mais une tentative de déconstruction par contamination des images entre elles. Le double / réflexion sur l'identité / la différence et la similitude / la ressemblance et la dissemblance / L'imposture et le faux-semblant / Double vie – Double vue / L'exemplaire multiple de soi / Faux-amis / Communication continue ou discontinue / Ce n'est qu'une question d'angle / cartographie / carte cérébrale / Le couple est la dualité supra-individuelle à partir de quoi s'opère le dédoublement du moi et du toi, et du même coup, par le même jeu du miroir, par la même dialectique d'opposition et d'identification. Le dédoublement intime qui est conscience de soi / Quête du compagnon imaginaire qu'incarne le sosie, double ironique et rassurant qui menace l'identité. Partir du mouvement plein-composition-combinaison-balbutiement-arrêt-le visage-le noir-la ligne japonaise. Chacun est indépendant, le lien est entre eux. Quand un s'effrite l'autre le recentre. Le couple existe par ses deux centres. L'un se fragmente et l'autre ne peut pas exister sans centre / Esquisses de vies projetées en questions. L'Ivresse de la métamorphose s'est emparée d'un être. Faire son autoportrait à travers un miroir transparent / un miroir déformant / un miroir brisé / enchanté / mortifère / microscopique/ diabolique / vorace. Miroirs: ils mettent en évidence le rapport instable et fantasmatique que nous entretenons avec notre propre image, oscillant entre l'être et le paraître, l'objectivité et la subjectivité / l'intimité et la mondanité, le narcissisme et l'insatisfaction de soi. Duplicité dans le miroir, qui insinue un écart au cœur de la ressemblance, déjà par le fait que l'objet et le sujet ne sont pas superposables. Ma main gauche devient la main droite de mon

double dans le miroir. Pourquoi le miroir inverse-t-il la gauche et la droite et pas le haut et le bas / Inquiétante étrangeté qui nous présente inopinément et à la lumière de l'étonnement ce que nous avons de plus intime : notre superficialité la plus immédiate en l'occurrence / Persistance d'un flottement, d'un champ transitionnel / La labilité subjective de la droite et de la gauche indique que le stade du miroir n'est vraiment jamais franchi. Elle nous rapporte à ce que *Lacan* a appelé la division inaugurale du sujet / Il n'y a pas d'écran sans tain, parce qu'il n'y a rien à voir sans être vu (*Baudrillard*) / Le miroir me reporte à un état transitoire de mon identité, dans l'entre-deux de l'intimité fusionnelle et de l'objectivité déterminée comme champ de l'autre / L'homme entretient avec son reflet dans la glace une relation conflictuelle ou ambiguë, suspicieuse ou complaisante, fusionnelle ou répulsive (le stade du miroir illustre le caractère conflictuel de la relation) / Tout ce que l'enfant apprend dans cette captivation par sa propre image c'est précisément la distance qu'il y a de ses tensions internes / Les miroirs nous enseignent en effet que le propre de l'homme c'est précisément une impropriété constitutive, c'est de n'être aucunement identique à soi, c'est de devoir gérer cette insuperposabilité spécifiquement spéculaire du voir et de l'être vu, ou du pour-soi et du pour-autrui, insuperposabilité ontologique qui fait de nous des sujets clivés. L'être humain n'est qu'un palindrome inexorablement exposé à deux lectures en sens inverse qui interfèrent dans le miroir précisément. Inquiétante étrangeté / épisode du wagon-lit, bouleversés par l'irruption spectaculaire d'un intrus qui n'était ni un autre, ni même vraiment soi mais l'autre en soi / L'image que nous propose le miroir a un caractère équivoque ou alternatif (comme peut être un courant électrique) Souvenirs / Ecran / Déposer son regard comme on dépose des armes / Je est un autre / L'envie d'être avec l'autre soi même / lui enlever la peau / Ce n'est qu'une question d'angle. Plis-déchirures-assemblages-collages-coutures. *Amras Amok / Le Maître et Marguerite de M. Boulgakov / le Bal d'Ettore Scola / Pic à 3 glaces / E la Nave Va / l'aigle à deux têtes / Muraille de Chine de Kafka / Alessandro: Tracé / Densité/ c'est comme s'il n'avait pas d'ombre / Mauro: Vibrations / Morcellement / Il se promène avec son ombre. Avec le corps ou une partie du corps trouver des motifs récurrents qui évoquent des thèmes de fanfares, de musique populaire, de marches, de valse, de polkas, de tangos. Déplacer ces motifs du registre acoustique*

au registre optique sans perdre pour autant la musicalité. Chansons ou morceaux de chansons qu'on pourrait écouter et rechanter en suivant les rythmes du corps / Collages de musiques par cœur / enchaînements / renversements / variations / transpositions / contrepoints / Edera / L'amoureux de l'amour veut vivre avec ses maux / Ce qui fait votre trouble m'attache à vous / Seule la passion qui trouve son abîme sait embrasser ton être jusqu'au fond. Lueurs phosphorescentes / Récit dans le récit / Monde 1 Glacial / Monde 2 Thème film / Monde 3 plus sauvage Une mort programmée / Voyage aux pays des cellules. Il existe un monde où la mort crée la vie, où des milliards de suicides sans tristesse se produisent toutes les heures, où chaque individu fait exactement ce qui est le mieux pour la société toute entière. Ce monde est celui des cellules. Ces êtres microscopiques dont nous sommes constitués. Ludique et rigoureuse, la mort cellulaire programmée processus fondamental de l'évolution des espèces de la vie et de certaines maladies. Cellule-peau d'oignon divisée en carrés comme cellule de moine. Carré avec des parois. Celles des animaux sont rondes sans parois. Que font les cellules? Elles se parlent, s'entraident, s'entre-tuent, se reproduisent. Elles font tous ce que font les animaux, communiquent et interagissent dans l'organisme, obéissent aux règles. Chacun a une tâche à accomplir (globule rouge / globule blanc). Elles se regroupent au bon moment. Chaque cellule se parle, échange des signaux, un ordre légèrement diffèrent. Elle ne font rien sans avoir eu un signal ou un son. Des événements subtils les guident / Bouge – ne bouge pas / divise – ne te divise pas / transforme toi – ne te transforme pas. Si on isole une cellule toute seule elle ne fait rien et se suicide. Les cellules meurent constamment. Programmées pour mourir automatiquement, la seule raison pour laquelle elles ne se tuent pas c'est parce que d'autres cellules lui disent ne te tue pas. La cellule participe activement à son suicide. Elle doit fabriquer quelque chose pour mourir. Une cellule qui vit sa vie peut recevoir le programme de se suicider et exécute le programme. La mort est déclenchée par l'extérieur. Comme par une «sonnette de mort», la mort frappe à la porte, tire la sonnette et l'individu assis à l'extérieur organise sa propre mort. Elle se tue de façon propre. La cellule effectue une petite danse, sa surface bouillonne, elle se rétrécit et arrête de bouger.



Tuer proprement car si c'était sale, elle répandrait ses entrailles, ceci entraînerait une inflammation dangereuse pour l'animal / Ce programme tue la cellule proprement / le programme de mort est extrêmement utile / Il faut tuer énormément de cellules pour faire un animal normal. Dans le fœtus les doigts des pieds et des mains sont reliés par une membrane. les cellules entre les doigts meurent et celles qui restent forment les doigts. La mort cellulaire sculpte la main. Métamorphose du têtard en grenouille. Dans le cerveau du fœtus plus de quatre vingt pour cent des cellules meurent ça permet d'ajuster le nombre de cellules nerveuses au nombre de cellules cibles à contracter. Les cellules sont fabriquées en excès puis meurent. Une étape normale du programme de développement. Tout organisme commence par une seule cellule puis se divise en deux. *I wish you all enjoy of the worm / Shakespeare.* Notre développement basé sur une histoire, une évolution, chaque étape est infime. L'évolution est un bricolage, une modification de ce qu'il y avait avant. On ne reviens jamais à la case départ en ce demandant: est-ce bien efficace comme ça? Pour obtenir une chose qui marche, elle

*Les
Taroupes*
KARINE
PONTIES

en produit des tonnes et choisit les rares qui marchent. Règle de base, développement dans l'excès et règle cellulaire de correction. Ce qui prime chaque fois c'est l'organisme. Pas les cellules, mais ce qui constitue l'organisme. L'individu est prioritaire par rapport à ces cellules et l'individu sacrifie une fraction de ces cellules pour se développer et survivre. Mort cellulaire nécessaire à la vie / la plupart des cellules tuées se suicident (Solo Alessandro sur la chaise) Problème essentiel de l'humanité, quand vous pensez à la mort que ce soit d'un organisme ou d'une cellule cela nous renvoie à notre propre mort. Blocage d'ordre psychologique. Collision de particules. *ABÉCÉDAIRE de Gilles Deleuze*

A – ANIMAL: Constituer un territoire / la frontière: c'est là qu'il faut s'installer pour avoir quelque chose à dire / Il n'y a pas de territoire sans un vecteur de sortie / Sortir de son territoire c'est s'aventurer / L'Animal a un monde, un univers. Car dans une nature fourmillante les animaux à territoire ont un monde restreint / Ils réagissent à des signes et laissent des signes / La tique tend vers l'extrémité d'une branche, amorphe elle attend qu'un être passe sous la branche, des années s'il le faut, elle se laisse tomber et là où il y a moins de poils elle s'enfonce sous la peau / L'animal est aux aguets. On ne le laisse jamais tranquille. Dos-face-côté. Le contact n'est pas possible si ne nous sommes pas capables de refuser le contact / Comment une bête cherche un coin pour mourir / Un monde auditif, spatial / Un ossuaire: une multiplicité / Je me promène dans un ossuaire quelle est ma position dans la meute? Extérieur, à côté, au centre / Mélange entre concepts, perceptions, affects / Les lignes de fuite – les lignes de tension.

D – DÉSIR: On ne désire jamais quelqu'un ou quelque chose mais un ensemble / Désirer c'est construire ensemble / L'inconscient n'est pas un théâtre, c'est une usine, l'inconscient produit le délire (lié au désir) on ne délire pas sur son père ou sa mère. Mais sur le monde entier, l'histoire, la géographie, les tribus, le désert, les peuples, les races, les climats... le délire est géographique, politique / Le désir est cosmique / sur la fin du monde / sur les particules / sur les électrons / sur les changements atmosphériques.

E-ÉLÉGIE: relief des grands froids / Ce n'est pas la tristesse / C'est une revendication, il y a une revendication, il y a une adoration dans la plainte / C'est comme une prière / Expression de celui qui n'a plus temporairement de statut social: Ne vous chargez pas de ma plainte, ne me touchez pas / Ne me plaignez pas je m'en

charge, ce qui m'arrive est trop grand pour moi, mais je m'en charge /
 élégie, chant de deuil. **J-JOIE**: La joie c'est tout ce qui consiste à rem-
 plir une puissance. la tristesse c'est quand je suis séparé d'une puissance
 dont à tort ou à raison je me croyais capable. Toute tristesse est faite
 d'un pouvoir sur moi. Il n'y a pas de puissance mauvaise (le plus bas
 degré de la puissance c'est le pouvoir). Il y a des pouvoirs méchants mais
 pas de puissance mauvaise. **P-PLI**: Tout dans le monde n'existe que
 plié / Tout est plié ou déplié / Un ensemble de choses qui sont pliées
 les unes dans les autres. La matière est faite de replis sur elle-même
 et les choses de l'esprit, les perceptions, les sentiments sont pliés dans
 l'âme. **R-RITOURNELLE**: Lied / territoire / Je chantonne quand
 je parcours mon territoire, quand je cherche mon chez moi, Quand
 je dis adieu, quand je pars de chez moi; je pars dans mon cœur j'em-
 porterai la voix comme champ qui élève son chant en fonction de ses
 positions par rapport au territoire **ABÉCÉDEDAIRE** Mauro / Arbre
 avento anna / Bello biondo ballare / Cornamusa cornachia colosso /
 Damasco dado dimostrativo / Eva Edera eremitico / Fox fidélité fran-
 camente / Gormley gola ganglions / Hollywood him holland / Invi-
 dia india innamorarsi / Jupiter jan kuijken Jung / Keller kinesisista ail-
 ler / Louchette linge ligne / Machinario meraviglioso mélomane /
 No never nina nana / Orma omnivoro orson Welles / Pendente por-
 taborse promontorio / Querelle queue Quinto(carlo) / Rosario reden-
 to redémarrer / Sciagone strisciare santo /
 trappe tifore tien / Urina ulla vicino / Volontario verme vicino /XL
 XXL XYZ / Yellow yang yemen / Zizzania zingaro zazzera / Whisky
 wallace welcome Willy / Le cri horizontal qui frôle la terre/ le cri verti-
 cal Quête d'un compagnon imaginaire qu'incarne le sosie/ Double iro-
 nique et rassurant qui menace l'identité / À travers une sorte de miroir
 qui reporte à un état transitoire de l'identité, dans l'entre d'eux de l'in-
 timité fusionne et de l'objectivité détermine comme champ de l'autre /
 L'homme entretient avec son reflet dans la glace une relation conflic-
 tuelle ou ambiguë, suspicieuse ou complaisante, fusionne ou répulsive.
 Les miroirs nous enseignent que le propre de l'homme, c'est précisé-
 ment de n'être aucunement identique à soi / *Le miroir infidèle de Michel
 Thevoz / L'abécédaire de Gilles Deleuze / Sculptures de Josef Bofill et dessins de
 Vladimir Kokolia.*

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES :

Alessandro Bernardeschi,
 Mauro Paccagnella

MUSIQUE ORIGINALE

Jan Kuijken

MUSIQUE - INTERPRÉTATION :

Jan Kuijken (live) et George
 Van Dam

CRÉATION LUMIÈRE :

Laurence Halloy

PRODUCTION : Charleroi/

Danses, Bruxelles 2000,
 Théâtre de la Balsamine,
 Festival Bellone-Brigitteines,
 Kunstencentrum Vooruit
 et DansWerkplaats
 Amsterdam. Avec l'aide
 du Ministère de la
 Communauté française –
 Service de la Danse et de
 Lod Muziektheater

Brucelles

Brucelles (lat. Bersella), pinces très fines à ressort, pour saisir de petits objets. Sorte de pince à épiler. Pour saisir de petits objets. Sorte de pince à épiler.

Pièce à pièces, pièces en pièce. *Brucelles* est la rencontre et confrontation de trois univers (*Glabelle* (solo), *Les Taroupes* (duo) et *Keep Smiling* (trio)) autour d'un point central ou d'un lieu commun avec leurs propres rites, codes, jeux et traditions.

Métissage et coexistence, réorganisation d'une mini société dans la confrontation d'une solitude, d'une dualité et d'une tri-unité, autour de l'œuvre de Robert Walser, *L'institut Benjamenta*.

Brucelles (lat. Bersella), pinces très fines à ressort, pour saisir de petits objets. Sorte de pince à épiler. *L'institut Benjamenta*, Robert Walser. Depuis que je suis à l'institut Benjamenta j'ai déjà réussi à devenir une énigme pour moi-même. Moi aussi j'ai été contaminé par un contentement très bizarre que je n'ai jamais connu auparavant. J'obéis passablement, pas si bien que Kraus, qui pratique magistralement, avec zèle, l'art de se jeter cul par dessus tête au devant des ordres. Tous nous nous ressemblons sur un point. Nous sommes humbles, humbles jusqu'au dernier degré de la bassesse. Nous portons des uniformes. Eh bien cet uniforme nous humilie et nous relève tout à la fois. Nous avons l'air d'esclaves là-dedans et il se peut bien que ce soit une honte, mais nous avons aussi belle apparence et cela écarte de nous la profonde ignominie des gens qui se promènent dans des vêtements bien à eux, mais sales et déchirés .../... ce que je sais, c'est que je serai plus tard un ravissant zéro tout rond. Les personnages de Walser passent dans le roman d'un pas ferme et alerte, les yeux bien ouverts, en vrais vagabonds dont toute l'ambition est de passer sans attendre d'autre grâce que celle qu'il mettent à n'être rien. Jacob: rejeton épuisé d'une vieille famille qui met toute sa fierté à n'être plus que le dernier des valets, il nargue le monde d'en haut. Il se fout de lui, il s'en venge même, non pas par le mépris ou la révolte, mais paradoxalement, en proclamant sa vocation de le servir. The servant... Cette passion de l'échec déguisée en «amour du service». Voulant échouer en tout là où il peut, ne consentant à l'échec qu'en travaillant à se détruire lui même. Nous prenons très peu ici, on manque de personnel enseignant et nous autres garçons de l'institut Benjamenta nous n'arriverons à rien, c'est à dire que nous serons tous plus tard des gens très humbles et subalternes. L'enseignement qui nous est donné consiste principalement à nous inculquer l'obéissance et la patience, deux qualités qui promettent peu de succès, voire pas du tout. Des succès intérieurs certes. Mais quel profit tire-t-on de ceux là? Les victoires intérieures vous donnent elles à manger? Les yeux transmettent les idées c'est pourquoi je les ferme de temps en temps afin de n'être pas forcé de penser. À rester ainsi désœuvré, on sent tout à coup combien l'existence peut être pénible. Ne rien faire et garder de la



Brucelles LAURENT LAFOLIE

tenue, cela exige de l'énergie, celui qui travaille a la tâche facile a côté de cela. Nous autres élèves, nous sommes maîtres dans cet espèce de savoir faire. D'ordinaire l'ennui pousse les oisifs à se vautrer, à remuer les pieds, à bailler en ouvrant grand la bouche ou a soupirer un peu. Nous autres élèves, nous ne faisons pas ça. Nous serrons les lèvres et restons immobiles. Au dessus de nos têtes planent toujours les règlements maussades. Notre enseignement comporte deux parties, l'une théorique, l'autre pratique. Mais aujourd'hui encore, ces deux sections m'apparaissent comme un rêve, comme un conte de fées absurde et plein de sens tout à la fois... Apprendre par cœur est l'une de nos principales tâches. J'apprends très facilement par cœur, Kraus très difficile-

ment, c'est pourquoi il est sans cesse en train d'apprendre. Les difficultés qu'il doit surmonter sont le secret de son zèle et le mot de l'énigme qu'il pose. Il a une mémoire engourdie, et pourtant tout s'incruste profondément dans sa tête encore qu'avec beaucoup de mal. Ce qu'il sait alors est pour ainsi dire gravé dans son esprit comme dans du métal et il ne l'oublie plus jamais. Pas question pour lui de rendre ou d'éliminer ce qu'il a absorbé. L'un des principes de notre établissement est «peu mais à fond». Peu à peu je commence moi aussi comprendre quel monde grandiose se cache derrière ces mots. Graver réellement quelque chose en soi et pour toujours. Je reconnais que c'est important, et surtout que c'est bon et respectable. La partie pratique ou physique de notre enseignement consiste en la continuelle répétition d'une espèce de gymnastique ou de danse, peu importe comment on appelle cela. On s'exerce à saluer, à entrer dans une pièce, à se conduire comme il faut avec les femmes et à d'autres choses du même genre, tout cela d'une façon fastidieuse, parfois assommante, mais là encore je le vois le sens maintenant, il y a un sens profondément caché. On veut nous former et nous développer et non, c'est visible, nous bourrer de sciences. On nous éduque en nous forçant à connaître exactement la nature de notre âme et de notre propre corps. On nous donne clairement à entendre qu'à elles seules, la contrainte et les privations instruisent, et qu'il n'y a plus de bienfaits et de connaissances véritables dans un exercice tout simple et tout bête que dans l'acquisition de quantité de notions et de significations. Notre esprit se saisit de choses et d'autres et quand il en a saisie une, elle nous possède quasiment. Ce n'est pas nous qui la possédons, mais au contraire, ce que nous semblons nous être approprié règne sur nous. On nous inculque qu'il est d'un effet bienfaisant de s'adapter à un petit nombre de choses sûres et solides. C'est à dire de s'habituer aux lois et aux commandements imposés par une sévère autorité extérieure. Peut être veut-on nous abêtir, en tout cas on veut nous rendre humbles. Mais avec cela on ne nous intimide pas. Nous tous tant que nous sommes, nous savons parfaitement que la timidité est condamnable. Celui qui bégaye et montre sa peur, s'attire le mépris de notre demoiselle, mais nous devons être humbles et savoir que nous le sommes, savoir exactement qu'il n'y a rien de grand en nous. La loi qui commande, la contrainte qui oblige, et les innombrables règlements impitoyables qui donnent le ton et nous montrent les chemins. Voilà ce qui

est grand et non pas nous autres élèves. Or chacun de nous sent et moi le premier, que nous ne sommes que de pauvres petits nains sans indépendance, contraints à une obéissance perpétuelle. Et c'est bien ainsi que nous nous conduisons: humblement mais avec une extrême confiance. Nous sommes tous sans exception un peu énergiques, car la médiocrité et la misère dans lesquelles nous vivons nous donnent sujet de croire fermement aux quelques conquêtes que nous avons pu faire. Notre foi en nous-mêmes est notre modestie. Si nous ne croyions à rien, nous ne saurions pas que nous sommes insignifiants. Tout de même nous autres petits jeunes gens ne sommes pas absolument rien. Nous n'avons pas le droit de nous égarer ni de laisser courir notre imagination, il nous est interdit de voir loin, mais cela nous dispose au contentement et nous rend utilisables pour n'importe quel travail vite fait. Nous connaissons très mal le monde, mais nous apprendrons à le connaître, car nous serons exposés à la vie et à ses orages. L'institut Benjamenta est l'antichambre qui mène aux salles d'habitation et aux salons d'apparats de la vaste vie. Ici nous apprenons à éprouver du respect et à faire comme ceux qui doivent lever les yeux vers je ne sais quelle hauteur. Moi par exemple je suis un peu au dessous de tout cela, bon. Toutes ces impressions me feront d'autant plus de bien. Moi précisément, j'ai besoin d'apprendre à ressentir de l'estime et un respect confiant à l'égard de tous les objets du monde, car où irais-je si je ne tenais pas compte de l'âge, si je reniais Dieu, si je me moquais des lois et s'il m'était permis de fourrer déjà mon nez juvénile dans toutes les choses sublimes grandes et importantes? À mon avis c'est là justement le mal de la jeune génération actuelle, qui jette les hauts cris et appelle papa et maman au secours dès qu'il lui faut se plier un peu au devoirs, aux ordres et aux restrictions. Non, non en cela les Benjamenta sont mes chers guides, ma brillante étoile polaire, tant le frère que la demoiselle, sa sœur. Toute ma vie je penserais à eux. .../... ses manières font penser à un domaine où les éléments citadins et paysans, raffinés et grossiers se fondent en une culture humaine, gracieuse et forte .../... Quelque chose de vil et de mauvais on a tôt fait d'en éprouver la sensation, mais déchiffrer une chose brave et noble c'est si difficile et en même temps si attirant. Ce cher Kraus! C'est sur lui qu'on voit clairement ce que le mot culture signifie en fait. Où que Kraus se trouve conduit, plus tard on le jugera toujours comme un homme utile, mais

inculte, or a mes yeux il est cultivé lui précisément, et cela surtout parce qu'il représente un bon tout solide. Lui précisément on peut le nommer une culture humaine, Kraus n'est pas environné de connaissances ailées et zézayantes, en revanche quelque chose se tient en lui, et lui il se tient et se repose sur quelque chose. On peut lui faire confiance avec son âme même. Jamais il ne dupera ou ne calomniera quelqu'un, et c'est cela surtout, cette discrétion que j'appelle culture. Qui bavarde est un imposteur, quelqu'un de très gentil, peut être, mais dont la faiblesse qui le porte à parler à tors et à travers fait un compagnon vulgaire et méchant. Klaus se réserve .../... Presque tous les matins Kraus et moi nous battons à coups de mots chuchotés .../... Celui qui veut toujours le bien est toujours vaincu par celui dont le cœur n'est pas spécialement ouvert au bon et à l'utile .../... les gens qui savent se fâcher. Ah comme ils me sont sympathiques .../... Kraus se fâche, en toute occasion, c'est si beau, si humoristique, si noble. Et nous allons si bien ensemble. Il faut bien que celui qui s'indigne soit toujours en présence du pêcheur sinon il lui manquerait quelque chose .../... les hommes, oui je le ressens vivement, j'aime les hommes. Leurs folies, et leurs soudains mouvements d'irritations me sont plus chers et précieux que les plus délicates merveilles de la nature .../... Je suis encore sot aujourd'hui mais d'une manière plus délicate, plus aimable. Et en tout c'est la manière qui compte. Un homme peut-être aussi fou et ignorant que l'on voudra, s'il sait s'adapter, se plier et se remuer un peu, il n'est pas encore perdu, il fera son chemin dans la vie mieux peut être que le malin bourré de savoir: l'art et la manière: oui. C'est la fierté qui te coupe l'appétit. J'espionne et cela embellit ma vie car sans la nécessité d'espionner il n'y plus de vie du tout .../... On doit toujours être un peu préparé a toutes les attaques et a toutes les offenses possibles. .../... ils se dominant, mais la hâte, le désir, la souffrance et l'inquiétude mettent une leurre tremblante dans les yeux pleins de convoitise .../... Il parle comme une culbute ratée et se conduit comme une grosse improbabilité pétrie en forme d'homme. Tout en lui est antipathique par conséquent indigne d'être considéré .../... Etrange le plaisir que je prends à provoquer la colère de l'exécutif .../... Les secrets laissent pressentir un enchantement intolérable, ils répandent l'odeur de quelque chose d'indiciblement beau .../... J'aime le bruit et le mouvement continuels de la grande ville. Ce qui s'enfuit continuellement force a adopter une règle .../...

Comme il est difficile de donner une expression vivante aux choses délicates et bonnes .../... Qui a du temps a gaspiller ne sait pas ce que le temps signifie .../... Etre chevaleresque des pieds à la tête, il serait à sa place au moyen âge. On sent à quel point la modestie est perdue dans le monde, sans espoir de salut.... Entré comme élève à l'Institut Benjaminta afin d'acquérir les quelques connaissances dont il a besoin pour entrer au service d'une personne quelconque. Lui même n'espère rien de la vie. Il souhaite être traité sévèrement afin d'apprendre ce que cela veut dire que de se dominer. Un élève de l'Institut Benjaminta est un brave zéro tout rond. Rien de plus. AU TENDRE Notre cerveau, d'abord reptilien. Car nos corps sont aussi des bêtes, des bêtes anciennes chargées de la mémoire intemporelle des gènes .../... Ces bêtes ne vivent que de tendresse, de la tendresse qui, parfois coule de nos regards, de maîtres et de maîtresses. Ce sont des bêtes profondes, des bêtes fondements. Elles nous tiennent dans l'espace. Elles nous donnent du temps .../... Elles sont pour nous cette relation première sur laquelle modeler toutes les autres. Nos corps, compagnes et compagnons de fond, par qui tout survient .../... Elles sont cette part de nous-mêmes qui ne nous appartient pas vraiment, que pourtant nous sentons nôtre, qui, vivante, vit sans avoir besoin de nos commandes, tout en combattant pour nous à chaque instant la peau forteresse, et ses monocytes réparateurs, le mucus fixateur et les larmes désinfectantes, les croûtes défensives et les plaquettes cicatrisantes, les globules chasseurs et les caillots protecteurs, sans compter les anticorps, ces fins empoisonneurs. même au plus propre, nos bêtes sont foyer douillet pour moisissures, champignons et bactéries de toutes sortes .../... Et pourquoi cette impression que nos bêtes s'arrêtent au cou, comme si le corps n'avait pas de tête ou, plutôt, comme si la tête avec tous ses trous n'était pas corps. Une question d'étagement, de redressement peut-être. Du nez au sol, au nez dans le vent. Un mouvement qui nous a fait perdre le chef et chasser les reptiles dans les viscères. Pauvre caverne cérébrale ouverte à tous vents, oscillant comme elle peut au bout de sa colonne .../... Et les bêtes que nous sommes ont dans les yeux, tout au fond, presque toujours camouflé ou voilé, le désir poignant de la tendresse du geste que parfois nous fait le maître, la maîtresse, de ces autres bêtes que l'on aime tant. *Françoise Charron*. Il est une chose extraordinaire que du gris se détache la voix claire de cet homme. Je me suis approché de ce regard perdu qui

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES : Juan Benitez,

Alessandro Bernardeschi,

Éric Domeneghetty, Jean

Fürst, Cécile Loyer et

Mauro Paccagnella

CRÉATION LUMIÈRE

ET COLLABORATION

ARTISTIQUE :

Florence Richard

MUSIQUE ORIGINALE :

Didier Casamitjana

PRODUCTION : Charleroi/

Danses, Bruxelles 2000,

Théâtre de la Balsamine,

Festival Bellone-Brittagnes,

Kunstencentrum

Vooruit, DansWerkplaats

Amsterdam.

Avec le soutien

du Ministère de la

Communauté française

de Belgique - Service

de la Danse et Lod

Muziektheater

parle en nous ignorant / Le petit homme. Les gens qui nous voyaient disaient souvent : ainsi les spectres vont par cinq. Cinq frères plus âgés ou plus jeunes. / Ou bien cinq moi-même, multipliés autant de fois qu'il y avait du travail dans cet asile où nous servions les clients comme si la maison Usher tenait l'affiche sur la grande place./Je sais qu'à cette époque, il y avait encore nos parents et qu'ensuite ils sont disparus, laissant la mécanique marcher toute seule. / Les clients revenaient et tout allait par paires, dans une rigueur hallucinée. / J'ose alors une question / Qu'est-il arrivé ensuite ? / Il se mit à rire en me répondant. / Le petit homme / Elle est venue chez nous. / Elle s'est glissée simplement, comme une chose. / Il y avait tant à faire dans cet hôtel qu'elle ne fut même pas introduite. Elle s'imbriqua. Les gens s'en vont, même si les choses restent. / Il fallait donc faire vite et c'est d'abord André, le seul qui s'en est sorti en devenant clochard, je crois, qui l'a séduite en premier. Et puis Théo, l'aîné, l'intellectuel, qui est sûrement le plus timbré et qui s'est tué pour elle. Mais moi, je l'ai conquise par les petites cuillères. / J'aimais ses jambes fortes comme celle d'une autruche ou d'une sauterelle. / Puis elle est disparue. / Moi / Et alors ? / Le petit homme / Alors j'ai cassé les assiettes et puis j'ai mis le feu. / La porcelaine éparpillée.

Capture d'un caillot

Je sais ce projet comme un instant prolongé de suspension. Un instant juste avant le moment où quelque chose se passe. Au cœur de l'entre-deux. Un démontage de soi face à une «idée nouvelle» de réorganisation. Il existe peut-être pour tous une phase, un intervalle, un moment de passage. L'envie de s'installer à cette frontière, à la charnière, à la lisière d'un instant où je me dirigerai vers, pour m'arrêter au bord... Quelle est la capacité à demeurer dans une incertitude transitoire, dans une charnière, gond, pivot, pôle, point cardinal, point délicat et primordial de jonction? En suspension? S'installer dans «la zone charnière» pour un temps avec un équipage pour essayer de donner un regard qui «relierait» l'image et l'émotion. Un compositeur, un plasticien, un éclairagiste, un artisan et deux corps dansants, pour explorer ce territoire, le donner à voir comme une cartographie imaginaire, en dessiner les contours, les ombres et les lumières, en goûter les froides étendues, en admirer les reflets, à mordre leurs difformes images puis percer d'un son, d'un rire le rouge naissant. Se réunir à la frontière, dans son milieu là où quelque chose se passe, se donne à voir et peut-être dit, autour de 5 thèmes: 1. L'HOMME DE DOS / Absorbé par / Au bord du précipice / À la charnière / Individuel et anonyme / En mouvement / Vestibule du silence / Préserver sa pudeur / Un voyageur qui se profile au bord du ravin. Attrait d'un espace où la perception n'est qu'une variante de l'imaginaire ou de la mémoire. «Quand tu regardes profondément vers un ravin, celui-ci regarde aussi vers ton intérieur» (Nietzsche) En détournant le visage, il suspend l'histoire: crise du personnage. Travail à partir du manque, par le manque il rend précieux le visage. La frontalité clame et exalte le geste, le dos murmure et affectionne le geste retenu. Sur le plan temporel, il est entre la bordure du jour et celle de la nuit. Sur le plan spatial, entre le ravin et les nuages. Appel du large. «Il y a toujours quelque chose d'absent qui nous tourmente» (Camille Claudel). Place privilégiée aux départs – aux disparitions – aux évanouissements. 2. LE SYNDROME DE STENDHAL / Vertige – Evanouissement – Rupture – Perception de la mémoire / Le «Syndrome de Stendhal»? demanda Mr. le Touriste, qu'est-ce que c'est? «Une sorte de Malaria, répondit avec philosophie

Portraits qui alternent entre la rigueur et l'abandon; tirés au devant tout en les tournant au dedans. Apparition, aspiration, disparition rythment le temps et l'espace tel la glace et le feu qui ensemble figent et brûlent. Au moment précis où notre vision se trouble, on approche l'essence de l'être, sa multiplicité, son secret. C'est l'instant de la Capture.



Capture d'un caillot PATRICK DE SPIEGELAERE

le vieil homme, une malaria qui frappe l'âme et non le corps, qui n'est pas transmise par les moustiques mais par l'art» (Antonio Tabucchi). / Le «Syndrome de Stendhal» est un désordre psychique qui peut frapper les touristes sensibles (surtout s'ils viennent de lieux pauvres en traditions artistiques) qui s'exposent à une overdose de beauté dans les villes d'art italiennes, en particulier à Florence. / Cette maladie se manifeste par une perte de sens de l'orientation, une altération de la personnalité et de la mémoire ainsi que, dans les cas les plus graves, des malaises psychosomatiques tels que la nausée et les vertiges. / Étroitement lié au phénomène du voyage. Voyage à émotions et à crises. Toute conquête de liberté contient une part d'ombre obligeant celui qui en bénéficie à se remettre en cause. / Perception où il n'y a pas besoin de connaissance – Révélation pour la personne qui s'est inscrite dans le temps, conscience commune – Découvertes que les individus font en eux-mêmes – Perception altérée des sons et des couleurs. «Ne plus se sentir» de confusion. S'évanouir. 3. LES GRANDS FROIDS / Espaces perdus – Extrêmes – Horizon – Incision –

Capture – Uniforme – Gerçure – Arrêt – Peu de couleurs – noir & blanc / Espace vierge sur lequel on peut écrire. Page Blanche – Espace ouvert dans un imaginaire, traverser les pôles, avec le frisson de ne pas se faire attraper par les glaces. Le seul moyen de survivre, c'est le mouvement – Grand vide: si tu es le seul élément de vie, tu ne peux pas t'y arrêter. Tu fais corps avec lui. Tu perds ton anima – Sensation forte, extrême dans un calme terrible – Les extrêmes se rejoignent: fermeture. Eclat. – Perte de couleur qui donne plus de place au son – Peu contrasté ou très contrasté. Univers en Noir et Blanc: réduction double: perte d'information contrebalancée pour que les saveurs se révèlent et donnent plus d'intensité aux choses. Laisse plus facilement transparaître un sentiment. / Blanc-Neige: quand elle recouvre les surfaces, elle a un effet de cacher en transformant le volume des choses, efface les repères, distord «la vérité». / Si une couleur apparaît dans ces grands froids, elle prend une importance extrême. 4. LES MIROIRS / Distorsion – Précision – Dissemblance – Illusion – Trou / Ils mettent en évidence le rapport instable et fantasmatique que nous entretenons avec notre propre image oscillant entre l'être et le paraître, l'objectivité et la subjectivité, l'intimité et la mondanité, le narcissisme et l'insatisfaction de soi. / Inquiétante étrangeté qui présente à la lumière de l'étonnement ce que nous avons de plus intime, peut-être notre superficialité la plus immédiate. / Faire des autoportraits: tirer le sujet au devant tout en le tournant au dedans. Torsion entre le devant et le dedans. «Désunion intime». Retourner l'individu. / Autoportraits à travers un miroir transparent, déformant, brise, enchante, mortifie. / Microscopique, diabolique, embué, déserté, vorace, opaque... / Le corps passe dans le miroir, il s'y loge lui-même et son ombre. Le corps semble s'allonger, s'aplatir, s'étirer tout comme s'il se contractait pour passer dans le trou 5. LE ROUGE / Absence – Apparition – Limite – Plaie baroque – Fissure-Incision – Coagulation «Ce qui est beau» en russe – Sceau de la mémoire / Le Rouge comme toutes les couleurs primaires renvoie à quelque chose qui existe déjà dans la nature en fleurs, minéraux, en fruits et surtout, il renvoie au sang. C'est la la plus chargée de toutes les couleurs primaires. / Le Rouge est fait de vie, de mort, de féminité, de virilité, de violence, de félicité, de mal, de luxe, de dénuement, d'euphorie, de massacres... / Dans le spectre solaire: couleur à l'extrémité, à la limite du visible: passé le Rouge, on ne perçoit plus les ondes ni les cor-

puscules. / La robe des chevaux en mouvement. / Marquée en lettres Rouges: être signalé comme condamnable – alarme – interdiction – signaux d'arrêt ou de danger. / Couleur de combat: qui tache. / Rougir sous l'effet d'une émotion, désignant un afflux de sang qui colore la peau. Avoir honte. / Mais aussi – Rouge scandale – Rouge pathétique – Rouge ringard – Rouge fraise – Rouge idéaliste – Rouge révolutionnaire – Rouge été – Rouge laqué / Au cœur de l'entre deux – Plie et déplie – La matière est faite de replis sur elle-même et les choses de l'esprit, les perceptions, les sentiments sont pliés dans l'âme / Un ensemble de choses pliées les unes dans les autres. / Paraître par le milieu, c'est là qu'il faut s'installer / C'est là toujours que ça plie. Quand tu perds la notion du temps tu es dans l'errance / Espace temps figé et dans l'évanescence qui s'échappe / Vision trouble du temps / Avoir l'impression de rentrer dans quelque chose qui n'est pas là / Rentrer dans une image qui se met à vivre / Immatériel qui passe au matériel / Un rêve blanc / ça finit par disparaître aussi bien que c'est apparu / La glace crache / fonte des neiges qui laisse apparaître des choses, ça prend forme / la terre reprend quelque chose qu'elle a craché / Les contrastes qui rythment la vie / l'incandescence et la glace – quand tu les mets dans un même endroit ça fige et ça brûle / ce contraste de donner la vie et la reprendre / Trois choses qui rythment le temps et l'espace, apparition, aspiration (dans le tourbillon) et la disparition / kaléidoscopes de couleurs / la glace / cristaux dont la déformation font apparaître les couleurs / Une zone charnière, un espace froid avant qu'il ne devienne brûlant / Une absence suggérée / Avant que ça explose / ou par celui qui agit ou par celui qui regarde / Comment se camoufler dans un feu d'artifice / grand vide / mélancolie des corps /corps désertés / un manque / plus personne ne s'évanouit de nos jours devant une œuvre d'art / Nous sommes préparés mais peut être plus fragiles / Il n'est pas prudent de sortir à découvert / Se mettre de dos c'est peut être se camoufler / les insectes se camouflent toujours par le dos qui devient un bouclier / le ventre, lui, ne se mimétise jamais / cacher le visage ou plutôt protéger le ventre / C'est une apparition au moment du dégel / êtres fragiles encore à demi pétrifiés par la glace / vestiges des temps engloutis dont l'absence et le silence ont suspendu le cours des choses / À la fin de la saison des grands froids la vie reprend lentement son cours / les membres endoloris sortent de leur endormissement / se déploient dans

une étourdissante vague de chaleur / torsion et distorsion des corps / des membres / rencontre énigmatique avec la chair dé-fragmentée / la métamorphose s'accomplit / deux grandes solitudes émergent du rêve blanc / sortent de l'écueil de cristal et se rencontrent / instant miraculeux qui nous emporte dans un tourbillon incandescent / l'acte qui était déjà là à son insu / commence alors à émerger du fond de son être / l'apparition en filigrane des corps décomposés semble enfin dévoiler les secrets enfouis dans le silence / Mais l'apparition n'est que cet instant, entre deux temps, entre deux réalités, entre ce qui a été et ce qui n'est pas encore; ce que l'on croit voir et se que l'on n'a jamais vu / un songe – une révélation – une disparition / Et lorsque notre vision se trouble, n'est-ce pas à ce moment précis que l'on approche l'essence de l'être, sa multiplicité, son secret cristallin et insaisissable? c'est l'instant de la capture. / Le syndrome de Stendhal / souffrance psychique face aux œuvres d'art / l'émotion esthétique du voyageur est devenue un sentiment si difficile et anachronique que certains l'ont rangée au rang des pathologies / chaque année une dizaine pètent les plombs / crises de quelques heures qui se manifestent par de violentes douleurs, tachycardie, troubles visuels ou digestifs, le sujet passe d'un état d'exaltation, de sentiment de toute-puissance à des attaques de panique et à la peur de mourir / Il s'agit d'une d'une profonde et fulgurante crise d'identité où l'individu voit voler en éclat la cohésion de son moi / Les crises que nous avons observés en clinique ne sont que la partie visible de l'iceberg. Ce phénomène diffus reste pour la plupart d'entre nous inconscient / Dans certaines conditions d'intimité, une œuvre d'art fonctionne pour celui qui la regarde comme le symbole d'un drame intérieur /rémémorance de sentiments qui heureux ou tragiques flottent dans l'air / C'est une faille spatio-temporelle où dialoguent présent et éternité (mémoire) / Devant une œuvre d'art nous nous projetons à la fois dans notre histoire personnelle et dans celle de l'humanité / Pris dans ce tourbillon le voyageur solitaire prend un véritable coup au plexus et perd tout lien avec la réalité. / Retrouver aussi le calme de celui qui passe. / Guide touristique «Autrement» de la ville de Florence, préface Antonio Tabucchi. / «Le Syndrome de Stendhal» de Graziella Margherini, Docteur à l'hôpital de Santa Maria Nuova à Florence. / «L'homme de Dos» de Georges Banu. «À travers le miroir» de Bonnard à Buren / «L'abécédaire» de Gilles Deleuze.

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES :

Karine Ponties
et Cécile Loyer

MUSIQUE ORIGINALE

ET LIVE : Jan Kuijken

CRÉATION LUMIÈRE

ET COLLABORATION

ARTISTIQUE :

Florence Richard

SCÉNOGRAPHIE :

Wilfrid Roche Maëstroni

et Eric Domeneghetty

PRODUCTION :

Kunstencentrum Vooruit,

Festival Bellone-Brigitines,

Charleroi/Danses

and DansWerkplaats

Amsterdam, Lod

Muziektheater.

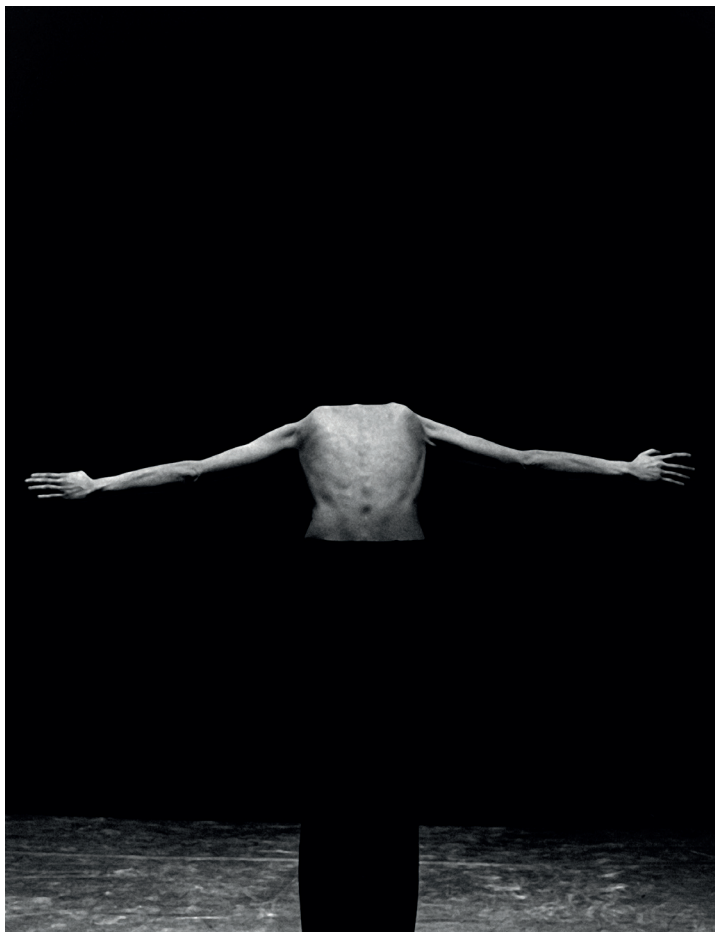
Avec le soutien

du Ministère de la

Communauté française

de Belgique - Service

de la Danse



Brutalis

Deux pieds sur terre et une tête en l'air; entre les deux se trouve un corps. Le corps pense avec ses mains, il fabrique de la tête peu à peu. La peau voudrait se retourner, elle s'essaye. La tête est lasse d'être en haut. Elle penche et s'enténébre. L'amour quitte la tête et la tête se fait une raison qui se souvient de la source. L'homme moderne est un archaïsme, une créature face au créateur... Les rôles peuvent ils s'inverser? / Nous sommes tous des créatures dans notre labyrinthe intérieur, nous menons un combat et ce combat est un combat entre nous-mêmes / Tout individu porte en lui ses multiplicités intérieures, ses personnalités virtuelles, une infinité de personnages chimériques, une poly-existence dans le réel et l'imaginaire, le sommeil et la veille, l'obéissance et la transgression, l'ostensible et le secret, des grouillements larvaires dans ses cavernes et gouffres insondables / Nous devons nous enfoncer dans nos cavernes intérieures par une interminable descente, en progressant à l'intérieur parmi les ombres, les leurs jusqu'à ce qu'arrivent des halètements, volètements, murmures, échos. Soudain on est traqué par des cris, des spasmes, des sanglots, des hurlements, des éclats de rire hystériques, puis en descendant toujours le long des parois couvertes des graffitis enfantins, on parvient à un sanctuaire muet où se tient une petite idole aveugle, souveraine indifférente – Edgar Morin / Dans la faille... un fond? Ce monde nous l'avons rêvé solide, mystérieux, visible, omniprésent dans l'espace et dans le temps; mais nous avons permis qu'il y eut à jamais dans son architecture de minces interstices de déraison pour atteindre sa fausseté. – Borges / Essayage de peau / une face d'humanité / dame triturée avec des suspensions pour reprendre haleine / Exposition de chairs. Je regarde mon corps en pensant aux squelettes / Le pied est le mieux placé pour converser avec la terre / Les hauts talons ont peur de nos carcasses en arrêt / trop d'ongles cherchent nos yeux / la tête est lasse d'être en haut / La feuille-laison du corps / le corps n'a pas lieu tout le temps / perpétuel besoin de chavirer hors de soi / Le corps porte tellement de JE / Un regard debout / la tête trotte / Parfois la lumière est une chimère / lève, lève encore le bras pour l'adieu à toi même / On a beau balayer dans les bouches toujours la même poussière revient / Le corps est la forme de

Deux pieds sur terre et une tête en l'air; entre les deux se trouve un corps. Le corps pense avec ses mains, il fabrique de la tête peu à peu. La peau voudrait se retourner, elle s'essaye. La tête est lasse d'être en haut. Elle penche et s'enténébre. L'amour quitte la tête et la tête se fait une raison qui se souvient de la source.

toute chair entre le moi et moi / Un visage de gamine cruelle / La vie est une cascade / le désir la remonte / Tout acte proclame notre liberté puis l'action se perd dans la multitude et je ne sais plus qui est qui / les yeux fermés les yeux ouverts / les uns mangent la réalité et les autres cherchent une clé perdue / Chaque corps est une rive où font signe la langue et les gestes du naufragé / Les chemins ne font pas signe ils sont les chemins simplement / La bouche devient sauvage elle insulte la tête qui l'enferme / L'amour quitte la tête et la tête se fait une raison qui se souvient de la source et des petites choses / La tête penche et s'enténébre / La plaie est dans la tête / le visage la masque / Un peu de peau pliée / Sous le frémir du cru on cherche des figures et l'aisselle du centre / La peau un double fond / L'émotion tourne dans le corps puis fond / Le corps pense avec ses mains il fabrique de la tête peu à peu / Eplucher / Enlever la peau /parfois tout se tient sauf moi et ce défaut suffit à donner lieu / Ma peau voudrait se retourner / Les mains ne sont plus de notre côté / Elle se mue en reptation inachevée/les souvenirs d'enfance donnaient à son visage un tremblé de dessin animé primitif, avec baisse et montée de luminosité / Les mains font le discours du corps, elles réalisent des projets d'évasion, elles s'entêtent à s'évader / En l'absence de destin, l'homme est livré à une expérimentation sans limites sur lui-même / La vraie peinture, disait-il, est un combat mystérieux et continu avec le hasard – Rose Tiepolo / Tout avait l'air fragile et vaguement délabré / visages, nids d'ombres / queues de poussière / Erotique du gris / Couleur en suspension / torpeur / un opéra de ville engloutie / une confiture de possibles / des tables qui seraient comme des sols surélevés / table croûteuse et hérissée / Dubuffet avait une tête de bouledogue du désert et de pomme de terre de printemps, il ne reproduit pas les choses, il les piège. C'est pourquoi il marche les yeux au sol, s'absorbe dans la contemplation des pieds de murs, des éclatements de macadam, des végétations lépreuses / Au fond ce qui le captive ce sont moins les choses que les intervalles qui les séparent / La peau sur la table / Résister à la tyrannie du propre, car la poussière parle de l'humain, du vivant, du secret, des humeurs, de l'abandon du temps / Partout où l'on vénère le passé, il convient de ne pas laisser entrer des gens trop nets qui nettoient – Nietzsche / Dans les choses confuses (Léonard – l'esprit trouve matière à de nouvelles inventions / Echancrures / Monde interne d'humeurs, d'organes, de peaux

marbrées de suintements / Naissance d'une étoile / tarentule : ces visières bleus, ces chairs à vifs, ces coagulations de figures, d'ondes de chair, de coulées, de balayures, de sourires / Avoir le vertige du bas / perruque portée par des femmes seules / Les anges de la poussière / Un lieu dépeuplé, où rien ne pousse, personne n'habite, on ne fait que la traverser. C'est celui qu'on laisse seul / lieu de la fable / Le pays où l'on s'égare / poussière, boue effilochée / Mangeurs de peaux / La poussière s'invite elle se promène / La poussière fait de l'oubli une catastrophe permanente, alors on transige, on s'accommode, on fait des compromis / Grande lassitude / Barbe bleue / Matière imprévisible, sournoise, sinieuse, insidieuse / Sans lieu, sans objet, elle se déplace au gré des tourbillons, brouille les pistes / Sans couleur propre ni figure spécifique elle emprunte contour et figure au lieu où elle s'accumule / elle ne nous rend pas furieux, elle ne vous met pas en colère, non, elle vous use / La beauté de la poussière – Jean Luc Hennig – Personne n'en dit rien, mais il n'est pas un jour de notre vie où nous ne pensions à elle, il faut sans fin la repousser, la chasser, la traquer, l'effacer, la réduire au néant. C'est ce combat démesuré de l'homme contre la poussière qui est harassant et qui rend fou / Elle est composée de terre, d'éclats de roche, de sable fin emporté par le vent, du sel des embruns, des peaux mortes, des cheveux, des rognures de fibres textiles, de débris d'insectes, de cendres volcaniques, de poussières cosmiques, de poils d'animaux, de plâtre, de charbon, de suie, de fragments de toile d'araignée, de plumes ou de duvet d'oiseau, d'écaillés d'ailes de papillons, de grains de pollen, de moisissures, d'acariens, de bactéries... / Vertige de la liste – Umberto Eco / métaphysique de la poussière – Bachelard / la poussière pâmoison de la terre. Comme si la terre tombait en défaillance, perdait l'usage du sens, se rapprochait de l'insignifiance et du chaos / C'est pourquoi la négation est sans doute ce qui la caractérise le mieux / Un non-être étonnamment vagabond et joueur / La poussière lutine les choses, c'est un elfe, un esprit du désert, un petit démon familier. Elle ne tient pas en place. Sans cesse reprise par les courants aériens et les vents. Brassage incessant de particules pensée nomade, qui virevolte et se volatilise / Elle va et vient, se change en une autre, comme une pensée indéfinie qui n'arrive pas au mot. La poussière donne un sens à l'errance, une forme à la rêverie car la poussière danse. Outre qu'elle a un goût de très ancien biscuit et une odeur fanée de très vieux livre, elle est

le velours fluide des choses, la pluie fine mais sèche qui anémie les teintes excessives et les tons bruts. Elle est aussi pelure d'abandon, le voile d'oubli / la poussière à cette curieuse propriété d'être une substance immatérielle qui happe la réalité des choses qui les ombre, les noie, dans une sorte d'obscurité grise, une légère brume d'indécision. / Ponge – la robe des choses, ces continuels frémissements, de nappes, ces vibrations, ces buées, ces haleines, ces jeux de souffles, de pets légers / La forme physique de l'ombre – Claudio Parmigiani / En exil dans le présent / Woodman tu ne peux pas me voir d'où je me regarde / La réalité est faite pour se modeler disparaître / Suggérer la violence sereine d'un corps morcelé / Un sourire qui craque / l'homme-tronc s'en va penser dans son quartier / Jeter son corps dans la lutte Pasolini / Ce sont les corps qui dont œuvre / Alors on s'enflamme, on part sur le fil, on oublie qu'on est fragile, on veut prendre de la vitesse, le destin, on fabrique un modèle réduit et transportable, une mécanique d'histoires rêvées hallucinées, on s'expose. / Dans chaque spectacle représenter le monde dans ce qu'il a de sauvagement poétique, désastreux et allègre / La perte nous ankylose mais aussi met le monde en mouvement / Composition d'anachronismes l'extrême vieillesse du présent et l'extrême jeunesse du passé / Une image tendue entre deux extrêmes physique un maximum de contraintes techniques et un maximum d'aléatoire physique / Empreinte avec poussière, la technique avec son contraire / La poussière permet de penser le monde / Poétique de la matière en mouvement / La trace sorte d'existence sculpturale / Il existe des papillons en noir et blanc. les plus beaux d'entre eux sont nommés apories / Tisser dans l'ombre des icônes d'absence / entre l'être et le non-être / Devenir humain devenir lieu / voir les choses les yeux fermés / Interroger un visage une vie durant, et une vie durant faire en sorte que ce visage nous interroge / Il est juste de dire que tout sentir est un mouvement qui nous porte sans cesse entre contacts et distances / Que signifie pour un œil s'enténébrer / Nous sommes des corps travaillés par le temps, des corps qui tombent qui n'en finissent pas de tomber / La mort dans les yeux figures de l'autre dans la Grèce ancienne / jeter son regard sur le monde, d'en immobiliser les aspects et d'en détacher un fragment / Partition de bribes / numéroter ses abattis 1895 – anciennement numéroter son squelette (1802) avec l'idée de se «préparer à être rouée de coups» / Brutalisme 1879 à propos

d'une école prenant un réalisme très cru repris en architecture / Le cri des grands pieds / photographies Wynn Bullock / Michael Sowa / J le désastre du moi Jurge Klauke / Génie du non lieu Didi Hubermann, les états du corps Bernard Noël / La vie des animaux de Michael Sowa et Axel Hacke / Futur ancien Fugitif de Olivier Cadiot / Dessins de Wilfrid Roche / Brut / lourd / pesant / rude / Brutus populaire gravis grave le sens initial qui représente un état primitif peu évolué à l'état de projet de brouillon guidé par des instincts latin médiéval brutales dérivé de Brutus soudaineté rudesse violence inattendu imprévisible, resté à l'état de nature qui n'a pas été façonné poli/Images un chien errant sur une autoroute/ des fruits en noir et blanc/ une peau d'écaillés d'arêtes/Apories fragilité/ Une femme qui prend racine/Une croute/ Des fentes failles dans le macadam/ Une poussière d'étoiles./ Une houpe larme cosmique/Velours/Disproportions/Sabliers/ machine à temps/ Pierres de rêves/ Papillons géants/ Œil curieusement dilaté/

Brutalis
DOMINIQUE
GASTOUT



Platine qui tourne qui répandrait de la poussière/ Personnage autruche/ Dos recouvert de cheveux comme une cape/ Baignoire dont seuls les cheveux sortent / Gratter, racler, gercer la surface / Obscurité / paysage de poussière et d'angles / observations préliminaires / peau et os / membres et pensée / évolutions accélérées de l'espèce / dégénérescences cycliques / brut / sans nettoyage ni ménage / langueur de la posture / réminiscence de l'encre et du papier / miroir infranchissable / images furtives et fuyantes / reflets avalés par la lumière / sortie du terrier / comme s'il faisait jour (surex) / la chaleur et son contraire / être dehors / s'y frotter / remettre la peau en place / secouer / intérieur intime et organique / trouver la personne à habiter / personne à habiter / identité volatile et sourde / semer le trouble / remuer encore / Camouflées dans l'obscurité / la poussière métaphore de l'oubli, un abandon des images du réel, une dilatation de la mémoire jusqu'à ce qu'elle se transforme en particules insaisissables / une sorte de rideau nébuleux qui fait passer d'une réalité matérialiste (mémoire vive, sensible, réactive) à une réalité incorporelle (mémoire engloutie, perte du corps, chute) / Epousseter (enlever la poussière) / Oter les peaux mortes d'hier qui se transforment en odeur de souffre dans l'air. La poussière qu'on enlève ne disparaît pas, elle se suspend dans les multiples particules de l'atmosphère. On vit dans sa propre poussière, dans la poussière de soi / Et une nouvelle pellicule de poussière vient se poser sur le corps, qu'on époussete, qui embrasse l'air qui nous entoure... et ainsi de suite... nous sommes poussière. Si l'on pouvait faire disparaître la poussière nos corps se dématérialiseraient, et resterait une odeur de souffre avec une odeur de corps.... des murmures de poussière. Le travail de Thierry est peut être celui de la structuration de la poussière. La poussière est un "corps" rempli de particules insaisissables que l'on peut "dessiner", révéler-de l'obscurité dense (ce que l'on ne voit pas à l'œil nu que l'on pourrait appeler aussi vide, mais qui est plein!) s'extirpe une forme de plus en plus reconnaissable, celle d'un corps, d'un mouvement, d'une créature à laquelle il donne la vie. / IDENTITÉ / Je est un autre. La question du sujet s'est dissoute en une mise en scène du sujet. L'Identité est un champ de désastres. Bribes, fragments restent des valeurs communes et de la sphère d'appartenance, il ne reste que des bouts qui étaient de identités entières. On est une suite variée d'états d'âmes, d'états d'esprits, d'états physiques contradictoires et fugitifs.

Moyen d'atteindre l'unité à travers le multiple des appartenances. Corps a desserrer. Trafic d'émotions. Ce que nous avons épinglé en nous. Accoutumance au gouffre. Nous sommes des corps travaillés par le temps, des corps qui tombent, qui n'en finissent pas de tomber. Se créer d'insolites règles pour échapper à l'incohérence qui nous entoure. Equilibre précaire fait de suspens et d'attente. Thème du travail est dans le corps, bouleversements et abandons (construction- destruction). Des corps usés par le temps, on sème la poussière. MATIÈRE-TEMPS-POUSSIÈRE. Comment le corps matérialise? La manière dont les individus bougent dans l'espace. Certains habités ne font qu'un avec la matière, d'autres se cognent, aucune fusion avec la matière. Tisser dans l'ombre des icônes d'absence. Apparition incertaine de l'humain dans l'ombre où la lumière signe de son peu de chose dans le lieu, c'est à dire dans le temps, dans le lieu, l'ombre et la lumière – l'air du lieu – nous absorbent, nous digèrent et d'une certaine façon nous pulvérisent. D'où sommes-nous? Ombres, à mi-chemin entre une inexistence et une insistance; quelque chose qui se trouve entre l'être et le non être. Matière de l'ombre; lieu occulte où prennent forme images et idées. Aussi important de cacher que de montrer. Composition d'anachronismes. Secouer la poussière de ses sandales – abandonner son passé. Réduire en poussière. Cache-poussière. Ramasse-poussière. Pare-poussière. Epousseter-époussetage-époussetement. Les moutons de poussière. Les résidus – notre peau et nos cheveux essentiellement. Tourbillons de poussière.

CHORÉGRAPHIE
ET INTERPRÉTATION :
Karine Ponties

COLLABORATION ARTISTIQUE
(VISUELS, SCÉNOGRAPHIE) :
Thierry Van Hasselt

CRÉATION LUMIÈRE
ET COLLABORATION
ARTISTIQUE :
Florence Richard

SCÉNOGRAPHIE :
Eric Domeneghetty,
Wilfrid Roche Maëstroni

MUSIQUE ORIGINALE :
Jan Kuijken et Dominique
Pauwels

PRODUCTION :
Les Brigittines,
Charleroi/Danses et Lod
Muziektheater.
Avec le soutien
du Ministère de la
Communauté française
de Belgique – Service de
la Danse. Résidence au
Centre Chorégraphique
National de Rennes et
de Bretagne (direction
Catherine Diverres)

Brutalis a reçu le prix
de la SACD 2002

2003

ARCHIVES-COLLAGES-SENSATIONS

Desirabilis

« Tout est fait de rêves
Le temps est fait de
miel doux et lent
Seulement les fous
savent ce que ça veut
dire
Mes confusions sont
très claires. »

TOM WAITS, *Temptation*



Un corps se rature, se rassure, se censure. Le corps est tout à la fois, le monde, la pensée. Ce n'est jamais seulement un corps. J'ai la sensation que quelle que soit sa forme, l'écriture provient toujours du corps, d'où le besoin de créer des liens en travaillant avec des individus qui contiennent chacun leur écriture. Des écritures individuelles au flair animal qui essaient de traduire, donc de réécrire des langages existants, des sons, des mots, des gestes, de couleurs et des excès du monde qui font irruption, de matières... ; des matières premières à transformer. Pour traduire, réécrire, non pas nous dans le monde, mais plutôt le monde en nous, comme des êtres vivants parmi d'autres êtres vivants. L'individu dans cette tentative de traduction, avec une certaine impuissance, est fragmenté et à découvert, car ce qu'il contient n'est pas linéaire, ce sont des histoires-oxygène, sans véritable narra-

Desirabilis
ROLLINE
LAPORTE

tion linéaire, de détails, de codes et de jeu des événements, un système mobile de relations. C'est donc en cherchant dans ce corps à corps, chaque détail, toutes les possibilités de ce corps, que l'on pousse à ses limites jusqu'au point où il livre la faille, la faille où l'on peut se lover, où le corps se délivre de ses frontières, des ses exaspérations. Le détail devient prétexte à explorer, à sublimer et l'action transfigure la banalité du geste en cet univers absurde qui nous interroge sur la finalité même le l'acte, sa gratuité, sa grandeur, sa perversion, sa subversion. L'individu est agité par une conscience nomade où il ne sait pas où l'aventure commence et où elle finit. Plusieurs combats solitaires reliés s'exacerbent; encore dans des corps à corps, dans un déchaînement des contraires, d'envols et de piétinements, par intermittence, avec des élans, des échappements, des signaux, comme horizon... une vertigineuse complexité. Ce projet s'inscrit autour du thème de la tentation... la première image du désir ou de l'envie, les premières expressions, le plus direct de l'expression du désir si on le met en image. Dans l'expression de la tentation, tu donnes le plus clair, tu ne caches pas, tu ne trompes pas, mais c'est aussi un acte d'annulation, car il est aussi fort que tu le retiens immédiatement. C'est un espace court-furtif comme espace d'expression, c'est aussi constater l'absence avec une forte idée de regret: Desirabilis / Tout est fait de rêves – Le temps est fait de miel doux et lent – Seulement les fous savent ce que ça veut dire – Mes confusions sont très claires. – *Tom Waits – temptation / Retour définitif et durable de l'être aimé – Olivier Cadiot / C'est dans la campagne, sans lune, noir total, que j'ai vu pour la première fois le lapin fluo, vert intense, dans son champ abandonné, menant sa vie, indifférent à l'idée de son étrangeté, dans un halo brûlant comme quand on ferme les yeux sur le souvenir de quelqu'un, signal dans la nuit noire, petit point, sage comme une image / Les jours remontent, poussière en suspension des granges, résumé de petits morts en cendre, milliards de mini-ex-vivants qui occupent l'air entre toutes les choses plus grosses, infra-corps, microns d'aïles, peaux de serpents, mues de cigales, myriades d'éphémères brûlés sur ampoule éternelle / On dirait un raté une grotte baroque où des poissons sont pris dans les plis de l'onde de pierre, nageur de marbre de fontaines, brasse coulée dans le ciment, petite nageuse dans la glace / Il faudrait faire une étude / Avant ça il faudrait mettre un bon coup de blanc, on n'y voit plus rien, les petites mouches mortes collées aux*

DIRECTRICE ARTISTIQUE :
Kathy Casey (Montréal
Danse)

CHORÉGRAPHIE :
Karine Ponties

INTERPRÈTES :
Annick Hamel, Manon
Levac, Frédéric Marier,
Peter Trosztmer

MUSIQUE ORIGINALE :
Dominique Pauwels

DIRECTION TECHNIQUE :
Lee Anhol

PRODUCTION :
Montréal Danse avec le
support du Commissariat
général aux relations
internationales de la
Communauté française
de Belgique et de la
Délégation Wallonie-
Bruxelles au Québec.

ampoules affaiblissent la lumière, c'est beau et inefficace, éclairage féerique, boîte à rayons pour enfants, boule lumineuse pour mariage à domicile, petit lit bateau embarqué à l'envers dans le noir; C'est flou... Un coup de blanc mais pas trop.... pour garder visible le relief de ce qui s'est passé / jet de jambe, rotation, regard vers l'arrière, hop, je suis dans l'air / Je me réduis, je rentre lentement la tête dans les épaules, je diminue les jambes, recroqueville pieds, plissement visage, je me replie, chaque pli contient un autre pli, et je deviens plus petit comme je l'ai déjà fait, je m'évade de la mêlée, comme on sort dans un rapide plongeon / J'avais la maladie de la comparaison, par exemple, pour me détendre je courais en zigzag, le corps cassé en deux en rasant une série de massifs d'arbres fleuris, en annonçant la couleur à chaque fois, comme au billard, entre des massifs monochromes, taillés en boule, beaucoup de travail pour pas grand chose / J'aime uniquement les animaux que l'on ne peut pas toucher / Des têtes sortent des placards, deux se balancent accrochés aux lustres, un type chante sous le tapis / Il s'écroule dans le canapé à côté de la japonaise qui s'est endormie comme un oursin sous la glace / Même si un personnage féminin à la fantaisie fabriquée reste trop décoratif, c'est formidable / un millefeuille s'écrase dans mon cerveau / Je suis sous vide, j'ai le cerveau au ralenti, je suis un poisson dévitalisé / je regarde les rouages infinis de mes liquides, je me perds dans mes branches, veines démultipliées direction le ciel / Je suis une maladie coincée sous verre, carpe molle, barbotant dans son eau visqueuse / Je suis météo-dépendant / torsion de l'air / les outils abandonnés, ça aide. / où vit une vieille dame qui garde intact son dîner de mariage / Course de crabe pour bookmaker sénile /quelque chose qui exprime le gras / Il y a une porte à l'arrière, je ne savais pas je rentre, ajouter ici l'idée q'une question trop difficile peut se simplifier si on la contourne par l'escalier de service, si on est architecte dans l'âme / Si vous n'êtes pas éduqués un minimum soyez des primitifs élégants / technique camouflage / sage comme une image / opération perroquet mort / je me développe très vite, je suis un fossile en mouvement, une fleur immédiatement fleurie, une pomme pourrie en accéléré, un ciel noirci déjà, une idée fixe en poussière, la maison est transparente, je suis le vase bleu sur l'étagère, la statuette de la vitrine, le tapis persan au dessus du divan, la gravure de tour penchée au-dessus de la baignoire grise à pieds de lion.

Fatima Gate

Nathalie : « Ce qui m'intéresse en créant Fatima Gate, c'est d'utiliser cette isolation corporelle propre à la danse du ventre comme point de départ chorégraphique pour la recherche d'un vocabulaire, qui sortant d'un langage traditionnel, puisse peut-être se transformer dans un langage plus dramatique et universel. Et aussi comme une métaphore d'un empêchement non seulement physique mais aussi mental, le corps devenant le résonateur à travers lequel plusieurs voix s'expriment, chacune à sa propre façon, le tout faisant une unité malgré soi. D'essayer également de faire du corps un terrain vide et neutre, dans lequel deux langages (danse orientale et contemporaine) se confrontent, se croisent, se divisent et deviennent un seul. Une terre sur laquelle des choses peuvent se construire ou détruire. Cette confrontation m'intéresse d'autant plus que je suis moi-même d'une origine mi-libanaise, mi-équatorienne, que je me suis formée classiquement et que je pratique la danse orientale professionnellement aussi depuis quinze ans. Fatima Gate est pour moi la recherche d'une porte, d'un pont entre deux cultures chorégraphiques qui m'ont toutes les deux nourrie, mais que je sens souvent en confrontation l'une avec l'autre. Fatima Gate c'est en réalité l'endroit où se trouve le dernier check point Israélien au Liban. C'est donc à la frontière de ces deux pays, de ces deux peuples qui luttent d'autant plus âprement qu'ils sont fortement ancrés et attachés à cette terre qui porte une histoire millénaire. Le nom est aussi riche en évocations : porte, passage, le nom de Fatima qui a son importance tant pour les musulmans que pour les chrétiens... Avec ce solo j'essaye d'exprimer mes pensées mes impressions du Moyen-Orient d'après mon vécu au Liban, quand cette région sortait à peine d'une longue guerre civile, la mobilisation des troupes, le nationalisme croissant, les attachements radicaux, la mort de la culture, la croissance de la religion la haine de l'autre (donc l'ennemi). L'idée de la frontière et sa signification me suit depuis lors. Dans un Moyen Orient rempli de points en commun « aussi » dans lequel on partage les même coutumes, masqués par d'autres façons de faire, d'autres langues, j'ai commencé à me questionner sur ce qui nous empêche de voir l'autre avec ces différences et ses ressemblances. Toute cette haine m'effraie, cette violence constante cet atta-

« Il serait temps qu'à l'intérieur de soi les frontières tombent. Entre Raison et Folie, entre les organes qui sont à gauche et ceux qui sont à droite. Entre nos hauts et nos bas. Entre le bien et le mal, et même entre la Vie et la Mort. (...) Il serait temps que nous ne soyons les ressortissants de rien, sauf de l'insondable. »

MARCEL MOREAU,
Sur la frontière.

chement à ce que l'on croit être un droit ou pire encore un devoir... Une sorte de défense qui est devenue de plus en plus mortelle... Je m'exprime avec tristesse peut être et avec une certaine abstraction en regardant impuissante, tout ce défilé de gens, d'insultes, les murs qui se construisent et se détruisent. Me demandant quelle est la véritable frontière qui nous sépare? Est-ce celle que l'on construit physiquement, celle que l'on nous fait croire? Celle qui nous empêche de passer d'un endroit à l'autre, seulement à condition de se munir d'une série de papiers qui nous donnent droit à une existence quelque part, à un nom, une nationalité, un état civil, une religion, et qui nous enlève des droits ou nous en donne. Ou peut être, et pire encore, celle qui nous empêche de nous considérer tous comme juste une petite pièce intégrante d'une grande totalité nommée société. Me sentant désolée, isolée et encerclée, fragmentée, ma voix divisée, mon regard empêché et surtout infectée de ce que l'on peut appeler préjugés, éducation, tradition, culture, j'expérimente aussi mes propres lignes de fracture, mes propres frontières. Pour tout cela j'ai voulu utiliser comme point de départ de ce solo le langage de la danse orientale ou Raqs-al-Sharqi. Cette technique basée sur l'isolation de certaines parties du corps (et qui pour moi correspond tout à fait à cette idée de frontière qui nous isole même si nous faisons partie d'un tout, tout comme le reste du corps uni) et dans laquelle la danseuse traduit la musique par des mouvements saccadés pour accentuer le rythme et ondule pour affirmer et suivre la mélodie, elle fait de son corps un instrument musical. Malgré le fait que cette danse est née dans les temples, elle a perdu actuellement toute sa sacralité, en grande partie à cause des regards affamés d'exotisme de voyageurs, peintres et écrivains, qui ont décrit dans leur récit un Orient plein de magie et sensualité (parfois exagéré) et surtout à cause de l'influence colonisatrice, au moment où les premiers cabarets orientaux ouvrent leurs portes, plus particulièrement au Caire. En même temps celle-ci est un exemple évident de la déformation dont souffrent certaines cultures, arts ou traditions de la part et à cause des regards extérieurs... C'est pour cela que j'ai envie de montrer dans cette chorégraphie une danse plutôt dénuée de toute référence extérieure et accessoire (anecdotique) qui peut l'accompagner (costumes colorés etc)... objets et formes qui se sont rajoutés au fil du temps et plus précisément au moment où le cinéma égyptien se développe sous l'influence Hollywoodienne, rajoutant



des tendances ou bien les enlevant c'est par exemple à ce moment-là que le costume à deux pièces devient typique pour cette danse, alors qu'elle est pratiquée avec une simple robe d'une seule pièce et un foulard qui s'attachait au niveau du bassin. Ce qui m'intéresse en créant Fatima Gate, c'est d'utiliser une isolation corporelle comme point de départ chorégraphique pour la recherche d'un vocabulaire, qui, sortant d'un langage traditionnel puisse peut être se transformer dans un langage plus dramatique et universel. Et aussi comme une métaphore d'un empêchement non seulement physique mais aussi mental, le corps devenant le résonateur à travers lequel plusieurs voix s'expriment, chacune à sa propre façon, le tout faisant une unité malgré soi. Essayer également de faire du corps un terrain vide et neutre, dans lequel deux langages (danse orientale et contemporaine) se confrontent se croisent se divisent et devient un seul. Une terre sur laquelle des choses peuvent se construire ou se détruire. Fatima Gate est pour moi la recherche d'une porte d'un pont entre deux cultures chorégraphiques qui m'ont toutes deux nourries, mais que je sens souvent en confrontation l'une

*Fatima
Gate*
PATRICK DE
SPIEGE-
LAERE

CHORÉGRAPHIE :
Nathalie Elghoul
et Karine Ponties

DRAMATURGIE :
Karine Ponties

INTERPRÉTATION :
Nathalie Elghoul
et Lode Vercamp

MUSIQUE ORIGINALE :
Rik Verstrepen
et Lode Vercamp

CRÉATION LUMIÈRE :
Florence Richard

COMMANDE :
de Nathalie Elghoul.

PRODUCTION :
Lod Muziektheater.
Remerciements au
Kunstencentrum Vooruit
et au STUK.

et l'autre.» Karine Ponties répond à ma proposition par cette citation : *Sur la Frontière* de Marcel Moreau «Il serait temps qu'à l'intérieur de soi les frontières tombent. Entre Raison et Folie, entre les organes qui sont à gauche et ceux qui sont à droite. Entre nos hauts et nos bas. Entre le bien et le mal, et même entre la Vie et la Mort. Il serait temps que la conscience soit cette nomade absolue qui ne voit jamais où commence le pays traversé, ni où il finit. Il serait temps que nous ne soyons les ressortissants de rien, sauf de l'insondable. Il serait temps que nos sens se changent en cavaliers de hordes inouïes, sans foi ni patrie, pures de tabous, de douanes superflues, de boussoles psychanalytiques, et possédant un flair animal, dressé à humer de loin les savoirs interdits. Il serait temps que nous nous grisions de ces espaces encore inconnus de nous, s'ouvrant sur les confins de notre identité vraie. Il serait temps que je n'aie d'autre horizon que ma vertigineuse complexité, puisque c'est en elle que je peux jouir sans frontières de la féroce et caressante poésie de ne m'en fixer aucune.» / blanc : assemblage de toutes les couleurs novice / Jaune : shakra de la poitrine de l'émotion / vert : c'est la gorge, l'émotion, le cri / rouge : bassin libido passion / Indigo : sommet de la tête, l'intellect la somme de toutes les connaissances / mis à nu / corps fait un avec le rythme, le cœur pour voir l'invisible, il lui fallut perdre la tête et son identité (Salomé) / *Le corps oriental* de Khatibi Abdelkebi / *Sur la Frontière* de Marcel Moreau / *Le corps des peuples* de Anne Varichon / *Les danses dans le monde arabe* sous la direction de Djamila Henni-Chebraet Christian Poché.

Mi Non Sabir

Nœuds charnels / dominé, dominant / Sombre portrait non dépourvu d'humour de la nature humaine et de sa complexité / le comique a besoin de mouvement, c'est-à-dire de répétition – confrontation / l'homme est un loup pour l'homme / variété de comportements vis-à-vis des autres / abus, duperie, vilénie, agressivité, hostilité, dont il fait preuve ou dont il est la victime / vitalité brute et débordante de l'individu / la rencontre avec l'autre, à la fois semblable mais différent de lui, participa à la construction de son identité / dans le pire des cas l'instinct d'agressivité constaté, le menace d'une dérive du côté de la bête de l'animalité / la folie emprunte son visage au masque de la bête qui vient stigmatiser aussi l'échec des humains à se confronter à leur propre modèle / les individus s'observent, se mesurent, se toisent, bien d'avantage qu'ils ne s'agressent ouvertement, où une compétition sourde semble faire face à une hostilité évidente / L'espace du tableau: ouvert comme une table de travail / dénonciation de l'imposture de toute communication /corps fondus, bras fermés, tête absente, mouvements de lutte ou de danse. Pris dans un portrait collectif les êtres n'arrivent pas à se dégager pour se distinguer, signifier et communiquer / dès lors le travail consiste à dénouer le nœud que forment les corps / Un langage se constitue, non à partir du vide, mais d'un chaos de mouvement, de forces, de formes / La première tente d'en dégager de l'intelligible / Les corps sont affectés d'un pénible processus de séparation, ils semblent s'arracher l'un de l'autre afin de s'individualiser / Flagrant délit, abus de pouvoir / La division de l'unité, la scission du sujet est nécessaire au lien social, à la communication, au langage / tensions de corps, dans le conflit entre la loi et la transgression / aléatoire, absurde, humour noir / Ne pas pouvoir définir la nature de leurs rapports: combat, conversation, marche parallèle, collaboration, fusion? / Tout se divise en soi-même je suppose, *Samuel Beckett (Malone meurt)* / Le système de variations et les règles combinatoires mènent à un épuisement du possible / touche aussi l'espace / *Deleuze – théâtre du silence* «on dirait cette fois qu'une image, telle qu'elle se tient dans le vide hors espace, mais aussi à l'écart des mots, des histoires et des souvenirs, emmagasine une fantastique énergie potentielle, qu'elle fait

Une solitude interrompue. L'intrusion fortuite d'une autre couleur, d'une autre humeur, d'un autre homme. L'inévitable danger de s'estomper, de se laisser toucher ou de rester immaculé. Quatre solitudes se confrontent, s'effleurent sans jamais se rencontrer au risque de n'être que le passager fugitif de la vie de l'autre.



Mi non
Sabir
HANA
SLAKLOVA

détonner en se dissipant / Vertige des formes / vertige du vide / les rapports qu'entretiennent les individus en société... / Damier / Une solitude interrompue. L'intrusion fortuite d'une autre couleur, d'une autre humeur, d'un autre homme. L'inévitable danger de s'estomper, de se laisser toucher ou de rester immaculé. Quatre solitudes se confrontent, s'effleurent sans vraiment se rencontrer. Ils sont à la fois prédateurs et proies, protecteurs et agresseurs, animal et enfant / Leurs jeux permettent un certain retour à l'innocence et de faire un pied de nez à l'enfer, comme si ces jeux étaient un test de vitalité, un maintien du désir, un dernier essai d'être enfin ensemble. Etat implicite dans lequel les hommes se retrouvent les uns par rapport aux autres, on ne sait pas, je ne sais pas, moi pas savoir, car je change, tout le monde change, tout est en mouvance / On avance sans savoir, on s'ouvre, on se replie sur soi-même, on a peur, on se sent en sécurité. On met en commun nos distances, on pose notre fantasme de vouloir vivre ensemble, on ouvre un champ d'exploitation de nos forces et différences, on développe des jeux de résistance et de complicité, on écoute nos forces et faiblesses.

On fait du moins toujours un pas, au risque que de n'être ce passager fugitif dans la vie de l'autre. Art et politique. Si l'art consiste à cultiver la singularité, c'est sans doute le meilleur moyen de pouvoir engager un dialogue avec l'autre -face à nous comme en nous- car la rencontre n'est possible que dans la différence – l'identique n'engendrant que l'indifférence. Poser le fantasme vouloir vivre ensemble, un champ d'exploitation de forces et de différences, vivre avec un jeu de résistance et complicité. Accepter qu'il y ait plusieurs langues dans une même car il n'y a pas qu'un seul désir. La traduction c'est la médiation entre la pluralité des cultures et l'unité de l'humain. C'est la traduction qui produit non seulement des échanges mais aussi des équivalences : le phénomène étonnant de la traduction, c'est quelle transfère le sens d'une langue dans une autre ou d'une culture dans une autre sans en donner cependant l'identité, mais en offrant seulement l'équivalent. La traduction est ce phénomène d'équivalence sans identité. En cela elle sert le projet d'une humanité, sans briser la pluralité initiale. C'est là une figure de l'humanité engendrée par la traduction dans la chair même de la pluralité. La présupposition de la traduction est que les langues ne sont pas étrangères les unes aux autres au point d'être radicalement intraduisibles. Tout enfant est capable d'apprendre une autre langue que la sienne, attestant ainsi que la traductibilité est un présupposé fondamental de l'échange des cultures. Malgré son inachèvement, la traduction crée.

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES :

Radek Macak, Pierre Nadaud, Rostislav Srom et Jaro Vinarsky

CRÉATION LUMIÈRE ET COLLABORATION ARTISTIQUE :
Florence Richard

MUSIQUE ORIGINALE :
Dominique Pauwels

PRODUCTION : Trans Danse Europe, Czech Dance Platform, avec le soutien du Programme Culture 2000 de l'Union Européenne et du Ministère de la Culture de la Communauté Française de Belgique – Service de la danse.

Mi non Sabir a reçu le prix du public à la Czech Dance Platform 2005

Le Chant d'amour du Grand Singe

Où vas-tu gorille?
Amant mort de faim,
ton cœur est en
miettes d'avoir trop
tué. J'ai envie de
chair humaine. C'est
incroyable qu'est-ce
qu'on peut faire avec
la chair humaine, on
peut se réchauffer.
Au détour des terres
du grand singe on
entend un chant
d'Amour.

Cette création vient de voyages que je n'ai pas faits, de paysages que je n'ai pas vus, l'Arctique et la jungle. Je voulais rencontrer ceux qui vivent sur ces terres fécondes de légendes, ceux que l'on a voulu faire taire, ceux qui ont fossilisé leur mémoire pour ne pas mourir de froid, comme une empreinte à la fois précaire et éternelle. Le voyage, ce n'est pas de découvrir de nouveaux paysages, c'est avoir d'autres yeux. Ce qui est fondamentalement lié à l'humain, c'est ce que l'on trouve quand on soulève la peau. La peau comme un champs de fouille. En soulevant la peau, on trouve un grand singe. Le grand singe est possessif et primaire. Il pense avec son ventre. Il enlève sa peau comme une fille de joie laisse tomber son manteau en plein hiver. Quand on a tout enlevé, on retient les climats, les rythmes, les gestes ordinaires, les choses simples. Au détour des terres du grand singe, on entend un chant d'amour. ARRIVEDEREVOCI, premier titre. «Becoup de ceux qui, ce jour là, passaient sur le Rhin, virent Idalia Dubb et répondirent joyeusement à ses signaux. Cette fois, ça y est enfin. À présent, la délivrance était imminente. Alors elle attendait, plus fort que jamais, attendait brûlante et glacée de fièvre. Et d'autres passaient, passaient, saluaient agitant des mains et des mouchoirs. Idalia se voyait elle-même sous forme d'une minuscule poupée de porcelaine faisant des gestes confus au sommet de cet admirable donjon.» Ce qui m'intéresse dans cette histoire c'est l'ambiguïté et l'absurdité de la situation. Cette fille reste coincée dans une tour devant une fenêtre qui donne sur le Rhin. Elle fait des gestes jusqu'à épuisement de détresse, de désespoir (car elle mourra oubliée dans cette tour) et tous ceux qui la voient pensent que ce sont de très beaux gestes de salutation et de joie. C'est ce cri muet qui m'intéresse. Ce cri qui devient (pour les autres) une image de plénitude, qu'on apprécie, qui au contraire de ce qu'il contient (détresse, horreur, perte, désespoir, souffrance, impuissance,...) provoque un instant de bonheur que l'on prend pour soi comme un cadeau, une offrande, un souffle frais. Un cri de douleur qui au contraire est interprété comme un signe de bonheur, de beauté. Personne ne comprend qu'elle est en



danger, qu'elle est condamnée. Une situation caractérisée par le malentendu. À quoi tiennent les choses? Est-ce qu'on regarde avec les yeux? ou est-ce qu'on regarde avec le cœur? Réinventer tout un langage de signes, de sons, d'expressions du visage et d'attitudes qui soient «d'une grande Beauté», mais qui contiennent aussi des incertitudes, une situation de malaise. Est-ce que l'on voit vraiment ce qu'on voit? En écoutant les chants inuit, qui à la base sont des jeux et ont donc une fonction ludique, je sens une sensation contraire, certains chants sont très angoissants, tout en étant très doux aussi. Peut-être parce qu'ils sont très physiques et qu'ils engagent le corps, totalement, jusqu'à épuisement. La fonction ludique semble dominante, mais les partenaires sont évalués selon leur endurance et la qualité du timbre produit. Signe jusqu'à épuisement, sons jusqu'à épuisement, souffle qui contiennent des sens très différents, très divers et qui sont ambigus dans ce qu'ils nous renvoient simplement parce que le corps tout entier est engagé dans sa totalité. Puissance et impuissance. Force et fragilité. Dans les jeux vocaux inuit, ce qui m'intéresse, c'est que le rythme respiratoire constitue l'articulation de jeu et nécessite une maîtrise s'apparentant à la respiration continue. L'émission respiratoire est produite dans l'inspiration comme dans l'expiration. Le corps tout entier est impliqué. L'ouïe est un sens privilégié et la maîtrise du son permet non seulement de s'approprier l'espace, mais aussi d'y trouver sa place. Les pratiques vocales inuit mettent en évidence la relation à l'environnement utilisant toutes les ressources du corps. Travail sur le souffle, un souffle autant gestuel que vocal. Et, qu'est-ce que l'on voit? Est-ce que l'on voit tous la même chose? Comment regarde-t-on les choses, avec le cœur, avec les yeux, avec les sens? C'est une mise en scène du langage à travers la répétition et le souffle, qui dans sa progression, tout en disant une chose et son contraire, et le contraire du

contraire, provoque des micro-déplacements. C'est finalement une chose beaucoup plus importante qui se décale : des progressions infimes, mais essentielles, dans le déplacement du regard. / *Chavella Vargas – Las cosas simples* – Uno se despide insensiblemente de pequeñas cosas, lo mismo que un árbol que en tiempo de otoño se queda sin hojas. Al fin la tristeza en la muerte lenta de las simples cosas. Esas cosas simples que quedan doliendo en el corazón. Uno vuelve siempre a los viejos sitios donde amo la vida. Y entonces comprendo como están ausentes las cosas queridas. Por eso muchacha no partas ahora sonando el regreso. Que el amor es simple y a las cosas simples las devora el tiempo. Demora te aquí en la luz solar de este medida. Donde encontraras con el pan al sol la mesa tendida. Por eso muchacha no partas ahora sonando el regreso. Que el amor es simple y a las cosas simples las devorara el tiempo. Uno vuelve siempre a los viejos sitios donde amo la vida. / *Où vas-tu gorille ? Amant mort de faim, ton cœur est en miettes d'avoir trop tué. J'ai envie de chair humaine. C'est incroyable qu'est-ce qu'on peut faire avec la chair humaine, on peut se réchauffer. Il y a quelque chose qui explose entre mes jambes. Est-ce que vous savez ce que c'est l'estomac ? On a beaucoup de temps pour la tête mais on a peu de temps pour l'estomac. Je sens la peur qui descend dans mon cul et c'est émouvant. Ça fait du bien et ça fait du mal. C'est rouge, c'est noir, même noir, ça fatigue. – Sabrina Marsili / Ça y est, j'ai la rivière qui galope. Je sens tous mes trous qui transpirent. J'ai le cœur qui s'émiette. Dans l'Océan la bête gronde. Sa rouge bouche de passion se glace. « Ami, ma maison est brûlante, ma tribu danse en silence. » Au sommet de la montagne, la fille de l'eau vit dans le vide de la vallée. « Hippopotame, je regarde la mouche blanche se balancer sans force. Je vois ses poils, ses pieds, ses fesses et mon ventre creux et chaud d'amour. Sur mon rocher, au pied de la forêt, je regarde le clan grimper la colline en chantant le soleil, les étoiles, et l'œil du grand chef, leurs rires puissants me tordent le cœur. Ils vont voir la femelle aimée, mon amour boiteux. Une flèche dans la tête. J'ai le mot mort sur le cœur. Le visage sombre. Etrange terre. L'Océan mon pays, chante sa chute. » Ces choses simples qui font mal et qui restent dans le cœur. *Cécile Loyer / Voyez, mes amies, le chant que m'a chuchoté à l'oreille le gentil gorille qui veut gagner mon cœur. Il parle ainsi : "Si tu viens avec moi, mon nid ne sera pas un piège sombre et silencieux, mais un grand pays de rires et de lumière. Je t'aimerai**

chaque nuit tellement soif j'ai de toi, je boirai de ta bouche, je caresserai tes fesses, je te donnerai mon aiguillon pour qu'il contente ton devant et ton dedans, et tu dormiras dans mes bras sur les branches des arbres, et tu n'auras pas froid. Viens sans peur ma belle femelle, ma noire compagne". *Anna Moreno-Lasalle / Le Chant de la Carpe – Gérahim Luca / Tarzan – F. Lacassin / Le Chant d'Amour grand singe – Jacques Jouet – oulipo #4 / Hummocks 1 et 2 – Jean Malaurie / Ultima Thulé – Jean Malaurie / Les départs exemplaires – Gabrielle Wittkop / L'ombre du double – Bernard Noël / Passionément – Gherrassim Luca – pas pas paspas pas / paspas paspas paspas pas / le pas pas le faux pas le pas / paspas pas le pas le mau / le mauve le mauvais pas / paspas pas le pas le papa / le mauvais papa le mauve le pas / paspas passe paspas passe / passe passe il passe il pas pas / il passe le pas du pas du pape / du pape sur le pape du pas du passe paspas passe passi le sur le / le pas le passi passi passi pissez sur / le pape sur papa sur le sur la sur / la pipe du papa du pape pissez en masse / passe passe passi passepassi la passe / la basse passi passepassi la / passio passio basson le bas / le pas passion le basson et / et pas le basso do pas / paspas do passe passio passion do ne do ne domi ne domi ne dominez pas / ne dominez pas vos passions passives ne / ne domino vos passio vos vos / ssis vos passio ne dodo vos / vos dominos d'or/ c'est domdommage do dodor / do pas pas ne domi / pas pas passe passio / vos pas ne do ne do ne dominez pas / vos passes passions vos pas vos / vos pas dévo dévorants ne do / ne dominez pas vos rats / pas vos rats / ne do dévorants ne do ne dominez pas / vos rats vos rations vos rats rations ne ne / ne dominez pas vos passions rations vos / ne dominez pas vos ne vos ne do do minez minez vos nations ni mais do / minez ne do ne mi pas pas vos rats / vos passionnantes rations de rats de pas / pas passe passio minez pas / minez pas vos passions vos / vos rationnants ragoûts de rats dévo / dévorez-les dévo dédo do domi / dominez pas cet a cet avant-goût/ de ragoût de pas de passe de / passi de pasigraphie gra phiphie / graphie phie de phie / phiphie phéna phénakiki / phénakisti coco / phénakistoscope phiphie / phopho phiphie photo do do / dominez do photo mimez phiphie / photomicrographiez vos goûts / ces poux chorégraphiques phiphie / de vos dégoûts de vos dégâts pas / pas ça passio passion de ga / coco kistico ga les dégâts pas / le pas pas passio pas passion / passion passioné né né / il est né de la né / de la néga ga de la néga de la négation passion gra cra / crachez cra crachez sur*

vos nations car / de la neige il est il est né / passionné né il est né / à la
 nage à la rage il / est né à la né à la nécronage cra rage il / il est né de
 la né de la méga / néga ga cra crachez de la né / de la ga pas néga négation
 passion / passionné nez pasionném je / je t'ai je t'aime je je je jet je
 t'ai jetez / je t'aime passionném t'aime / je t'aime je je jeu passion
 j'aime / passionné éé ém émer émerger aimer je je j'aime /émer émerger
 é é pas / passi passi ééé ém / éme émersion passion / passionné é
 je je t'ai je t'aime je t'aime /passe passio ô passio /passio ô ma gr/ ma
 gra cra crachez sur les rations /ma grande ma gra ma té /ma té ma gra
 /ma grande ma té /ma terrible passion passionnée/ je t'ai je terri terri-
 rible passio je je je t'aime / je t'aime je t'ai je / t'aime aime aime je
 t'aime/ passionné é aime /je t'aime passioném / je t'aime passionné-
 ment aimante je /t'aime je t'aime passionnement /je t'ai je t'aime pas-
 sionné né / je t'aime passionné je t'aime passionnement je t'aime / je
 t'aime passio passionnement / *la baleine – Paul Gadenne – Rien n'est plus*
 troublant que cet abandon dans un corps autrefois pétri de puissance et
 de volonté. Une obéissance insidieuse, une docilité épouvantable l'en-
 traînait à se répandre, à se laisser couler dans l'univers. La baleine était
 ce trait jeté en travers la plage, comme une rature, c'était cette mare
 aux reflets de jasmin et d'ortie, cet épanchement paresseux, promis aux
 plus troubles métamorphoses. Un silence unique, celui des pôles. Cette
 défaite, cet effacement silencieux, cela redevenait une présence. Cette
 baleine nous paraissait être la dernière, comme chaque homme dont la
 vie s'étend nous semble être le dernier homme. Nous avions cru ne voir
 qu'une bête ensemble : nous contemplions une planète morte irrémé-
 diablement seule. La baleine recèle toujours polyvalence de l'inconnu
 et de l'intérieur invisible, elle est le siège de tous les opposés, qui peuvent
 surgir à l'existence. / L'homme tenant sa peau à bout de bras. La peau
 est l'organe le plus grand et le plus lourd, sans lequel nous ne pourrions
 exister, elle assure entre autres la régulation de la température du corps
 et du bilan hydrologique et elle transmet les stimuline pression et d'at-
 touchement. / L'allée des baleines / hors du temps, de notre temps,
 peuples fossiles / population des temps géologiques (pas d'idée reli-
 gieuse) enfants, aveugles / Quel était le fait saillant du millénaire qui
 s'achevait? je repensais sans hésitation : l'émergence des peuples pre-
 miers, la découverte de la diversité et de la complémentarité des
 cultures du monde. Les peuples premiers doivent être appréciés dans le

temps long de l'histoire et comme une réserve. Ils peuvent nous faire bénéficier de leur philosophie et l'esprit créatif (peinture, sculpture ,musique) l'occidental veut tout savoir du premier coup et c'est pourquoi dans le fond il ne comprend rien. Afin de connaître le monde dans sa texture intime les peuples premiers dans la lecture des signes du cosmos, ont une relation dynamique avec terre et ciel. Ils ont des pierres qui parlent à ceux qui savent les écouter. Elles sont parfois habités par des femmes, telle Anoritoq. Les failles peuvent être perçus comme une expression du corps humain. Reste toujours en accord avec la nature qui est ta propre mère. Pieds nus sur la terre sacrée. Un Inuit de Thulé ne siffle pas, ce serait violer la dynamique de l'air qui a sa propre signification. Les recherches les plus récentes des neurologues permettent de conclure qu'il est chez ces peuples des facultés neuronales plus développés que celles que nous disposons, leur denelmites.

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES : Cécile Loyer,

Anna Moreno-Lasalle &

Sabrina Marsili

MUSIQUE ORIGINALE :

Dominique Pauwels

CRÉATION LUMIÈRE

ET COLLABORATION

ARTISTIQUE : Florence

Richard

SCÉNOGRAPHIE :

Wilfrid Roche Maëstroni

REGARD EXTÉRIEUR : Valérie

Martino

TEXTES : Ghérasim Luca

& les interprètes

PRODUCTION : Lod

Muziektheater, Les

Brigittines avec le soutien

du Gouvernement Flamand

et du Ministère de la

Culture de la Communauté

française de Belgique –

Service de la Danse.

2006

Phébus et Borée

Le vent dans son excès est la colère qui est partout et nulle part, qui naît et renaît, apparaît et disparaît, se retourne et se renverse aussi sans cesse avec fureur ou délicatesse. L'homme subit autant qu'il produit ces actions contraires et extrêmes à l'image d'un vent, contre lui-même ou contre l'autre parfois même jusqu'à en frôler l'absurdité.

CHORÉGRAPHIE :
Karine Ponties

INTERPRÈTES :
Eva Klimackova
et Thomas Chopin

CRÉATION LUMIÈRE :
Florence Richard

MUSIQUE : Thomas
Brinkman, Radiohead,
Ben Harper & The Innocent
Criminals

PRODUCTION : La Petite
Fabrique, l'Echangeur -
CDC de Fère-en-Tardenois

Dans la fable Phébus et Borée, La Fontaine anime les dieux; il leur prête des sentiments et des caprices humains. Il y montre aussi la vulnérabilité de l'homme face aux jeux cosmiques et les liens profonds qu'il y a entre les grandes forces physiques de notre monde et la vie humaine. J'aborderai cette fable à travers le thème du vent, qui est instabilité dynamique et qui étreint et construit le monde. Le vent dans son excès est la colère qui est partout et nulle part, qui naît et renaît, apparaît et disparaît, se retourne et se renverse aussi sans cesse avec fureur ou délicatesse. L'homme subit autant qu'il produit ces actions contraires et extrêmes à l'image d'un vent, contre lui-même ou contre l'autre parfois même jusqu'à en frôler l'absurdité. C'est pourquoi j'imagine un vent qui revêt un visage d'errant, d'homme désespéré toujours en quête et en métamorphose. J'aborderai ce thème par un mouvement pur et brut, comme un cri où tout le corps est engagé, ballotté, déplacé, disloqué, porté, bercé, dispersé... / PHÉBUS ET BORÉE – Livre VI 3 *Jean de la Fontaine* – Borée et le Soleil virent un voyageur / Qui s'était muni par bonheur : Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne, / Quand la précaution aux voyageurs est bonne : / Il pleut; le Soleil luit; et l'écharpe d'Iris / Rend ceux qui sortent avertis / Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire; Les latins les nommaient douteux pour cette affaire. / Notre homme s'était donc à la pluie attendu: Bon manteau bien doublé; bonne étoffe bien forte / «Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu à tous les accidents, mais il n'a pas prévu / Que je saurai souffler de sorte / Qu'il n'est bouton qui tienne: il faudra, si je veux, / Que le manteau s'en aille au diable. / L'ébattement pourrait nous en être agréable: / Vous plait-il de l'avoir? -Eh bien, gageons nous deux, / Dit Phébus, sans tant de paroles, / À qui plus tôt aura dégarni les épaules / Du Cavalier que nous voyons. / Commencez. Je vous laisse obscurcir mes rayons» / Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage / Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon, / Fait un vacarme de démon, / Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage / Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau: / Le tout au sujet d'un manteau. Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage / Ne se put engouffrir dedans. / Cela le préserva. Le Vent perdit son temps: /



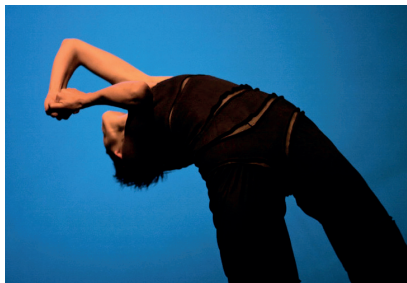
Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme; / Il eut beau faire agir
le collet et les plis. / Sitôt qu'il fut au bout du terme / Qu'à la gageure
on avait mis / Le soleil dissipe la nue, / Reçrée, et puis pénètre enfin
le Cavalier, Sous son balandras fait qu'il sue, / Le contraint de s'en
dépouiller: Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance. / Plus fait dou-
ceur que violence.

*Phébus
et Borée*
QUENTIN
BERTOUX

Des taureaux dans la tête

« Les faibles consistances du monde commencent toujours dans les coins et les choses oubliées détiennent les seuls signaux. Et nous mêmes vers où descendons nous comme des petits autonomes portatifs? Caillots d'ombres, chambres du corps. »

ROBERTO JUARROZ



L'art, ça n'a pas de sexe, et même pas de pluriel évident. Il n'appartient à personne, n'a pas de prix, ne peut être vendu ni prêté. Il est un faux-semblant vide de sens, un lieu commun sans foi ni loi, un miroir sans reflet. Il est un monument au fainéant inconnu. Un spectre stérile aux mœurs douteuses qui folâtre avec un piquet dans le cul. Et ce constat global d'impuissance : même s'il appartient à la tradition de l'effroi, l'épouvantail n'a jamais effrayé personne. Je ne pense plus au se fait suffisamment d'idées devant moi. La question de l'identité ne cesse d'être variable, c'est un champs de désastres. L'envie de l'aborder comme cycle où l'on revient sur un essentiel qu'on approfondit, de l'aborder avec un peu d'humour, qui est une façon de désamorcer la gravité du propos et une manière de suspendre, me fait voir cet épouvantail sans tête au milieu d'un champ à la fois fertile et stérile. Carcasse fatiguée, corps cassé intact à l'extérieur, un enchevêtrement d'exaspérations, l'usure d'énergie dissipées, une nausée molle, ratage d'une marche d'escalier dans le noir, un scaphandre sur la tête et en avant, un silence pectoral, une sédimentation de désœuvrement, des ouragans de l'être, il ne subsistera des grandes villes que le vent qui les parcourt. Rictus, le bord du temps ou le dernier sourire. Je est un Autre, mais de cet Autre vu me revient un regard qui m'intensifie au lieu de me dissocier. Je ne me connais qu'en me niant, me lisant alors dans la résistance que j'oppose à la négation. Vouloir se consumer et dans le même temps, vouloir durer : la clé du cri. La discontinuité du

Des taureaux dans la tête
JEAN-LUC TANGHE

fragment exigeant l'effort, elle arrache paradoxalement au discursif par son évidence. En somme la fausse continuité du récit endort, le discontinu du fragment éveille (cf. Nietzsche, Bataille, Perros). Il n'y a pas d'enseignement : il n'y a qu'à guetter et à grandir (Herman Broch) Chacun de nous possède une seconde partie, où tout ce qu'il fait est innocent (Robert Musil) Ce bizarre cristal de phrases / Vie organique / Vie organisée / J'avais faim du mouvement qui traversant son propre courant, découvre à l'intérieur l'immobilité essentielle autour de laquelle il tourne / Liane / Le corps trouvait le courage de se penser tout seul / Sablier / Le temps s'est retiré. Les os restent à sec / Squelette et nerf miroitent / Tout le sel du présent se fixe au long de mes vertèbres / La chair a fondue dans l'espace / Qui suis je ? / Schéma d'homme ouvert à tous les vents. Avec mon œil unique gelé à l'extrême des os / Et le grillage de mes phalanges et de mes côtes. Et la rigueur terrible de mes digues / Qui suis je ? / Sans contenance et sans visage / Imperméable d'être ouvert / Et réduit à ma qualité d'os / Qui suis je ? / Si la fuite du temps annule sexe et ventre / Et minéralise au long des nerfs / Une éternité inutile / Les yeux sont fixes je crois, et l'on dirait que la poitrine est le lieu où s'arrondit ce vide / Rage blanche / Le moi est éponge dans le temps. le moi absorbe et digère. Le je affirme quelque chose qui a au moins la nostalgie du sens où est aimanté par son champ / Le sensible, le vif en soi. La recherche de l'extase hors de toute foi dans « une apothéose de ce qui est périssable » Georges Bataille/oscillation entre l'élan et l'essoufflement/ Exténué, exalté, harassé, ravi. Parole ou pensée et poésie opèrent leur jonction, pour l'ouverture d'une dimension qui n'est ni proprement poésie, mais de leur commune et presque vertigineuse entente. La poésie n'est pas faite pour abritée une pensée structurée / Rythme, mesure, chant, image. Un monde à découvrir, vulnérable, incertain, dangereusement vacillant / Comme une courte fable hallucinée / Ebranlés, incertains face au monde impensé qui se lève à chaque nouvelle incantation-seuls et nu- mais bien nous mêmes, et verticaux dans le vertige / ROBERTO JUARROZ – Entre paupières défaites et regards sans paupières gît parfois une image qui jamais n'eut de place dans les regards entiers. Se replier en parenthèses Le hasard est une main plus sûre Fatigue des noms excès de naufrage La réalité est un temps plié qu'il faut déplier comme une toile d'une singulière délicatesse pour trouver au dedans une autre main qui attend

croquis sur le vif Les faibles consistances du monde commencent toujours dans les coins et les choses oubliées détiennent les seuls signaux Et nous mêmes vers où descendons nous comme des petits autonomes portatifs ? Caillots d'ombres chambres du corps Je ne peux porter que de vieux souliers le chemin que je suis me les use dès le premier pas Mais seuls les vieux souliers ne dédaignent pas le chemin et seuls ils peuvent parvenir où conduit le chemin Après , il faut continuer pieds nus Nous devons toujours garder une poche vide Et la conserver ainsi sans rien y mettre Garder sur nous une tranche de rien est la seule manière de pouvoir garder-quelque chose Dans les autres poches N'avoir d'autres objectifs que les mains ouvertes et les écarts inévitables de la boussole non pour les corriger mais pour nous lancer en eux, justement Là ces ombres que nous sommes

trouveront les routes nécessaires pour déceler dans le temps les traits de cet invraisemblable Songe Seuls les chemins perdus Et les voyages inverses font place aux songes impossibles et conduisent au port. Un homme seul dans une chambre fermée lève le bras dans un geste d'adieu Un autre homme seul sur un désert chemin lève son bras dans le même mouvement Un soupçon presque impassible relie les deux gestes la blessure de prendre congé finit de s'ouvrir quand il n y a rien ni personne de qui prendre congé Et ces gestes deviennent la clé de l'homme être un pur congé / *Le danseur des solitudes* – Didi Huberman / Le face et le profil Et la poésie , qui ramène l'ordre, ressuscite d'abord le désordre, le désordre aux aspects enflammés, elle fait s'entrechoquer des aspects qu'elle ramène à un point unique: feu, geste, sang, cri. Antonin Artaud – Il semblait plutôt danser avec sa solitude comme si elle lui était fondamentale, une solitude partenaire, c'est-à-dire une solitude complexe toute peuplée d'images, de rêves, de fantômes, de mémoire. et donc il dansait ses solitudes créant par là une multiplicité d'un genre nouveau... le danseur, ne s'isole que pour être plusieurs, ne former soi même, ni unité, ni ensemble, créer au contraire du multiple avec son seul corps en mouvement. Combien sont fatigants les danseurs ou danseuses qui nous montrent en permanence ce qu'ils savent faire de mieux. Danser devenir l'autre. dès lors «danser les solitudes» reviendrait littéralement à se perdre comme personne dans l'espace et le temps des mouvements produits. Paul Valéry voyait dans le geste dansé

une façon d'engendrer des myriades de questions et de réponses à travers les tâtonnements étourdissants d'un corps en mouvement. La danse est «poésie générale de l'action» mais aussi une action philosophique, une puissance à faire de chaque pas une interrogation sur l'être. Acte pur des métamorphoses. Le danseur des solitudes de Didi Huberman Hommes de paille frissonnant dans le vent Têtes un peu affaissées, tels les christ délaissés, oripeaux flottants sur leur croix de fortune. Résurgence vague d'une petite trouille d'enfance au détour du chemin ne réveille-elles pas la minuscule étincelle d'animisme toujours tapie en nous. Approche-ce n'est pas moi qui vais faire les premiers pas. Je suis au trou-foutu au pieu vis à plein temps d'air, à mi-temps d'eau et me laisse flageller par les alizés. Je suis né sur un coup de tête. J'étais tout fin et j'étouffais de cette vie de rien. Mon début, mon élaboration, ma mutation. Des boutons de corsage. Je vibrais de tout mon mètre. J'étais bien décidé à m'affranchir de cette condition végétale et végétative qui aurait pu me faire mourir et partir en lambeaux. J'ai regardé autour de moi où tout était neuf et vieux à la fois. Il faisait chaud ça grattait et j'étais entouré de pénombre. Une tête au carré qui tournicotait en grinçant comme une girouette, montée en tourelle sur un cou de taureau un vrai «Miure» / Face à face ou face à fesse. Je suis fakir, fatma, donner des nausées aux étourneaux; Urtica / À cheval sur les saisons /Exposé, bien à vue / Il me plante avec un peu d'élan, sur mon unique harpon et me laisse méditer sur ma condition épouvantable / J'assume ma fonction de redresseur de torts / Ne pas stagner sur ma baguette / Il me faut provoquer à tous temps, conjuguer avec les airs et inventer du vocabulaire pas trop vulgaire. Je suis né comme ça sur un coup de colère et par un temps de rage et des espoirs. Depuis la vie m'a converti. Je suis sans gêne et piste mes racines. Un vrai tableau flottant, un dessin animé articulé / La présence a besoin de formes. Etre dans le feuillage. Dans ces rythmes musclés qui se dressent et se relâchent. Mais l'art est excès. La force vient de l'excès / La nostalgie fait venir la respiration et la respiration amène la lenteur. Dans la lenteur les pesanteurs s'organisent, l'air se clarifie. Dans l'air léger la nostalgie appelle «l'oublié.» La présence est un retour à moi même, à mon souffle, à sa diffusion qui détend, repose. La durée de la présence est importante. Pas de projets pas d'impatience... Je dégonfle les désirs, je reste. Regard et sensation. Quand l'un se repose l'autre arrive. Lâcher le regard, accompagner la sensa-

tion. Elle pénètre la profondeur, l'espace, l'intérieur de la forme où s'abandonne à l'espace extérieur. Le premier espace est sombre, dense, le second clair et léger. L'ordre bouge, se tend et se relâche. C'est sa manière de toucher l'espace. L'espace fuit les apparences. Assister à la rencontre espace-forme. Il faut voyager dans son corps à la rencontre du temps. Conscience alors du regard dont je me parcours. L'anecdote s'effrite. Le flux qui bat le long des nerfs élargit la perception et y condense des formes. Un signe naît. Non pas n'importe quel signe, mais la cristallisation d'un mouvement, d'un rythme. Cela existait vaguement dans l'image dont se contentaient autre fois les poètes. Cela existe brutalement dans le cri qui fait siffler l'air, dans ma gorge, ou dans le geste qui électrocute ma main. Mon corps matière qui se pense à travers le regard ouvert sur ses rouages nerfs et d'os, mon corps ne se contentera plus jamais de l'esprit. La zone inexplorée est à l'intérieur de nous. Là plane le vieil orage du temps, là l'œil provoque le court-circuit créateur d'où jaillissent les signes. Le lieu des signes Bernard Noël. / *Michael Kium Walk* – Celui qui percevrait la totalité de la mélodie serait à la fois le plus solitaire et le plus communautaire / *Rilke – notes sur la mélodie des choses*. Il est une puissance vitale qui déborde tous les domaines et les traverse. Cette puissance c'est le rythme, plus profond que la vision, l'audition, etc... C'est donc le rapport du rythme avec la sensation qui met dans chaque sensation les niveaux et les domaines par lesquelles elle passe. Et ce rythme parcourt un tableau comme il parcourt une musique. / Cette diastole-systole, le monde qui me prend moi-même en se fermant sur moi, le moi qui s'ouvre au monde et l'ouvre lui-même. / Logique de la sensation – *Gilles Deleuze – Francis Bacon*. / Hollan, la ligne, c'est l'ouverture. la pensée tranchante. elle regarde mais n'imité pas, transforme la sensation mouvante / Pour durer, le trait apprend à respirer, l'inspiration va vers le noir, l'expiration vers le blanc. Respirer en se laissant porter par les courants forts. Autour du trait l'espace se balance. Le trait porte le regard, il le quitte et le rattrape. Les ralentissements et accélérations donnent au trait sa vibration. Si le trait est porté par le rythme il a en lui une spirale, un mouvement tournant dans l'espace. Les hachures brisent le mouvement, libèrent quelque chose de sa forme. Le rythme tournant cherche un volume pour l'enlacer. Quand le volume a sa densité, il résiste à la pression et prend la forme du rythme, l'incarne dans une forme. Dans les

mouvements de grande rigueur il n'y pas de courbe, seulement des interactions de droites. Autour de l'élan que le regard trace, laisser s'étaler la spirale. La spirale exalte. C'est un vent tourbillonnant qui me tire hors de moi. «La valse hésitation» un mouvement qui rôde autour de l'essentiel. Le tempo lent amplifie, le rapide fait vibrer. Manger la lumière / L'intensité naît dans les oppositions. La couleur réchauffe le mouvement. La présence, cette vie secrète qui habite les arbres et toute la nature, qui habite le silence matinal dans mon atelier aussi, oui, la présence a besoin de formes. La nature aime que je la regarde. Elle veut être dessinée. Même le silence veut des mots qui le comprennent. Le regard sans la nature est aveugle. / *Svankmajer* – Le mouvement est ce qui fait passer l'inanimé à l'animé, l'inanimé à l'animal, l'animal à l'âme. En brisant le carcan de l'utilitarisme il permet à la matière de dialoguer, d'entrer dans la danse. Par sa plasticité, la matière brute est un réceptacle qui permet d'engendrer et de rendre les sensations et les affects. Eva Svankmajerova peint la catastrophe actuelle de l'intérieur. De l'intérieur de la peinture traditionnelle qui, tendue en son sort tragi-comique, craque dans ses coutures les plus suaves. Elle parle au travers de ses crevasses dans une langue des plus cruelles. De l'intérieur de l'être humain qui vient de s'installer confortablement au carrefour de l'histoire et qui a l'intention de tenir et ne pas lâcher. Nous avons dans la solitude quelque chose de l'épingle à linge qui pend à l'étendage, de la bouillotte délaissée dans les draps froids. Le cœur de carton bouilli, muet, renferme la seule banalité de l'effort inquiet du bonheur. Ces simples choses sont peut être les manifestations extérieures délicates, de bois, de paille, de laine, de plastique de notre chagrin. Le récit de quelque chose d'inconsolable en forme d'objet. Il y a quelque chose de l'abandon qui circule. Les objets malmenés s'exposent au dernier regard, à l'ultime convoitise. Des mal-foutus et des inutiles, des mal assortis, des négligés, hors d'usage, cabossés, mais charmeurs de rêves. Marchandises en transit d'un siècle à l'autre.

CHORÉGRAPHIE
ET INTERPRÉTATION :
Karine Ponties

CRÉATION LUMIÈRE
ET COLLABORATION
ARTISTIQUE :
Florence Richard

MUSIQUE : Godspeed! You
Black Emperor

COSTUMES : Samuel Dronet

PRODUCTION : Commande
du Festival International
Bellone-Brigittines.
Avec l'aide du Ministère
de la Culture de la
Communauté française
de Belgique – Service de
la Danse

Holeulone

L'univers mental d'un homme, nous emportant dans ses accélérations et ses ralentissements de pensée, ses souvenirs réels ou imaginaires, l'acuité et la confusion de ses perceptions. Puis apparaît son jumeau, une sorte d'histriion intérieur, de frère tellement semblable qu'il en devient insupportable...

L'imaginaire est librement inspiré du livre «SF» de Daniel Keyes paru en 1959 aux Etats- Unis Des fleurs pour Algernon. Un mimétisme du fonctionnement mental et du fatum de Charlie, le personnage principal de ce livre, est à l'œuvre tant dans la composition chorégraphique que filmique et livresque. C'est de ses évolutions et mouvements de conscience, de l'accélération et du ralentissement de ses pensées, de la complexité à la simplicité de ses perceptions, de ses vertiges aux bruits de son intellectualité, de ses déraisonnements à sa lucidité émotionnelle que les quatre écritures se sont inspirées. Charlie génère des images qui proviennent de souvenirs réels ou imaginaires, des perceptions et de ce qui peut être nommé mémoire d'un futur possible. Il a fallu cette tentative: trouver comment le corps peut plonger, à travers un présent décalé, dans les profondeurs d'une histoire du regard. / résidence à Séville – juin 2003 – TEXTE ERIC «Dans la ville, tout est calme, je suis calme aussi, mon corps est lourd, je sens que chaque centimètre carré de mon corps prend un poids que je n'avais jamais perçu auparavant, de centimètre carré en centimètre carré de chair le poids bâtit mon corps sur la charpente de mes os (je pense à ces pièces de viandes pesées chez le boucher). Mon corps se fait poids des travaux en cours et chaque pas me demande des efforts, comme si l'édifice en mouvement frôlait le vertige de l'éboulement, alors peut-être m'effondrerais-je étant mon propre tremblement de corps. Je ne serais plus que la ruine, le vestige, le vestige de mon entêtement. Il faut s'arrêter, laisser la chaleur faire son œuvre, il ne faut pas penser à la destruction mais à une autre construction avec de nouvelles données, poids, gravité, température, lutter fiévreusement contre ce virus pour sauvegarder l'essentiel des informations. Mon nom, âge, lieu de résidence, quel jour sommes-nous? Qu'est ce que je fais ici? Je suis perdu dans ce labyrinthe de rues, je me suis arrêté avec la peur de ne pouvoir repartir. Comme si le corps devait chercher ses fondations dans le sol et à jamais me planter dans cette rue dont je ne connais même pas le nom, ou l'ai-je déjà oublié? Ma voûte plantaire, le bâti de mon corps, fait office de vide sanitaire des bâtisses construites sur des lieux humides, je me souviens que cette ville est édifiée sur de la boue. Comme ces briques que l'on laisse sécher au



Holeulone THIERRY VAN HASSELT ET WILFRID ROCHE MAËSTRONI

soleil après leur confection afin d'en extraire l'eau, je transpire comme elles et je me demande si cette évaporation n'est pas celle de mon intelligence. On dit que l'eau est la mémoire du monde, que la mémoire est le vecteur du savoir, que l'intelligence ne peut exister sans la mémoire, celle des peuples, des traditions, de la culture, de l'organisation, et si je venais à la perdre cela voudrait dire que chaque jour je devrais réorganiser mes pensées. Ce serait comme un labyrinthe que chaque jour je devrais traverser pour en connaître le secret, une sorte d'épreuve de l'intelligence, de l'entrée à l'arrivée, le rituel de mon existence, résoudre le secret de ce complexe pour manger, m'orienter, penser, communiquer, contrôler. Mais je ressens déjà la perte. J'ai perdu la face sur mon visage, les muscles m'ont lâché, mon front s'est lissé, les deux extrémités de mes sourcils se sont décrochées vers mes joues, ma mâchoire et ma lèvre inférieures vacillent au bord d'un précipice et attendent en équilibre le moment où elles basculeront, seulement retenues par la légère pression de ma langue sur le palais de ma bouche, obstruant par cela même mes voies respiratoires inférieures, laissant ainsi à demi-ouvert inutilement cette cavité buccale. Ma lèvre supérieure, elle, légèrement retroussée par la tension qu'exercent les deux lobes latéraux des narines, comme la bouche des carpes happe l'eau en quête de nourriture. Toute cette organisation autonome comme une sorte de mise en veille afin de réduire la dépense d'énergie donne à voir sur le visage une étrange image comme un oubli, dans la tenue, la retenue, une attitude entre l'animal et l'idiot. Quand je parle de l'idiot cela n'est pas péjoratif. J'irais même jusqu'à dire que c'est un élément incontournable du puzzle de notre société, c'est un mal autant qu'un bien. Dans les villages alpins, on se devait d'avoir son idiot, il était considéré comme un bien de la société, une sorte de patrimoine vivant, il était le porteur des péchés de la commune, tous lui étaient reconnaissants, la communauté avait payé son tribut de médiocrité au travers d'un seul homme, ce témoin disculpant les accusés. C'est idiot, mais je me suis arrêté là dans cette rue anonyme pour résister à cette chaleur. Il n'y a ni barricades ni résistants, peut-être suis-je le seul partisan, et pour cause, l'ennemi est en moi, tapi en moi, je me rends compte de cette embuscade, l'esprit et le corps sont mes armes. Si l'esprit déserte, mon corps se froisse, une sorte d'hébétéude musculaire rendant impossible l'esquive et la riposte, si le corps déserte l'esprit sera le témoin de la fin, comme au début de notre

existence le corps est le témoin muet de notre transformation : évolution, régression, disparition. / Des Fleurs pour Algernon – Extrait 2 (p. 203-205) -L'autre Charlie, celui qui s'est effacé dans l'ombre, est toujours ici, à l'intérieur de moi. Il ne lutte pas pour reprendre possession de son corps. Il attend simplement, patiemment. Pendant la réception, je suis allé me laver les mains et me rafraîchir le visage à l'eau froide. C'est alors que j'ai vu Charlie qui me regardait de la glace au-dessus du lavabo. Je ne sais pas comment j'ai su que c'était lui et non moi. Peut-être à l'expression absente et inquiète de son visage. Ses yeux ronds et apeurés, comme si, à mon premier mot, il allait s'enfuir et s'enfoncer dans les profondeurs du monde du miroir. Mais il ne s'enfuyait pas. Il me regardait fixement, bouche-bée, le menton tombant. (.../.) Mais je ne suis pas ton ami. Je suis ton ennemi. Je n'abandonnerai pas mon intelligence sans lutte. Il n'y a aucun endroit où moi, je peux aller, maintenant. Il ne faut pas que tu reviennes. Reste dans mon inconscient, c'est là ta place, et cesse de me suivre partout. Je n'abandonnerai pas. En me tournant vers la porte, j'ai eu l'impression qu'il me tendait la main. Mais tout cela était ridicule. Ce n'était que mon reflet dans la glace. / Ce qui me touche dans le roman Des fleurs pour Algernon c'est la sensibilité à fleur de peau du personnage principal, Charlie. Ses préoccupations et son énergie dans son désir d'évolution et de compréhension sont suffisamment formidables et sensibles pour essayer de les développer dans le corps, dans des corps. L'énergie constante qu'il y a dans le livre est proche de celle que l'on met dans le travail en œuvre, dans le processus de création en mouvement constant. Pour la traduire et la transposer avec autant de conviction et de volonté que celle du personnage il fallait chercher dans un épuisement aussi bien physique que mental pour qu'il en sorte une autre fiction faite de nos doutes, de nos chutes et de nos espoirs. La fiction que véhicule Des fleurs pour Algernon est une histoire qui peut toucher n'importe qui d'entre nous, qui à un moment de vie se retrouve déplacé, perd pied, perd son statut, sa place, quelle qu'elle soit et qui assiste et agit en même temps avec conscience et lucidité à sa propre ascension puis à sa propre chute, déchéance, dégénérescence. Alors tous ces mouvements de conscience, ces accélérations et ralentissements de pensée, ces souvenirs réels ou imaginaires, l'acuité et la confusion de ces perceptions, qu'une telle situation peut engendrer, c'est profondément Humain. Ce sont des élé-

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES :

Eric Domeneghetty et Jaro Vinarsky

COLLABORATION ARTISTIQUE

ET FILM D'ANIMATION :

Thierry Van Hasselt

CRÉATION LUMIÈRE

ET COLLABORATION

ARTISTIQUE :

Florence Richard

MUSIQUE ORIGINALE :

Dominique Pauwels

SCÉNOGRAPHIE

ET COLLABORATION

ARTISTIQUE : Wilfrid Roche

Maëstroni

TEXTE : Mylène Lauzon

et Eric Domeneghetty

PRODUCTION : Théâtre
Les Tanneurs, Centre
Chorégraphique National
d'Orléans - direction Josef
Nadj, l'Echangeur de
Fère-en-Tardenois, 3 bis
F - lieu d'art contemporain,
Lod Muziektheater et
Ponec Divadlo.
Avec le soutien des
Brigittines et du Ministère
de la Communauté
française de Belgique -
Service de la Danse.
Résidence à Endanza,
Centre Chorégraphique
National d'Orléans-
direction Josef Nadj,
La Raffinerie, Lod
Muziektheater, Ponec
Divadlo, 3 bis f - lieu d'art
contemporain, Maison Folie
Wazemme, l'Echangeur de
Fère-en-Tardenois et Les
Écuries de Charleroi

Holeulone a reçu le prix
du meilleur spectacle
de danse au Prix de la
Critique de la Communauté
française de Belgique
2007, ainsi qu'une mention
spéciale du jury au Festival
MIMOS 2008 «pour ses
qualités esthétiques,
l'originalité du propos, la
théâtralité des danseurs
et la maîtrise technique du
jeu corporel».

ments qui m'intéressent dans tout mon travail. / Matériau texte «Je pense que c'est un brouhaha dans sa tête / des choses qui se battent» / taches couleurs traits sombre / ombre tristesse horreur peur laideur mélange pensée vide souffrance violence mort folie désert tête lune étoile planète sang visage homme tache noire étrange œil fourrure tête de sorcière toile d'araignée cheveux doigts griffures feu cerveau squelette tunnel oiseau forêt vagues ciel / Matériau attitudes, gestes – traîner porter écraser arracher rejeter se débattre combattre lutter résister serrer bercer cacher claquer rouler rire / Des souris et des hommes de *John Steinbeck* – le récit minutieux de l'échec d'un rêve. – L'Idiot – Assis sur un banc, l'idiot ne bougeait pas il restait là où on l'avait posé, une journée durant, ne cherchant pas à s'abriter s'il pleuvait et oubliant de se nourrir. Comme hypnotisé, tétanisé... il demeurait dans l'immobilité absolue. l'idiot exécutait des mouvements rythmiques, de manière répétitive, des gestes simples. Mû en dépit de sa volonté, le corps de l'idiot devenait un corps automate. Plastique à l'extrême, le corps de l'idiot présentait des types de mouvements antagonistes. Les 3 corps de l'idiot en mouvement, immobile et automatique dialectique de l'excès et du rien. Aux mouvements saccadés rapides, imprévisibles toujours identiques s'opposaient la stupeur, l'hébétude et la paralysie. le corps de l'idiot était donc anormal et amoral car pris dans des intensités contradictoires qui contraiaient le maitrise de la gestuelle. Il s'écartelait dans des postures inhumaines qui exprimaient tantôt une forte vitalité tantôt une pétrification. Extrême le corps idiot franchissait toutes les frontières et s'installait dans l'extraordinaire des mouvements. Enregistré par de nombreux instruments de mesure le corps idiot rendait visible, grâce aux graphiques et aux diagrammes, l'image insolite d'un corps traversé par les déflagrations les plus outrancières que provoquaient des mouvements hors de la mesure.

Boreas

2007



Le vent est l'existence de cette chose invisible mais réelle, latente, présente qui transforme et déplace constamment, tout ce qu'il laisse écrit sur la surface du monde, et c'est ainsi aussi qu'il active l'exil et l'errance.

Boreas
BART
GRIETENS

Penser la pièce en tableaux. Juxtaposition de tableaux que le lecteur relie par l'imagination. / Pousser l'essence même du mouvement qui est un langage, un plaisir, une écriture, une imagination, un élan généreux. Le pousser tellement dans sa physicalité que le corps entièrement engagé arriverait par pure concentration et oubli de soi à une autre forme de théâtralité. Pousser les caractères dynamiques plutôt que les caractères formels.

Partir du mouvement pur ou brut, comme un cri ou tout le corps est engagé, en plein dedans, que ce cri qui est mouvement donne des images, qu'il donne une parole, qu'il donne une pensée. Que ce mouvement crée un être, puis que cet être soit constamment déplacé, disloqué, dénoué, porté, bercé, dispersé puis réorganisé. Pour pouvoir s'inscrire en tant que corps dans une matière il faut un petit seuil de

colère, un peu de mordant, donc une provocation, qui sera sans bruit ; car entendre est plus dramatique que voir. Une impression active par un être dynamique, qui sera toujours réorganiser, déplacer, disloquer comme si le vent emportait au loin l'être intime et le faisait participer à toutes les forces puis l'absorbait. Le danseur serait à lui seul le poursuivant et le poursuivi, et en se perdant, en s'oubliant dans la matière, par une vertigineuse impatience d'être, s'y inscrirait, s'y imprimerait aveuglément. Le vent à sa puissance sur l'imagination que dans une participation essentiellement dynamique, sa silhouette marche dans l'abîme, comme en exil, comme en errance. Le vent emporte les gestes des hommes dans une dimension qui les dépasse. C'est toujours faire face à ce qui se dérobe. Le vent souffle et fait disparaître les traces, tout comme il emporte les paroles. Comme immense page, qui redevient toujours blanche, le désert se tient prêt à recevoir des mots. Le vent est toujours associé à la lumière. Une force qui va. Il lui faut des obstacles, sans obstacles cette agitation de l'air est invisible et même, inaudible, quasiment abstrait. En rencontrant les êtres et les choses, en portant son désordre parmi eux, il devient perceptible, se manifeste dans toute la diversité de ses effets. Le vent ne rentre point s'il ne voit pas où il pourra sortir. / *L'air et les songes – Gaston Bachelard* – Il n'y a de substance que s'il y a mouvement. Le vent, dans son excès, est la colère qui est partout et nulle part, qui naît et renaît d'elle-même, qui tourne et se renverse. Le vent menace et hurle, mais ne prend une forme que s'il rencontre de la poussière : visible, il devient une pauvre misère. Il n'a toute sa puissance sur l'imagination que dans une participation essentiellement dynamique ; les images figurées en donneraient plutôt un aspect dérisoire. Le mouvement crée l'être, l'air tourbillonnant crée les étoiles, le cire donne des images, le cri donne la parole, la pensée. Par la colère, le monde est créé comme une provocation. Le colère fonde l'être dynamique. La colère est l'acte commençante. Dans le règne de l'imagination, l'air nous libère des rêveries substantielles, intimes, digestives. Il nous libère de notre attachement aux matières : il est donc la matière de notre liberté. (...) Le grand donateur aux mains vides nous débarasse des désirs de la main tendue. Il nous habitue à ne rien percevoir, donc à tout prendre. / *Gabriele d'Annunzio*, Contemplation de la Mort – Et le vent était comme le regret de ce qui n'est plus, était comme l'anxiété des créatures non formées encore, chargé de souvenirs, gonflé de

présages, fait d'âmes déchirées et d'ailes inutiles. / Repenser le rapport à l'espace, s'inventer un autre œil. / Intimité – sédentaire – Immensité – nomadisme. / Le vent confronte l'homme au néant. / «Les hommes libres», les derniers reliés au désert ou à l'océan qui sont les deux versants d'un imaginaire de l'immensité, liberté d'aller, de franchir les distances, d'être toujours en mouvement. Dans le désert le souffle a une parole libérée de toute structure, à une énergie opérante qui venue de l'espace va vers l'espace. Deux dangers ne cessent de menacer le monde, l'ordre et le désordre. Le vent devient aussi ce voleur aux pieds légers, ce voleur de vie qu'est aussi le temps, mais sa course est associée, dans une thématique de la perte, à l'hémorragie tout aussi irrépensible qui, comme le temps vide le corps de toute vie, le laisse exsangue. / Supprimer tous les mots d'une phrase et ne conserver que la ponctuation, et sentir visuellement un rythme qui est celui de la syntaxe, tout simplement, analogie très forte entre l'écoulement des syntagmes et celui d'un vent sur un relief qui serait fait d'adverbes, de groupes nominaux, de conjonctions. / Les pins qui subissent tous les coups du vent, sont figés dans une effrénée, statique et définitive convulsion / Éternels recommencements / Instants d'apparition / Situation d'optique pure / Dans le mouvement du vent, un silence passe / Inhumain, le vent instaure un espace et un temps nouveau, affirme le réel et favorise la fiction. / Guerre au cœur de la nature. Pourquoi la nature est elle en guerre avec elle même? / La possibilité de l'ouvert. / La mobilité physique provoque la mobilité psychique / Rictus de la mémoire Remonter au départ des choses Et quand la mémoire n'avance plus Lui appliquer une prothèse: le vent – *Roberto Juarroz* / Prise de parole, à chaque fois qu'elle est en mouvement elle déplace la pensée. / Elan vital / le vent dépose le long de son trajet des formes vivantes / Se frotter à l'haleine divergente de ce monstre amical. / Il est le grand climatisateur, celui qui régule et équilibre, même s'il se permet de temps en temps une malheureuse petite colère. Un autre soi-même / Celui qui selon une tradition «court sans pieds et vole sans ailes» «Ce vent nous conduit» selon Bosco «en des lieux où il a lui-même arraché les panneaux indicateurs» / Exilé universel, la silhouette du vent marche dans l'abîme. Les arbres se plaisent à écouter l'espace. Ainsi l'arbre colle-t-il son oreille à la poitrine du vent – *Lorca* / Je devine que mon identité ne s'établit pas dans ce qui est stable, mais dans ce qui se meut. Je sens que je suis du côté du

vent et de la houle. *Adonis* / Se laissant guider par le vent qui pend dans «devant» Et prenant comme cible La fin de «l'impossible» Gherasim Luca / Les passions ouvertes / Cisailler l'espace / Diagonale, couper le vent pour l'affaiblir / En chine dans les monastères des faucilles sont disposées en cercle "pour couper le vent" / Jusqu'ou un corps se désarticule, sans jouer l'infirmité. / Les déformations de Bacon sont rarement contraintes ou forcées, ce ne sont pas des tortures, quoi qu'on en dise, au contraire ce sont les postures les plus naturelles d'un corps qui se regroupe en fonction de la force qui s'exerce sur lui, envie de dormir, envie de vomir, de se retourner, de tenir assis le plus longtemps possible. La réalité d'un corps à chance d'être plus intensément sentie si on a l'impression que ce corps, du fait de se trouver dans un équilibre douteux ou dans un état d'effort, a une perception de lui même plus intense. Le cri est comme la capture ou la détection d'une force invisible. Que le corps visible affronte. Comme si la réalité de la vie ne pouvant être saisie que sous une forme criante de vérité, ce cri – la rage de saisir. Essayer de transcrire une présence vivante et de la transcrire comme telle, sans laisser échapper cette vie qui lui est essentielle, c'est chercher à fixer sans la fixer, s'efforcer paradoxalement de fixer ce qui ne peut pas et ne doit être fixé, car le fixer c'est le tuer. Forces de pression, dilatation, contraction, aplatissements, étirements.

Rendre visible la force des plissements des montagnes, le force de germination de la pomme, le force thermique d'un paysage. Les murs se contractent et glissent, la structure se met à bouger, les chaises se penchent ou se redressent un peu, les vêtements se recroquevillent comme un papier en flamme . Tout est force. / Métamorphoses constantes. le mangeur de fange. / Ces alternances de violence et de douceur, d'agression et de repos forgent des êtres combattifs et équilibrés, de grands vivants ouverts sur le monde. le vent nous tient en joie et en souci. Il nous pousse dans le dos pour nous forcer à l'aventure quotidienne; Il secoue, il malmène, il bouscule, il nourrit notre carcasse des ses bourrasques et notre esprit se tient en éveil. / Empoignade positive entre intelligence et impulsion; flegme et frénésie, mesure et démesure. / Le fou est l'archétype de l'homme médiéval ouvert aux quatre vents, en permanence traversé par des courants d'airs. À travers les orifices de leurs corps, entre le bas et le haut permutés, le souffle circule.

Vers le haut, c'est par le cri, le rire, le chant, la musique des instruments à vent que le souffle libère. Vers le bas c'est le pet qui triomphe. / Le ventre du loup est perçu comme la caverne cosmique, les vents sont enfouis au plus profond des entrailles du loup et s'en échappe par le haut et le bas en haleine paralysante et en pet destructeur par le vent qui provoque la peste. / Toutes les forces de dislocation – Toute beauté en attente du bourreau – Faisant corps avec le roc nu – La porte saute, les roseaux crient – La lumière arrive par saccades – Les bruits aussi – Premières haleines – Désespérément ouverts – Les nerveux en savent plus que nous sur lui – Déchasseur de racines – Des crescendos – Tueur d'affliction – Agrandi le paysage – Défigure les mots – Etonnante architecture – Troue la peau et la chemise – Mange-brume – Mange boue – Ami instable et fougueux – Partitions de sons et de lumières – Passeur, intermédiaire entre les deux versants – Une force venue du hors champ – Tord, convulse et raidit les corps – Entre réel et fantastique – Enfant sauvage – Fait naître le désir de partir – Il n'attend pas, il quitte aussi brusquement qu'il arrive – Un soupir dans le ciel de Chine – L'Amant d'un jour – L'Enfant fantasque et cruel d'Argentine – L'Humanité changé en voix – Le tueur d'afflictions, l'empoisonneur – Celui qui gèle les barbes et les cheveux – Le tourbillon du Dragon – L'Espace vide – Celui qui déplume les oiseaux – Il trousse et décoiffe – Champs de cailloux – Figés dans l'effroi- Bouche pleine de vent – La poussière est son manteau – Le large d'épaules – Le sèche-trimard – Bouquet de signes – L'Anxiété des créatures non formées encore – Il y a quelqu'un dans le vent / Steamboat Bill, Jr – *Buster Keaton* / Passage corde / Avant-Après / Scène parapluie / Chanson du prisonnier / L'homme paille / électricité statique / Lit à roulettes / Chute de la maison / Keaton dans l'espace de la fenêtre / Poupée sur morceau de bois qui change d'attitudes seule / frayer Keaton / Séchoir à cheveux / maquette / Glissements / Impossibilité de monter des escaliers / S'accrocher à l'autre et l'autre continue ses avancées / Nœuds / La folie des nœuds et des espaces qui changent / Vents incorporés dans costumes / gonflements / Chacun en emporte un par le bras qui sont en train d'avoir un dialogue à distance / Avancée sur place de profil à développer / Toupies / Quelque chose comme la danse désarticulée de quelques toupies de vie qui se cherchent, culbutent / Cognier sur la tendresse / Une rage d'enfant / Seules les traces font rêver.

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES :

Claron Mc Fadden (soprano), Ensemble Impetuo (Anthony Caillet, Nicolas Desvois, Jérémie Dufort, Izumi Yamada), Daniele Albanese, Lena soon Hee Meierkord, Claudio Stellato, Virginie Roy

MUSIQUE ORIGINALE :

Dominique Pauwels

CRÉATION LUMIÈRE :

Marc de Wit

DRAMATURGIE : Bart Capelle**TEXTE :** Stefan Hertmans**SCÉNOGRAPHIE :**

Lawrence Malstal

COSTUMES : Samuel Dronet,

Eugénie Poste

PRODUCTION :

Lod Muziektheater, le Vivat Armentières, Concertgebouw Brugge

2008

ARCHIVES-COLLAGES-SENSATIONS

Fidèle à l'éclair

Un corps, celui
du croquemitaine.
Il s'emmêle les
guibolles, les bras,
comme poussé par
un vent fort. Il s'étire
à outrance.
Un va-et-vient de
gestes bizarres,
effacements et
agrandissements
subits, un être
poétique et fantasque
que l'approche d'une
face humaine ferait
défaillir.



Chaque poème a quelque chose de l'éclair / Tel est le point de départ, il implique une exigence, mais il est très difficile d'être fidèle à un éclair, de faire en sorte que le poème s'organise, croisse dans un organisme autour de cet éclair, cette petite illumination initiale. Très difficile ensuite que ne vienne pas s'y ajouter tout ce qui relève du caprice, de la virtuosité de celui qui connaît le langage. Non, il faut que les choses naissent comme naît un organisme, comme elles naissent dans un organisme, que chaque cellule en laisse passer une autre, que chaque mot, chaque silence soit à l'origine d'un autre mot, d'un autre silence, qu'ils engendrent ce cycle, cette unité qui est aussi un poème. Un corps, celui du croquemitaine. Le croquemitaine est assimilé à toutes sortes de personnages effrayants, son rôle est souvent de marquer des interdits sur des moments ou des lieux considérés comme dangereux. Il s'emmêle les guibolles et les bras, comme poussé par un vent fort. Il s'étire à outrance.

*Fidèle
à l'éclair*
JEAN-PIERRE
SURLES

Il va et vient avec des gestes bizarres, des effacements et des agrandissements subits, donnant la sensation de je-ne-sais-quel être fantastique à l'approche duquel une face humaine défailirait. Il assume sa fonction de redresseur de torts, il est né comme ça sur un coup de colère et par un temps de rage. Il est la face occulte, sauvegardée, d'une ouverture verticale dans la nuit. / *Roberto Juarroz* - Très tôt dans ma vie, j'ai eu le sentiment qu'il y avait en l'homme une tendance inévitable vers la chute. L'homme doit tomber. Et l'on doit accepter cette idée presque insupportable, l'idée de l'échec, dans un monde voué au culte du succès. Mais, symétriquement de la chute, il y a dans l'homme un élan vers le haut. La pensée, le langage, l'amour, toute création participent de cet élan. Il y a donc un double mouvement de chute et d'élévation dans l'homme, une sorte de loi de la gravité paradoxale. Entre deux mouvements, il y a une dimension verticale. La poésie qui m'intéresse possède l'audace et la nudité suffisante pour atteindre ce lieu où se produit le double mouvement vertical de chute et d'élévation. Parfois on oublie l'une des deux dimensions. Mes poèmes tendent de rendre compte de cette contradiction vitale. Et puis, il y a des moments privilégiés, exceptionnels, où l'on éprouve une variation du rythme du temps, un peu comme si le temps était, à un moment donné, coupé (.../.) aller vers le haut n'est qu'un peu plus court ou un peu plus long qu'aller vers le bas. De cette phrase, qui tremble au bord du non-sens comme saisie de vertige, on ne résoudra pas le bémol. (.../.) La dernière tâche: entre les mains vides, élever une tour de rien au bord de l'abîme (.../.) La hauteur de la rose n'est pas la hauteur de la pierre mais parfois la rose la surpasse en son extase. La hauteur de l'homme n'est pas la hauteur de la pluie, mais son regard va plus loin que les nuages. Et parfois la lumière l'emporte sur l'ombre, bien que le bémol ait toujours le dernier mot. Les hiérarchies sont une distraction de l'infini ou peut-être un accident. Les hauteurs se supplantent comme tours qui dansent mais tout tombe de la même hauteur. (.../.) Etre. Et rien de plus. Jusqu'à ce que se forme un puits au-dessous. Ne pas être. Et rien de plus. Jusqu'à ce que se forme un puits au-dessus. Ensuite, entre ces deux puits, le vent s'arrêtera un instant. Un geste vers le bas ne trouve pas toujours un geste vers le haut. Mais lorsqu'il le trouve ils vont tous deux vers le haut ou tous deux vers le bas. Ou peut-être les directions disparaissent et inaugurent dans le point de rencontre. / Demeurer ouvert à ce qui

dans toute traduction, reste mystérieux et non maîtrisable afin que ne soit pas occultée la face étrangère si caractéristique et précieuse de l'original – l'épreuve de l'étranger – Antoine Berman / La poésie comme forme périssable et comme présence Possibilité d'une synthèse des possibilités humaines. / Il était partout chez lui et n'était chez lui nulle part. En exil sur terre. En exil au ciel et en enfer. Ne cessant jamais de chercher l'autre extrême, l'extrême qui n'existe pas. Il ne voulait ni entrer ni sortir, il voulait seulement voir: voir. Ne sachant avec quels yeux nous voyons ce que nous voyons. Ne sachant pas davantage si nous sommes bien ceux qui voyons. Nous l'aimions au vif de ses contradictions et de ses tensions qui le rendaient vivant et vibrant. Peut-être l'unique sens est-il l'intensité sans le sens – *Roberto Juarroz*. / CLAUDIO – Mon corps devient étroit, je fléchis quelque part, l'œil se renverse, les gestes se poursuivent à l'intérieur de la poitrine comme des cercles d'eau, zapping à travers l'histoire tous genres confondus, réapprendre, grouillement multiple à l'intérieur, puissant, il va au bout de son corps, dans la torsion, dans le plus loin, être périssable, camouflage autonome, l'hypnose de la chauve souris, il explose sur place, superman. Je me tiens mais je me déglingue, le corps ressemble à un sac d'humeurs, si vous n'êtes pas éduqués un minimum soyez des primitifs élégants, le bisou qui perd contrôle et qui revient comme un boomerang, affaissements, les chutes molles, tâter le corps pour voir s'il est toujours là, le doigt inquisiteur, se saborder avec élégance, un bucco pieno, *pieta senza viso*, le corps ne suit pas, *rallentare*, *Vittorio*, *dura troppo*, *corpo naturale che funziona in tutto altro mondo – modo, fuga lenta*, cuando nasce a già gli occhi aperti, *spina dorsale*, non funziona come quella del mio cane, la *spina dorsale* si rompe, mi guardo le mani e non sono le mie, la carezza sul viso, *Alvaro*, *doppo tempesta*, la vie des saints, les ascètes, qualche volte sento la petite voix, il ya du monde autour, il est silencieux parce qu'il ya du monde autour, il absorbe, uno che estato da solo e li he piovuto a dosso un po troppo, *perturbazione nella testa*, *panchina*, *Hamburgo*, vuoto stanco, temporale, per essere calmo doveva consumare tutta la tempesta, non e bastonato e il guardiano, dimenticato li, come il giapponese sul isola doppio la seconda guerra mondiale, le désert des tartares, si mi dici dove sono gli enemies io sparo, riaggire ma dove colpire, non e un edificio solido, don quichotte, le petit homme blanc trop doux, trop violent, vuoto non psicologico, li, come un sasso

ni buono ni cattivo, vita organica intorno, le silence des oiseaux, quand l'inspiration me lâche, qu'est ce que je fais? J'écris encore pendant trois heures, tu refais tout ce que tu as fait jusqu'à maintenant comme si ton coude était vissé à la table, portaro il mio capello in testa fino a cuando lo sentiro come un coniglio che sente le orecchie, j'ai un insecte sur le ventre, lento come il muschio, mia madre e l'operazione a l'orechio, cento misure un taglio solo, il ragazzo bacciatore il killer bacciatore, un haiku archeologico di calabria, u furestiero, da quello che non a le radice guarda quello che ha le radice, dentro ai muri di libri, e bello guardare cadere le palle di vetro, je voyage au milieu du non sens, non so cosa fare e allora aspetto, la légende du baobab, l'éclipse, métal gris, il mio attore preferito e quello che sta in scena come un bucco, pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué, plus ça rate plus il ya des chances que ça réussisse, a un cuore grosso come la balena golia, come cuando nasciano gli cavalli fanno gesti nervosi, la mano autonoma, il sogno e la gamba, si il corpo sogna, la gamba a un sogno di gamba, la bambina silenciosa, il satiro, le pervers, vieni facciamo quatro passi, il ditto indicatore e pesante come la banca di roma, le dernier samouraï, adormentarsi con l'armonica in bocca, bump, raclette-man, missile, je suis né comme ça, sur un coup de colère par un temps de rage et des espoirs, des taureaux dans la tête. / Épouvantail – expression d'une solitude atavique / Art brut / Arme pacifique / Sans cervelle / Rouge gardien / Ogre / Spectre / Sens interdit / Une tour / La cour des miracles.

CONCEPTION
ET CHORÉGRAPHIE :
Karine Ponties

INTERPRÈTE :
Claudio Stellato

CRÉATION LUMIÈRE
ET COLLABORATION
ARTISTIQUE :
Florence Richard

MUSIQUE : Godspeed You!
Black Emperor

COSTUMES : Samuel Dronet

PRODUCTION : Centre
Chorégraphique National
d'Orléans – direction Josef
Nadj, O Espaço do Tempo
de Montemor-O-Novo,
Théâtre Les Tanneurs Avec
le soutien du Ministère
de la Culture de la
Communauté française de
Belgique – Service de la
danse et WBTD

Fidèle à l'éclair a reçu
le prix du Festival MIMOS
2009

2008

Louis et Nous

Louis est un garçon plutôt discret. On ne sait pas grand-chose de sa vie et de son passé. Je crois avoir qu'il fut chanteur de glam-rock dans les années 90. Louis dort et tout autour de lui, le monde marche en cadence. Louis dit : « Et c'est parti, et c'est parti, et c'est parti !! » Et tout autour de lui le monde entre en transe. Louis vit ici tout près de nous. Louis dit : « C'est toujours la même chose, c'est toujours la même chose ». Et tout autour de lui le monde change. Louis est un garçon plutôt discret. On ne sait pas grand-chose de sa vie et de son passé. Je crois savoir qu'il fut chauffeur de maître d'un Grand Personnage. Louis rit tout le temps et tout autour de lui le monde se mélange. Don't cry for Louis. Louis, je l'aime, je l'aime, lui. Et tout autour de lui le monde fait bombance. Louis fait sa lessive à jour fixe. Louis est un garçon poli, il dit merci et laisse passer les dames. Et tout autour de lui le monde frémit d'impatience. Louis est un garçon plutôt discret. On ne sait pas grand-chose de sa vie et de son passé. Je crois savoir qu'il fut Portier de nuit dans un hôtel cinq étoiles bien connu sur la place. Louis aime bien rendre service et tout autour de lui le monde manigance. Louis n'as pas que des qualités, il a aussi un don. Louis réfléchit en silence. Et tout autour de lui le monde vise à la performance. Louis est un garçon économe. Il sait compter. Et tout autour de lui le monde sombre dans l'inconscience. Louis se fiche bien de ce qu'on pense de lui et il danse. Et tout autour de lui le monde se met à danser. Louis est un garçon plutôt discret. On ne sait pas grand-chose de sa vie et de son passé. Je crois savoir qu'il fut danseur de flamenco dans un bal populaire de la rue des Tanneurs. – *Jean-louis Froment / Partir à pied Ou les pieds devant C'est oublier qu'on n'a pas cent ans Pour raconter nos histoires d'avant Celles du temps de nos vingt ans On peut oublier Les mauvais moments Sans se retourner Marcher très longtemps, Semer dans le vent tous les faux serments Compter son argent, ses amis ses amants Mais...Partir à pied Ou les pieds devant C'est oublier qu'on n'a pas cent ans Pour raconter nos histoires d'avant Celles du temps de nos trente ans On peut oublier Qu'on n'a plus vingt Qu'il faut se plier au foutu règlement Qu'il faut se lever Avant de se coucher Que ce weekend j'ai la garde des enfants Mais ...Partir à pied Ou les pieds*

Louis est un garçon plutôt discret. On ne sait pas grand-chose de sa vie et de son passé. Je crois savoir qu'il fut chanteur de glam rock dans les années 90. Louis d'or ou Louis dort et tout autour de lui le monde marche en cadence. Louis dit : « Et c'est parti, et c'est parti, et c'est parti !! » Et tout autour de lui le monde entre en transe. Louis vit ici tout près de nous. Louis dit : « C'est toujours la même chose, c'est toujours la même chose ». Et tout autour de lui le monde change. Louis est un garçon plutôt discret. On ne sait pas grand-chose de sa vie et de son passé. Je crois savoir qu'il fut chauffeur de maître d'un Grand Personnage. Louis rit tout le temps et tout autour de lui le monde se mélange. Don't cry for Louis. Louis, je l'aime, je l'aime, lui. Et tout autour de lui le monde fait bombance. Louis fait sa lessive à jour fixe. Louis est un garçon poli, il dit merci et laisse passer les dames. Et tout autour de lui le monde frémit d'impatience. Louis est un garçon plutôt discret. On ne sait pas grand-chose de sa vie et de son passé. Je crois savoir qu'il fut Portier de nuit dans un hôtel cinq étoiles bien connu sur la place. Louis aime bien rendre service et tout autour de lui le monde manigance. Louis n'as pas que des qualités, il a aussi un don. Louis réfléchit en silence. Et tout autour de lui le monde vise à la performance. Louis est un garçon économe. Il sait compter. Et tout autour de lui le monde sombre dans l'inconscience. Louis se fiche bien de ce qu'on pense de lui et il danse. Et tout autour de lui le monde se met à danser. Louis est un garçon plutôt discret. On ne sait pas grand-chose de sa vie et de son passé. Je crois savoir qu'il fut danseur de flamenco dans un bal populaire de la rue des Tanneurs. – *Jean-louis Froment / Partir à pied Ou les pieds devant C'est oublier qu'on n'a pas cent ans Pour raconter nos histoires d'avant Celles du temps de nos vingt ans On peut oublier Les mauvais moments Sans se retourner Marcher très longtemps, Semer dans le vent tous les faux serments Compter son argent, ses amis ses amants Mais...Partir à pied Ou les pieds devant C'est oublier qu'on n'a pas cent ans Pour raconter nos histoires d'avant Celles du temps de nos trente ans On peut oublier Qu'on n'a plus vingt Qu'il faut se plier au foutu règlement Qu'il faut se lever Avant de se coucher Que ce weekend j'ai la garde des enfants Mais ...Partir à pied Ou les pieds*

devant C'est oublier qu'on n'a pas cent ans Pour raconter nos histoires d'avant Celles du temps de nos quarante ans On peut oublier Qu'on n'a plus trente ans Que c'est si bon une fois de temps en temps Qu'il y a encore parfois de bon moments Mais ...Partir à pied Ou les pieds devant C'est oublier qu'on n'a pas cent ans Pour raconter nos histoires d'avant Celles du temps de nos cinquante ans On peut oublier Qu'on n'a plus quarante ans Qu'il n'est plus temps pour les dinettes Que les midinettes n'aiment pas les sucettes Mais ...Partir à pied Ou les pieds devant C'est oublier qu'on n'a pas cent ans Pour raconter nos histoires d'avant Celles du temps de nos soixante ans On peut oublier Qu'on à plus cinquante ans Qu'il n'y a plus de jeunesse Qu'il fait froid au printemps Que le facteur ne passe plus souvent Mais... Partir à pied Ou les pieds devant C'est oublier qu'on n'a pas cent ans Pour raconter nos histoires d'avant Celles du temps de nos septante ans On peut oublier Qu'on n'a plus soixante ans Que la lenteur du geste va en s'aggravant Que la marche du temps marche à pas de géant Mais... Partir à pied Ou les pieds devant C'est oublier qu'on n'a pas cent ans Pour raconter nos histoires d'avant Celles du temps de nos quatre-vingts ans On peut oublier Qu'on n'a plus septante ans Qu'il reste un peu de temps Qu'on se réveille en riant Que l'amour toujours, toujours nous attend Mais ... Partir à pied Ou les pieds devant C'est oublier qu'on n'a pas cent ans Pour raconter nos histoires d'avant Celles du temps de nos nonante ans On peut oublier Qu'on n'a plus quatre-vingts ans Qu'il est bien temps d'user notre temps Qu'il n'est pas trop tard pour avoir vingt ans Mais... Faut pas oublier, là Avant de nous quitter Donnez à boire au chat Aux poissons et aux plantes Essayez vos pieds avant de vous en aller Fermez bien la porte pour pas que la Mort entre Mais... Partir à pied Ou les pieds devant C'est oublier qu'on n'a pas cent ans Pour raconter nos histoires d'avant Celles du temps de nos cent ans – *Jean-Louis Froment* 31 juillet 2008 – En souvenir de Jean Dumont / Louis, c'est Louis Smet, et il n'y en a pas deux au monde (malheureusement). Et nous?... et bien... c'est nous... c'est-à-dire les autres, comme on dirait vous et moi, ou eux, bien sûr... De cette rencontre éclate ce qui palpite et ce qui cogne au fond de chacun d'eux, au fond de chacun de nous, dans un imaginaire riche et vaste, celui du corps et de l'humain. / Louiiiis – Ne le regardez pas comme une bête curieuse, c'est juste lui, Louis qui est venu en voisin comme pour dire bonjour. En fait il ne devrait pas être ici, il s'est échap-

CONCEPTION
ET CHORÉGRAPHIE :
Karine Ponties

COLLABORATION
ARTISTIQUE :
Eric Domeneghetty

INTERPRÈTES : Pili Alvarez,
George Charuel, Eric
Domeneghetty, Catherine
Martin, Valérie Müller,
Louis Smet, Patricia Triplier

AVEC LA PARTICIPATION DE :
Jean-Louis Froment

CRÉATION LUMIÈRE
ET COLLABORATION
ARTISTIQUE :
Florence Richard

COSTUMES : Samuel Dronet

CRÉATION DE MASQUES :
PicKled image

MUSIQUE : Nina Simone,
Radio Tarifa, Nuova compa-
gnia di canto popolare,
Mighecela Cesari, Kronos
Quartet

PRODUCTION :
Théâtre Les Tanneurs avec
le soutien du CPAS de la
Ville de Bruxelles

pé de son quotidien ou il était enfermé. Son quotidien le nourrit bien et il dispose d'un certain confort et même d'une télévision. Son petit plaisir à Lui, Louis, c'est de manger ses tartines au fromage en regardant son émission préférée et c'est là qu'il a vu que les gens ne s'exprimaient plus avec des mots mais qu'ils traçaient dans l'air des gestes lumineux qui reproduisaient des paroles ou des idées. Pour dire : «je t'aime», c'était facile, ils dessinaient un cœur lumineux qui s'évaporait dans une pluie d'étincelles. Pour dire : «je pars en vacances en Espagne», on voyait un soleil lumineux qui se transformait en plan détaillé de la ville de Torre Molinos. Louis se dit : «je vais faire la même chose». Il allume une cigarette, se met à faire des ronds de fumée dans l'air, il tente de faire un autre dessin en changeant la forme de sa bouche mais c'est toujours des OOOO qui sortent, de formats différents, du plus petit au plus grand. Alors Louis se dit : «je veux apprendre le langage lumineux». Et un beau jour, en aidant une vieille personne à traverser, pour le remercier, celle-ci lui montre un doigt lumineux qui se transforme en clef d'or et elle lance cette clef en direction de l'entrée du théâtre des Tanneurs. Ainsi voit-on Louis s'inscrire au premier cours de langage lumineux de son quartier. Il a déjà appris à écrire son nom en l'air et son nom à lui, c'est Louiiis. – *Jean-louis Froment* – 1 septembre 2008



*Louis et
Nous*
LAURENCE
DE JONGE

havran

Un corps qui porte sur lui la ligne courbe de l'horizon. Un signe inscrit à l'encre noire sur un paysage, pris dans le vent qui génère en lui des formes multiples, tant concrètes qu'abstraites. Un signe élégant, marchant posément au sol, s'envolant sans effort et glissant sur le monde. Un corbeau, signe de malheur, parfois, puisqu'il est à l'occasion charognard et a toujours suivi les hommes sur les champs de bataille, à travers les catastrophes. Mais aussi un signe de vie. Un être en perpétuel changement qui essaie de se fondre dans le cadre, en simulant l'animal qu'il est censé éloigner. Ouvert aux quatre vents, en permanence traversé par des courants d'air. À travers les orifices de son corps, entre le bas et le haut permutés, le souffle circule. Désespérément ouvert. Sentinelle fidèle des champs désertés qui survit à son temps en se réinventant constamment. Rappelant aussi ces nouvelles tentatives de répulsifs de nos temps modernes, où l'on ne trouve pas mieux que d'essayer des épouvantails plus vrais que nature: le corps d'un oiseau mort, exposé en posture d'alarme, prêt à l'envol. / Corbeau / bec poignard / Symbole de perspicacité / Le corbeau semble un signe inscrit à l'encre sur nos paysages / Intelligence / intrigue / exaspère, étonne ou charme les humains / Observation / Patience / Transition entre le vol et la marche / Trois pattes, Lever, Zénith, Crépuscule / Rebondis indiens / le soldat de plomb, chutes arrières et sauts de cabris / Les tours qui prennent du poids et la qualité qui s'en suit / Profils, déhanchés, cambrés / Hyènes et vautours / Le cri et la tendresse / La nécessité intérieure / Apprendre à marcher / déséquilibres / cri et parole / crainte ou affection / Chasser les oiseaux / Pris dans le vent, Turbulences atmosphériques / *Brecht* chanté par *Cathy Berberian* / séries de rebondis en arrière / comment laisser des traces / désarticulation sans jouer l'infirmité / Animal / Oreille de l'animal / les araignées tapent sur le sol avec leur thorax pour émettre du son / Les harengs pètent et font des bulles dans la nuit dans l'océan pour se rassurer les uns les autres / Loup / Mobile comme un loup / Agir se déplacer, menacer, s'enfuir, considérer l'ennemi, guetter sa proie, attendre, contenir / les signes qu'ils laissent ou envoient / héros cassé / soldat oublié / témoin / forces extérieures / soldat de plomb rouillé / cri, parole / crainte et

Un corbeau, signe de malheur, signe de vie. Un être en perpétuel changement qui essaie de se fondre dans le cadre, en simulant l'animal qu'il est censé éloigner. Ouvert aux quatre vents, en permanence traversé par des courants d'air. À travers les orifices de son corps, entre le bas et le haut permutés, le souffle circule. Désespérément ouvert.



affection / objet de frayeur ou de séduction / chasser les oiseaux / déséquilibre / faire passer le souffle / rustique ou sophistiqué / Mots de folklore ancien / Corbeau / bec poignard / symbole de perspicacité / l'air qui passe dans le corps par où il rentre et par où il sort. / VERBES – Emporter – Envelopper – Disloquer – Déplacer – Organiser – Soulever – Tonifier – Balayer – Chasser – Eparpiller – modeler – Semer – Débouler – Arracher – Briser – Déshabiller – Renverser – Jaillir – Attiser – Détruire – Dévorer – Découper – Isoler – Tourner – Retourner – Trousser – Mordre – Flétrir – Décoiffer – Caresser – Gonfler – Engrosser – Torturer – Assainir – Battre – Glisser – Ebranler – Branler – Surprendre – Tourmenter – Fouetter – Bouleverser – Transformer – Plisser – Assiéger – Effrayer – Aveugler – Dominer – Arracher – Désagréger – Meurtrir – Onduler – Déployer – Fustiger – Gicler – Rebondir – Creuser – Trembler – Vibrer – Cuillir – Flageller – Ronfler – Raser

havan
JEAN-PIERRE
SURLES

– Dévorer – Infester – Abattre – Dépouiller – Agiter – Bondir – Troubler – Disperser – Aplanir – Balancer – Mutiler – Siffler – Craquer – Secouer – Animer – Trouer – Plaquer – Déchirer – Découvrir – Blotir – Cramponner – Courber – Déchausser – Dessécher – Désagréger – Réduire – Blesser – Mugir – Résister – Lancer – Dépasser – Projeter – Parcourir – Rayer – Déchirer – S'élaner – Labourer – Obstruer – Grimper – Allumer – Pétrir – S'épanouir – Graver – Dénouer – Disperser – Précipiter – Tracasser – Accourir – Engloutir – Hurler – Tordre – Chevaucher – Rassembler – Pourchasser – Ecrabouiller – Déborder – Noyer – Terrasser – Etouffer – Accabler – Transpercer – Enterrer – Pénétrer – Dérider – Crouler – Remuer – Enfermer – Pencher – Souffler – S'engouffrer – Rouler – Embrasser – Etaler – Incliner – Bosseler – Gifler – Tremper – Parquer – Déposer – Zigzaguer – Lutter – Ecraser – Bercer – Gercer – Grincer – Figer – Convulser – Vibrer – S'exposer – Subir – Replier – Rouler – Boursouffler – Froisser – Relier – Tirer – Craquer – Frémir – Agiter – Secouer – Assaillir – Houspiller – Attaquer – Assiéger – Arracher – Rejeter – Refouler – Renvoyer – Isoler – Percuter – Culbuter – Imprimer – Effleurer – Se lover – Gerçer – Usurper – Posséder – Investir – Disparaître – Désordonner – Entasser – Verrouiller – User – Mordre – Glisser – Vernir – Sécher – Plaquer – Gratter – Presser – Soulever – Fouetter – Décoiffer – Capturer – Battre – Torturer – Eclater – Plier – Plisser – Onduler – S'agripper – Briser – Déchiqeueter – Déchausser – Déboiter – Arracher – Déplacer – S'infiltrer – Eteindre – Trépigner – Tournoyer – Hérisser – Tisser – Faufiler – Croître – Mélanger – Multiplier – Enfler – Cingler.

CONCEPTION
ET CHORÉGRAPHIE :
Karine Ponties

INTERPRÈTE : Jaro Vinarsky
MUSIQUE ORIGINALE :
David Monceau

CRÉATION LUMIÈRE
ET COLLABORATION
ARTISTIQUE :
Florence Richard

COSTUMES : Samuel Dronet

PRODUCTION : Centre
Chorégraphique National
d'Orléans – direction Josef
Nadj, O Espaço do Tempo
de Montemor-O-Novo,
Théâtre Les Tanneurs.
Avec le soutien du
Ministère de la Culture de
la Communauté française
Wallonie-Bruxelles –
Service de la danse
et WBTD

havan a reçu le prix
du Festival MIMOS 2009

Humus Vertebra

Fable hallucinée pour trois épouvantails, trois êtres verticaux, absurdes et flottant à tous vents qui se tiennent entre ciel et terre. Le tracé fragile mais net d'une poésie de l'instant au cœur d'une illusion : l'incertitude d'être.



Un jour les oiseaux finiront, mais il restera toujours un épouvantail. Peut être un vol aussi – *Roberto Juarroz* / Il trône toujours à l'angle des champs, poète de la nuit des temps, surveillant plus que protégeant, mais intriguant toujours ces

*Humus
Vertebra*
STEFANO
RICCI

oiseaux aux têtes de linottes / Tradition de l'effroi inhérente au monde des campagnes / Pathétiques et dérisoires / L'épouvantail à visage humain meurt dans l'indifférence collective; il a remplacé les enfants ou les vieillards qui pour quelques sous faisaient profession d'effrayer / Aucune reconnaissance, inclassable, ce n'est pas un outil, ça n'est pas de l'art, ça ne vaut pas un clou, ça n'a pas de sexe et même pas de pluriel, il n'appartient à personne, n'a pas de prix, ne peut être vendu ni prêté. Faux semblant vide de sens, lieu commun sans foi ni loi, miroir sans reflet, hymne à la misère, spectre stérile aux mœurs douteuses qui folâtre avec un piquet dans le cul. Constat global d'impuissance, l'épouvantail n'a jamais effrayé personne. L'épouvantail ça ne s'explique pas, c'est un geste machinal, comme une cigarette qu'on roule, qu'on rallume et qu'on finit par jeter. Rien dans les mains, rien dans les poches, des yeux en dedans en quête de paix intérieure / Le carnaval des champs / Caractère protestataire / Un sémaphore / Soldat sans pensée / Samourai / Fakir / Fatma / Sablier / Crucifix / Les morceaux se souviennent toujours, c'est pourquoi les bords des morceaux tremblent – *Roberto Juarroz* / La citadelle imprenable est tombée. Les loups sont entrés. Les corbeaux ont épargné les yeux... Magie enfantine d'une douce folie. Il pense aux monstres. Epouvantail altruiste. Cyclope enragé. Héro malgré lui. Il s' imagine épouvantail effrayant pour se pardonner la vie. Le pays qui n'existe plus. Courses sans issue. Les dormants.

Regarder ce n'est pas voir: voir c'est toujours une cruauté (*Velickovic*).
Nécessité intérieure. / JARO, Per un momento come Michele. Un pugno sull petto. Tendons. Un uomo senza pelle. Il pugno che rilassa. Principio de la defibrilazione. La machina gira intorno come un insetto senza una zampa. Non e vero si ci puo adattare a tutto. Un tavolo a tre gambe non traballa. La collezione di gesti segreti. Étrange familiarité. Pisser en se carressant le cou. CLAUDIO, il digiunatore di Kafka. Un artiste du jeûne. Méteorite organique. Lo hanno dimenticato nella sua gabbia, cuella dopo le cimie. Respira lentissimo. Tra un respiro e l'altro la gente e andata via. Tira il pugno. Il pugile cieco come il professore di flauto. ERIC, uno che e portato dalle sue scarpe. Come cuando sono pieni di fango e pesano 10 kilii. Esseri in caduta. La prima volta che ho preso le scarpe del mio padre. Fredo asiderato. E anche uno che non si ricorda come si camina. Triptyque Bacon. Piede congelato come il gigante. / *Leslie Fielder*, Freaks, essais sur le corps. / Le pied du géant est malade, lui ne le sait pas parce que son pied est trop loin du cerveau. Il parle à ses chaussures pour les convaincre. Carte du ciel. L'ombre étrusque. Nuit dans la forêt. / *Rosa Luxemburg* – Un po di compasione. / Karl Kraus Soldat. Sentinelle. Gardien. Guerrier. Les derniers. Rites entre eux. Rituels de combat. Ensemble face à un ennemi invisible. Différentes techniques-espace-tactiques-organisation à 3. Inventer des règles, de combat, de courtoisie; Organisation animale, attendre, agir, se déplacer, menacer, considérer l'ennemi. Masques, territoire, ils n'ont jamais vu ce qu'il y avait derrière eux, dans leur dos. Socle. Déséquilibre. Entre-aide. / DER LAUF DER DINGE – *Fischli&Weiss*. / Titres: Verticaux. Torches de chair. Les cibles. Visifix. Guerre de gorges. Fourrure d'ombres. Spouvantoc. Straka. Strakafix. Havran. Les sentinelles. Criavif. Les bâtisseurs d'épouvante. Athlète décapité. Absence à vif. Champ de bataille. Les guerriers fitoxés. Fitox. Monbocolos. Criatox. Croutes. J'enmerde la pluie. Pluitox. Champavif. Mes couilles le temps s'embrouille. Fitox compil. Les enfants de Fitox... Toxifitox. les déserts bancs. Chientents. Génération Fitox. Falsifix. Requiem pour 3 vertèbres. Humus vertebra. Vertebra. Vertebra desespera. Post vertèbre. Vertebra Vespera. Moche des prés. Le chant des chalands. Le champ des Chalands. Espacenteus. Humus vertebra. / Puisqu'il nous faudra oublier tout, on devrait au moins une fois se souvenir de tout – *Roberto Juarroz* / Who is the dog? TOTO, naissance de toto. Eric, toto

acrobatic. Faire peu sans trop de conviction. La danse des pouces, la danse des poings, la danse des pieds qui tournent. Trop d'espace, trop de corps, trop de temps. Attraction / répulsion. Ils ont encore des bouts de fer à l'intérieur. Aimants. / Fous-moi la paix avec tes paysages! Parle moi du sous-sol. Essayer encore. Rater encore. Rater mieux. – En attendant Godot. Samuel Beckett / Va-et-vient entre l'ombre du dedans et l'ombre du dehors. Le porc sauvage de Claudio. articuler – désarticuler / Organique – non-organique / Terra incognita / La vie d'un éphémère en 30 minutes / Dent cassée / La mort est comme un mètre carré qui tourbillonne dans l'arène. Le torero ne doit pas marcher dessus quand le taureau vient vers lui, mais personne ne sait où se situe ce mètre carré. C'est sans doute cela, le destin – *François Zumbiehl / WILFRID* – Une barque formée de plusieurs tronçons à assembler à s'en faire des cimiers, des podiums des armures des boites à "eux" des traîneaux des cachettes à lapins ou Lapin. Aller à la pêche aux ombres, le long du fleuve... une barque ou presque; comme un dessin... Echouée là bois flotté les trois flottants avant il ya longtemps clandestin du jour... Des naufrageurs aux grands oripeaux, après la bataille, détrouseurs et voleurs de dents. Sinon un grand vrac de sac au sol à faire crisser à la peau de velcro et scratch. Des sacs à marcher dessus à se cacher dedans, à s'étouffer dessous, à ratisser comme les feuilles au square, comme un vieil homme zen, pour faire un tas comme à Naples engorgée de poubelles mafieuses, à porter son lot de lourds fardeaux, à empiler pour être dessus tout en haut un jour ou l'autre... Tout un tas de bourses, de poches, petites et grandes, pleines et plates, beaucoup. Un champ de mines pour les femmes à barbelés. Tisser, hisser, rouler à cloche-pied. Elles s'accrochent à eux s'ils s'y piquent. Dans quelques-unes des trophées, des encombrants, des beautés à se pendre, à s'arrimer, à se percer comme des outres, et encore des fonds, toiles peintes, des plans différents, des trous dans la muraille du blizzard... Bon tu voi_s...? / Arriver au regard final avec les yeux ouverts – Comme un étendard qui n'a pas honte – Quoique les yeux ouverts aient beaucoup de choses à fermer *Roberto Juarroz / Doux et Brutal*. Diabolique et Benêt. Doux et Grave. Fou décentré / Artisan obstiné. Politesse du désespoir... / Les morceaux éparpillés de nos vies nous conduisent toujours à ce sentiment d'inquiétante étrangeté. El rostro ido de quien no se sabe observado. le travail évolue par perte progressive de contrôle.



laissons de plus en plus place au hasard, à l'intuition, à l'accident. / Cercle et ellipse. cercle immuable, sans commencement ni fin, ni variations, le temps, succession continue et invariable d'instant tous identiques les uns des autres, le ciel mouvement circulaire et inaltérable. L'éternité ou des perpétuels recommencements. Image archétype. Le symbole de soi, (le carré symbole de la matière terrestre, du corps et de la réalité). Le cercle symbole aussi de protection, d'une protection assurée dans ses limites. L'œil est le premier cercle, la piste. Il est ce qu'il donne à voir: forme pleine, homogène, statique, parfaitement fermée sur elle-même, mais tout autant ce qui n'apparaît pas: un vide, un abîme cachant un chemin invisible. / L'ellipse / manquer, raccourcir le chemin de la pensée. Le tracé du cercle avec le scotch: la force dans le contraste entre l'espace en réaction à la force des 3 hommes et à la fragilité de la ligne. Pour Stefano les phrases au sol comparées à des escargots aveugles cherchant leur chemin. / Sur la solitude: les personnes restées trop longtemps dans la solitude n'ont plus d'âge. / Violence, jusqu'où va le jeu. Trois hommes, un équilibre, une puissance en vio-

Humus
Vertebra
WILFRID
ROCHE
MAESTRONI

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES :

Eric Domenghetty,
Claudio Stellato, Jaro
Vinarsky

FILM D'ANIMATION

ET COLLABORATION

ARTISTIQUE : Stefano Ricci

SCÉNOGRAPHIE

ET COLLABORATION

ARTISTIQUE : Wilfrid Roche
Maèstroni

CRÉATION LUMIÈRE :

Florence Richard

DIRECTION TECHNIQUE :

Guillaume Toussaint
Fromentin

MUSIQUE ORIGINALE :

David Monceau

PRODUCTION :

Théâtre Les Tanneurs
(dir. Xavier Lukomsky),
Charleroi/Dances, O
Espaço do Tempo de
Montemor-O-Novo, Centre
Chorégraphique National
d'Orléans - direction Josef
Nadj, Festival de Marseille
(dir. Apolline Quintrand),
Les Salins - Scène
nationale de Martigues,
Arcadi, Centre des Bords

lence, plus ils sont doux et aimables plus la violence est latente. L'abandon du plastique nous fait découvrir l'apparition des guindes. Elles sont comme des os en rapport au cercle et l'ellipse. Cheval, chevalier tenue par les guindes, par des tensions. les objets sont tenus ensemble. Image de Stefano du stylo que l'on trouve à la poste attaché au comptoir. Ce presque rien sur scène, comme des planètes tenues ensembles avec des fils. Les guindes, les cordes font partie du squelette. Délimiter un espace. / Humus Vertebra, chaque mot est clair seul, ils produisent un sens ensemble, mais écrits sur le manifesto ils restent une énigme. Stefano l'entend comme un gong, comme le «Rosebad» d'Orson Welles. Mot prononcé par un personnage mourant et qui restera une énigme. D'où la proposition de les prononcer dans un des films. Rôle et place des petits films, comme une suspension, comme un vide, comme dans une bulle d'eau. Cinema archéologique. la scimieta, il caprone, il carrousel, il nonno e Stefano e l'uomo patata. Fable hallucinée, première partie ils essayent les choses, il vérifient: c'est l'enfance, transformation, expérience à travers les objets, grandir, apprendre à marcher, vérification des objets pour partir. le chat botté (Eric avec les deux caisses sur les pieds), le lapin géant, agressif, dilaté. Début d'un voyage de nuit, deuxième partie développement du voyage.

de Marne, CDC/Biennale
nationale du Val de
Marne. Avec le soutien du
Ministère de la Culture de
la Communauté française
de Belgique - Service
de la Danse, Association
Beaumarchais, Ballet
National de Marseille
et Wallonie-Bruxelles
Théâtre/Danse

Absentia

J'ai vraiment essayé de choisir une muse, mais voilà... pour être sincère mon choix n'arrive pas à s'arrêter sur une muse spécifique, parce que souvent ces muses, ces femmes ont dû échapper au regard de l'artiste pour pouvoir devenir quelqu'un. À proximité de ces artistes, elles étaient absorbées. Et c'est comme si elles n'étaient que des ombres qui n'ont pu émerger dans la lumière que lorsqu'elles se sont séparées de ces artistes. Donc elles font partie de l'ombre, du secret, elles sont une sorte de béquille et toujours amantes. Une forte présence frappée d'absence... En réalité nous savons bien peu de choses de ces personnages; ils sont entourés de rêve et de mystère. Daniela transporte un sentiment comme ça pour moi. J'aimerais essayer de traverser cette icône, cette concentration de contrastes, en la représentant par de multiples états de corps. Mordre une main qui caresse / des mains de papier / des veines de marbre / Amer et tiède. Ame tenue en équilibre / Horizon d'attente / Variante silencieuse / Un corps qui perd ses contours / Posez votre sourire dans un coin il vous tiendra compagnie / La solitude est au début et à la fin d'elle-même. Quand on la voit, ça n'est pas elle qu'on voit d'abord mais sa solitude comme une tache de solitude qui certains soirs -les soirs de gala en longue robe blanche- s'élargit et enveloppe son corps en ne laissant que les épaules nues. Les muses, elles, sont dû échapper au regard de l'artiste pour devenir quelqu'un / Elles étaient absorbées / Ombres émergées dans la lumière pour exister / Ombre, secret, béquille, amante, pilier / Présence frappée d'absence / Extravagance /sobriété / Fragile / image - icône - Idole / Quelque chose de figé et de précieux / Intérieur chaud / Contrastes chaud-froid / Contraste avec une image de beauté froide et une chaleur intérieure / Passion enfouie / Visage à deux couleurs mais discret / Une image forte dans une pénombre. C'est d'un point d'extrémité et d'électricité que se révèle notre visage profond. On découvre que ce visage n'est pas effrayant et qu'au contraire la confrontation des abîmes et le cheminement par des sentiers sauvages capte de la vie le charme de ses contradictions / 27 positions de pauses de modèle face au maître. / Dina Vierny - Aristide Maillol / Tina Modotti - Ewar Weston/ Liece Miller -Man Ray / Beatrice Portinari - Dante Alighie-

J'ai vraiment essayé de choisir une muse, mais voilà... pour être sincère mon choix n'arrive pas à s'arrêter sur une muse spécifique, parce que souvent ces muses, ces femmes ont dû échapper au regard de l'artiste pour pouvoir devenir quelqu'un. À proximité de ces artistes, elles étaient «absorbées». Et c'est comme si elles n'étaient que des ombres qui n'ont pu émerger dans la lumière que lorsqu'elles se sont séparées de ces artistes. Donc elles font partie de l'ombre, du secret, elles sont une sorte de béquille et toujours amantes. En réalité nous savons bien peu de choses de ces personnages; ils sont entourés de rêve et de mystère.

CONCEPT DU PROJET PAGINA
BIANCA ET INTERPRÉTATION :
Daniela Lucà

CHORÉGRAPHIE :
Karine Ponties

CRÉATION LUMIÈRE : Marco
Forcella

INGÉNIEUR SON : Daniel
Tursch

MUSIQUE : Lech Jankowski,
Janis Joplin

Commande du Théâtre
de la Place (Liège). En
coproduction Charleroi/
Dances, Théâtre de la
Balsamine, As Palavrás
- Cie Claudio Bernardo,
en partenariat avec Dame
de Pic et avec l'aide de la
Communauté française
Wallonie-Bruxelles -
Service de la danse.

ri / Laure de Noves-Pétrarque / Claire Wieck -Schumann / Joahnes
Brahms – Lou Andreas / Salomé – Rilke – Nietszhe – Apollinaire /
Camille Claudel – Auguste Rodin / Gala (Elena Ivanovna Diakonova)
– Dali / Elsa Triolet – Louis Aragon / Jeanne Hébuterne – Amedeo
Modigliani / Saskia – Rembrant / Helga Testorf – Andrew Wyeth /
Nadia – Léger / Olga Khokhklova – Picasso / Lidia Delektorskaia
– Henri Matisse / Olga Smirnitskaia – Strauss / Nush-Eluard / La
fomarina – Raphael / Zelda Fitzgerald – Hemingway / Anais Nin –
Miller / Anne Marie Railé dite la ventouse / Berthe Dumont / Yvonne
Georges / Judith / Madame eduarde / Nico / Gala, femme mysté-
rieuse et d'une grande intuition. En réalité nous savons peu de choses
de ce personnage. / Lou muse sublime, intelligente et libre. Elle avait
le don d'entrer complètement dans l'esprit de l'homme qu'elle aimait.
Son immense pouvoir de concentration attisait si l'on peut dire, le feu
intellectuel de son partenaire. Elle a de longs monologues qui forment
l'une des principales richesses de sa vie intérieure et solitaire, brouillant
les cartes du réel et elle ne parvient plus à distinguer le vécu du rêvé.
«Elle ment vrai». Il en sera ainsi toute son existence. / De la froideur
à l'abandon / L'impression d'être observée / Laisser venir les gestes
qu'une nostalgie inspire/ Se laisser porter par le sentiment/ Rattraper
des images qui s'échappent sans cesse / le regard ne participe pas aux
mouvements du corps / La tête est déconnectée. / Qui sont les muses
aujourd'hui? Y a-t-il encore des muses aujourd'hui? Qui sont-elles?

Absentia
PHILIPPE
CLERCCQ



babil

2010

Babil – babiller – bégayer, désigne un bavardage enfantin, futile et par analogie le cri de certains animaux / Il a été repris à propos de très jeune enfants qui s'exercent à la parole. Dans le chant de la carpe ou le théâtre de bouche Gherasim Luca, rêve l'invention poétique d'un homme ancré, une « contre-créature » dont le corps en métamorphose perpétuelle s'inscrit dans un désir de dépassement humain, contre les fixations arbitraires dans une sorte d'enfance de l'humanité, contre ce fatalisme biologique qui voue l'existence à la précarité, à la turpitude des gestes mous ou crispés qui ankylosent les hommes dans les limites d'une vie réduite, rudimentaire, monotone, fossile. Comme s'il ne fallait jamais s'arrêter de naître. On le dirait atteint aux jambes d'un mal compliqué / Une représentation du corps debout, s'élevant au dessus du chaos / un projet d'exil / Comment s'en sortir sans sortir / Parler une langue qu'il ne connaît pas / mutations sonores où le vacarme et le silence s'entrechoquent : centrechoc / travail de tout le corps / énergie folle de la morphologie de la langue unissant pensée et affect en une tourne qui renverse l'esprit et le corps / marcher avec les mots / glacé par le frisson / il obéit / jusqu'à la fin / Distinguer la forme / une brume s'étale à l'intérieur des contours / enclos dans ses limites / par delà des vides immenses / il perçut le corps avant de le déposer / les froides voix – l'effroi des froids / la nécessité / seulement la nécessité pas la raison / Un corps s'élevant au-dessus de son propre chaos, on le dirait atteint aux jambes d'un mal compliqué. Une identité trouée, une pensée trouée, un langage troué qui s'exerce à la naissance de la langue. Les mots-souffles, un corps nouveau, un projet d'exil, un rêve en action, jusqu'au bout. La métamorphose d'une matière brute du corps comme celle du verbe avec jouissance et angoisse qui interroge le lien entre les deux. Des premiers aux derniers pas, l'homme ne fait après tout que tenter de rester debout. De la terre à l'épine dorsale, la verticalité comme principe mais aussi comme question. Si on essaie de faire corps avec le mot alors on fait corps avec le monde. Fureur de l'esprit et fureur du corps. Rattacher les mots aux mouvements physiques qui leur ont donné naissance; que le côté logique et discursif de la parole disparaisse sous son côté physique et affectif; que les mots soient perçus

Un corps s'élevant au-dessus de son propre chaos, on le dirait atteint aux jambes d'un mal compliqué. Une identité trouée, une pensée trouée, un langage troué qui s'exerce à la naissance de la langue. Les mots-souffles, un corps nouveau, un projet d'exil, un rêve en action, jusqu'au bout. Comme s'il fallait ne jamais s'arrêter de naître.



comme des mouvements. Du murmure au cri. Comme s'il fallait jamais s'arrêter de naître. / L'homme de Rozier se tient bien droit. Et pourtant on le dirait atteint aux jambes d'un mal compliqué, sans origine connue, ou connaissable, du moins dans l'immédiat. Il semble émerger d'un support indistinct, peut-être d'une ornière ancienne, d'avant la première verticalisation du désir de marcher. Il y a du «nomadisme contraire» dans cette représentation du corps debout, s'élevant au dessus de son chaos. / Dans le visage de l'homme de Rozier, je lis un questionnement des racines, craignant par avance toute réponse qui ne serait pas de l'ordre de l'arrachage d'abord, de la dispersion ensuite. Il y a dans ce visage, le peu qu'on en voit (mais c'est ce peu qui nous parle) tant il est profond, l'obscur taciturnité d'un projet d'exil. Les yeux regardent passer au loin l'inlassable transhumance des porteurs du Sens, tous courbés, la plupart claudicants. Dans cette œuvre, je trouve un homme se cherchant, à la fracture du visible et des ténèbres, une réapparition acceptable, de préférence carnée, du héros de soi-même. Par exemple, un rescapé inattendu de la folie mythologique, prise désormais dans les glaciations de la raison. En somme un personnage d'au-delà de son temps, fort en altitude parce que vrai en ses gouffres. Un souleveur de plusieurs fois le poids de ses antécédents, ou saints, ou criminels, ou simplement honnêtes laboureurs. / BOUE-BOULE – Bou-boule-boulet-dé-débout-débouler-pou-poulse-pousse-poutre-route-pauvre route. Entre les routes-pousse l'autre-pou-tiré-retiré-retire-la-retire-retire arrière-pou-bou-boucan-bouti-beau-bou-pou pourquoi-pour le temps pour longtemps et retrouve des retrouvailles de touve de touva de tout vent de tout va bien bon-bou-beau-beau-beau boulot boule – déboule-debout-déboulé dé rouve des rêves je rouve-je rêve rêver de biche-de bouche-bioche- brioche-pioche-poche-boche-moche de pour savoir pour- car- carté-écarté-par les couches j'ai rêvé je-rève j'ai fait le rêve de pourquoi là je continue de rentre-de l'entre de routes-ressère-ressérer j'ai rêvé de biches-une biche-nous volions sur la route au-dessus des champs plus tard nous nous arrêtons au-bord leur nid dans-leur-nid-elles-sont rentrées-se-sont-lovées-j'ai pas voulu les déranger-j'ai BONDI. Un bond magnifique un beau-bond un bon-bond un bonbon- je bon je bonde je bande-je rêve que je bandis j'arrive-j'arrête je rote des carottes des carotides. / FACE À TERRE – À terre! face à face-efface-a-terre déface -effacer la terre flaque de terre-déter-

CONCEPTION

ET CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTE ET TEXTE :

Eric Domeneghety

MUSIQUE ORIGINALE :

David Monceau

CRÉATION LUMIÈRE :

Julie Petit-Etienne

DIRECTION TECHNIQUE :

Guillaume Toussaint

Fromentin

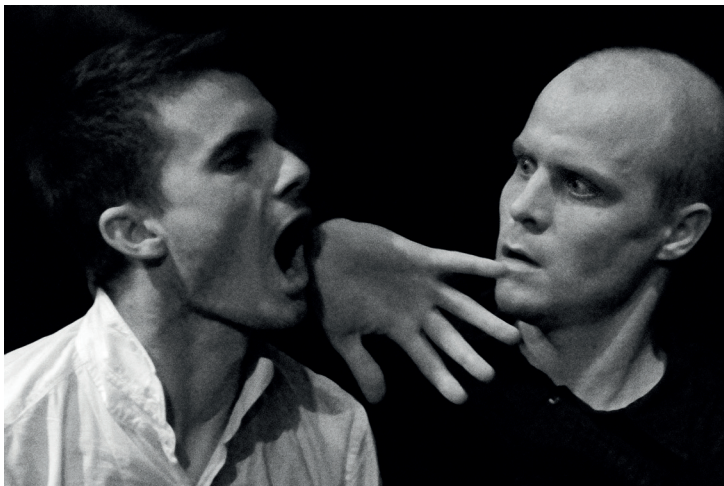
COSTUMES : Samuel Dronet

PRODUCTION : Théâtre Les Tanneurs, Bruxelles, Centre des Bords de Marne, Le Perreux, CDC/ Biennale nationale du Val de Marne. Avec l'aide du Ministère de la Communauté française Wallonie-Bruxelles – Service danse, de Wallonie-Bruxelles Théâtre/Danse.

rer-en terrer la circonstance des rencontres des concours allongés à plat terre contre son ventre face contre terre pour -des-rencontres mémorables de -mémoire-a-mémoire-en-désespoir-de-cause-à-effet-de-serre desserre-desserer des racines-guerrassine-ghérasim! J'ai fait une rencontre avec un étrange-un-bon-étrange un bon -un-bon-homme un bonhomme étrange-un étrange bonhomme un bon étrange un bon étranger! Je dois rester calme-cool-cale-calé je suis bien comme ça je cale-je-calme- je coule ... mais ça m'énerve! / UN ÊTRE SANS ÊTRE – La raison de pas être est peut-être de rencontrer un être sans être sans tête marcher contre son gré, un grès de fonte, qui rencontre une bonne fonte une bonne fontaine fontaine de grès qui rencontre une tête sans être et sans pied. / ACCIDENT-OCCIDENT – Accident-occident oxyde qui oscille sur l'occi-pute de l'occident ocsis-coxis qu'occident dent-dedans-dérange-dérage-dérage de dent. / UN BATAILLON DE BETTERAVES – Un bataillon de betteraves contaminées traverse une tranchée de poireaux en rang d'oignons et continuent leur chevauchée sauvage dans un sillon de potirons BIO! – UN CARNAGE S'ENSUIT – S'ensuit un car, un carnage, un quart des corps – à corps – un accord des corps – un désaccordé – un dé dément – un dément décor – un dément désaccord – un démembré un démembrement des corps à corps des cordes à corps des cas des carottes – carotide tranche, tranchées démembrées – démembre – des membres – trembles – tremblants – tremblés. / RÊVE – J'ai fait un rêve, j'ai rêvé que je volais, j'ai rêvé que je volais avec les biches nous volions au-dessus des routes des champs des forêts. Plus tard nous nous arrêtons au bord d'un trou dans la terre leur nid au fond des branches tressées, serrées, elles sont rentrées se sont lovées, je n'ai pas voulu les déranger. J'ai pris mon élan et j'ai bondi un bond magnifique. J'ai fait un rêve, j'ai rêvé... je rêve...

Mirliflor

2010



Travailler l'élégance intérieure contenue que transportent quatre danseurs et la déformer en créant d'étranges personnages. Les manies gestuelles de ces individus créent des états étrangement familiers qui ne cherchent nullement à singer la vie mais juste à lui restituer ses ondulations dociles et grotesques à la fois.

Mirliflor
ANDREY
SCHELKUNOV

Les collectionneurs, 20 tics, 5 façons différentes de se coiffer, 20 déclarations molles, 2 danses indiennes, 2 aikido, 2 butoh, 2 flamenco, 2 russes, 10 façons différentes de chuter. 15 positions de corps déglingués séparés et mises dans différents espaces, construire en arrière le chemin pour aller de l'un à l'autre, et puis sur une musique répétitive en sautillant, en traînant les savates, quand on reste sur place, on plie les genoux et on maintient le même rythme, le haut du corps lâché, mobile, et on ajoute des gestes simples. LOUPS. Bande de loups sans affect. Aspect humain. Comment faire parler le loup qui est en soi. Éviter les 4 pattes. Conflit de territoire/ de pouvoir / Porter l'autre comme s'il était d'une fragilité extrême, comme s'il allait se casser. Métamorphoses en mouvement, en poussant le mouvement changer de peau, passer de l'insecte au gorille mais dans une attitude humaine. Montrer la lutte, chercher le mouvement qui fait naître la lutte. Des nœuds

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES : IvanEstegneev, Mariya
Kachalkova, Tatyana
Karavanova, Evgeny
Kulagin**COLLABORATION**ARTISTIQUE : Eric
Domeneghetti**MUSIQUE ORIGINALE :**

David Monceau

CRÉATION LUMIÈRE :

Pavla Beranova

PRODUCTION : dans le
cadre du projet EUNIC
«Intrandance» organisé
par l'Institut Français en
coopération avec Goethe-
Institut, British Council,
Instituto Camoes and
Istituto Italiano di Cultura,
avec le soutien de la
Commission Européenne.
Remerciements à Elena
Tupyeva

Mirliflor a reçu le Golden
Mask 2011 (Russie), caté-
gorie meilleur spectacle de
danse contemporaine.

dans le corps. Se déplacer à quatre avec une table et changer de lieu, de situation, d'état. Modèles exaltés de l'Homme révolté. brusques cataclysmes. On a le vertige à regarder les balancements désordonnés de ce grand corps sous le choc des idées et des faits. Sollicités par des attractions contraires. Divisée contre elle-même l'alternative monotone, une plaine qui court, semblable à elle-même, sans horizon distinct, sans contours arrêtés, avec des mirages de neige, de marais ou de sable. Nulle part la montagne ne dit à l'homme : «Arrête-toi ici ou lutte pour me gravir.» Partout l'infini qui trouble et attire sans but. Tolstoï l'a bien dépeint, «ce lointain sans bornes qui appelle à lui» Pays d'âmes vagues comme les âmes des gens de mer, concentrées, longuement résignées, avec des violences soudaines de désir. Comment abolir le passé et par où se reprendre les uns aux autres? On croit voir un de ces mondes qui cheminent là-haut, sollicités par des attractions contraires; il se brise, en fragments court à l'étoile lointaine qui l'appelle, tandis que le gros de la planète continue à graviter vers les sphères plus voisines; malgré tout, ces deux morceaux de monde tendent à se réunir; comment y parviendront-ils à travers le vide des espaces et à rencontre des forces acquises? Ainsi la Russie, faite de tant d'éléments dissemblables, attirée tour à tour par des pôles opposés, jetée à maintes reprises de l'Europe à l'Asie, de l'Asie à l'Europe, et en dernier lieu divisée contre elle-même. Il faut ajouter aux malchances de l'histoire celles de la terre et du climat... / *Oblovov* ou modèles exaltés de l'Homme révolté – Pour justifier l'incapacité à rendre compte de modes de fonctionnement jugés irréductibles aux standards occidentaux, on invoque une «âme russe» et la Russie, cristallisant les fantasmes, fascine ou fait peur. On a le vertige à regarder les balancements désordonnés de ce grand corps sous le choc des idées et des faits.

Tuco

Tuco est un anti-héros, une figure carnavalesque, un Sancho Pansa qui rote, jure, crache, fais un signe de croix plus qu'approximatif. Son côté grossier et grotesque lui donne une dimension cartoonesque, presque à la Tex Avery. Toutefois il est également doté d'une finesse psychologique. Il n'est pas seulement un bandit mis aussi un homme qui n'a pas eu une vie facile. «le monde tel qu'on voudrait qu'il soit et tel qu'il ne l'est pas. Parfois l'embellissement du monde n'est pas un déni ou un mensonge, mais l'unique moyen de l'habiter moins durement.» / Que la Cigale se frotte au coyote et au vautour / Univers à la fois ludique et violent / Nostalgique et picaresque / L'univers du poncho (et peut être du jean déchiré) / Ritournelles entêtantes / Duels interminables / triels filmés comme des opéras lyriques / Ritualisation des duels / Pris en tenaille / balbutiements / Chant funèbre /Le grand manifeste / Second souffle / La capacité de produire du rêve à l'abri des soubresauts du monde / Equilibre entre L'innocence / cruauté et Humour / tragique / Qu'est ce que la violence graphique sur un plateau? / Jeu d'alliances fragile entre trois personnages en quête...(d'un même trésor) / Trahisons / déguisements et volte-face /Rouge et noir / Un conte pour adultes / Chœurs antiques / Etre Hors et à l'intérieur de l'action / fresque profane / Regard d'enfant, se marcher sur les pieds, tirer sur le chapeau de l'autre... / Entre la vivacité du geste et l'éternité du rituel qui précède. / Parfois l'embellissement du monde n'est pas un déni ou un mensonge mais l'unique moyen de l'habiter moins durement / Détournement des positions / la versatilité constante des rapports de force / la victime et le bourreau / le chasseur et la proie / la victoire et la défaite / Instabilité des positions / La bêtise et le cynisme / Arène / Duels absurdes / Minimaux / Maximaux / Extravagants / Sobres / Solo du manteau, rituel, plié, déplié, mettre, enlever, s'emmêler les pinces / Avant et après les rituels / Le souffle / Le désert / Positions d'hommes dans l'espace de dos, couchés, assis, Pictural / Postures stylisées pour des duels en ombres / Le cri du coyote: Il est beaucoup plus fréquent d'entendre un coyote que de le voir. Leurs appels sont aigus. On les décrit comme des hurlements, des glapissements, des aboiements. Ils sont composés soit d'une note qui monte et qui descend (un

Le départ de ce projet est le film culte de Sergio Leone «le Bon, la Brute et le Truand». Un jeu d'alliances fragiles entre trois personnages en quête. La versatilité constante des rapports de force, le bien et le mal, la victime et le bourreau, le chasseur et la proie, la victoire et la défaite. Univers à la fois ludique, violent et nostalgique. Une forme de magie dans un genre devenu sérieux, voire dépressif...

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES : André Braga,

João Vladimiro, Ricardo
Machado

MUSIQUE ORIGINALE :

David Monceau

MUSIQUE ADDITIONNELLE :

Ennio Morricone

CRÉATION LUMIÈRE

Ricardo Alves

PRODUCTION :

Dame de Pic/Cie Karine
Ponties et Companhia
Instável

hurlement), soit d'une série de brèves notes (un glapisement). On le entend à la tombée de la nuit ou pendant l'obscurité plus fréquemment qu'en journée. Bien que les appels aient lieu toute l'année, ils s'intensifient pendant la saison des amours au printemps, et pendant l'automne, quand les petits se séparent de leurs familles pour conquérir de nouveaux territoires. Le hurlement est trompeur. En raison de ses paramètres sonores, il donne l'impression que le coyote se situe à un endroit alors qu'il est ailleurs.



Tuco PEDRO DAVID

Benedetto Pacifico

Comment l'être humain, si fragile, a-t-il réussi à envisager le monde? C'est en étant sensible au moindre mouvement. / Le béni pacifique / Si l'on considère tous les mouvements du monde sans distinction d'échelle, le pas d'une fourmi, la rotation de la terre, le ressac sur la grève, la révolte d'un peuple, le cœur qui bat dans une poitrine, le séisme au fond de l'océan, le vent dans les feuilles, et qu'on laisse un corps s'en imprégner, les récolter tous, on obtient par lui la traduction la plus hasardeuse mais la plus construite qui soit; un chaos pacifié et incarné. / La pacification c'est se mettre en paix avec ses propres énergies, ou celles qui nous traversent. / Sa traduction dans le monde / Il évolue au sein d'une matière fluide comme dans un air épais sans plus de gravité; un être qui se prend à révéler le vent, comme lui imprévisible, aspirant à la vie dans une plénitude solitaire. Pour inventer, envoûter, éventer, engouffrer. Une palette si vaste et définie qu'elle reflétera plus le vivant que le monde par ce corps. Un feu follet, figure passagère, simple et joyeuse, qui se laisse traverser. Laissant prise, n'opposant qu'une force organique plutôt qu'une pensée, une préhension de la joie plutôt qu'une exaltation du jeu. / La figure / Il se laisse traverser ou reprend possession de lui, doute de l'origine du mouvement. / C'est un éphémère. 30 minutes, quelques heures, tout de sa vie d'images. le temps pour lui d'une consommation généreuse, ballotté par des forces plus vives et pérennes que les siennes. Le baladin des steppes humides plonge dans la vie pour la dévorer, contrarié, humilié par des forces qui lui sont supérieures, luttant à une échelle inférieure, règne sur son cycle autonome, naît, renaît, et se boit jusqu'à la lie. Il brûle en quelques heures ce qu'il a accumulé toute une vie. Sans limite. / La liberté / On ne sent la liberté que quand on a idée de l'enfermement. Il n'est pas accroché à un point; c'est un épouvantail par hasard, un morceau de plastique porté par les désirs de l'air. Une flamme qui fait fuir. C'est sa liberté qui fait peur, ce vent qui tourne sans prévenir. Un corps saisi d'un souffle qui tarit, s'épuise. Un corps animé, saisi de plusieurs énergies, exposé aux quatre vents ne peut pas s'épuiser, lorsqu'une force faiblit, elle cède la place à sa supérieure. La liberté est l'action de se maintenir au milieu de ces forces. / Evoluer dans une matière fluide comme dans un

Benedetto Pacifico dévoile un corps animé de plusieurs énergies, exposé aux quatre vents, soumis à des forces qui lui sont supérieures mais restant libre et debout malgré tout.



Benedetto Pacifico
GUILLAUME
TOUSSAINT
FROMENTIN

air épais sans plus de gravité. / le sac plastique vole et ne s'arrête que dans un endroit exigüe que quand le vent n'a plus de prise. / Se laisser traverser et reprendre possession. Le doute de savoir si le mouvement vient de soi ou non / Rapport social. / Emprise sous l'appréhension de quelque chose ou quelqu'un. / La pacification c'est de se mettre en paix avec ses propres énergies, ou celles qui nous traversent. / On ne sent la liberté que quand on a une idée de l'enfermement. / Disposer ou pas de son corps / il n'est pas accroché à un point c'est un épouvantail par hasard car c'est un bout de plastique porté par le vent qui fait peur aux oiseaux. Flamme qui fait fuir. C'est cette liberté qui fait peur, ça tourne sans prévenir. L'épouvantail c'est intentionnel la flamme et le vent non c'est l'inconnu / Sentir qu'un corps saisi de plusieurs énergies ne peut pas s'épuiser, l'énergie s'épuise elle-même et donne la place à une autre / Se maintenir au milieu / fluide liberté qui émane de ça presque pas de rapport à la gravité. Différence entre les champs et la steppe, ou la plaine. / Un être qui se prend à inventer le vent, à révéler le vent, comme lui aspirer à la vie dans une plénitude solitaire. Inventer

envoûter éventer. Engouffrer. / Un feu follet, figure éphémère, simple et joyeuse, qui se laisse traverser. Laisant prise, opposant une force organique plutôt qu'une pensée.

appréhension de la joie pas l'exaltation du jeu. / Subimago – un être complexe avec des replis, 2 naissances. La naissance c'est l'oubli, être sans mémoire et sans pensée un capteur d'énergie. / Leur dernière journée c'est leur seule journée en tant qu'être accompli donc ça justifie l'exaltation / L'imago brûle en quelques heures ce qu'il a accumulé toute une vie. Sans limite. / Cette force là n'est pas adaptée à l'espace qu'il habite qu'il occupe, en raccord avec l'immensité, un être en pleine consommation et en pure perte. C'est un éclair, c'est un souffle, son seul déterminisme c'est d'engendrer le souffle suivant, donner vie à d'autres organismes plus grand que lui. Dispersé par le vent et mobilisé. La dissémination passe par le vent et pas par le vol. Ce n'est pas un conquérant, ce n'est pas un colon, juste un être vivant. / Ma main me fait des signes depuis un autre univers – *Roberto Juarroz*

CONCEPTION
ET CHORÉGRAPHIE :
Karine Ponties

INTERPRÈTE :
Guillermo Weickert Molina

INTERPRÈTE À LA CREATION :
Ricardo Machado

MUSIQUE ORIGINALE :
David Monceau

CRÉATION LUMIÈRE
ET COLLABORATION
ARTISTIQUE : Guillaume
Toussaint Fromentin

PRODUCTION : Dame de Pic

2012

Lamali Lokta

Il est un espace où l'imaginaire prend sa source, un endroit où les formes et couleurs prennent naissance ; le lieu d'une enfance. Ce lieu, Lamali Lokta, c'est l'enfance de l'Art, le premier trait, l'ébauche qui met à portée un horizon sans limite ; un pays tantôt prolifique, tantôt aride, posté en porte-à-faux entre réalité et fable.

Fragilité du papier : il est l'éphémère et la permanence, le sens et l'insignifiance, le précieux et le jetable, la mémoire et l'oubli. / l'accepter en toute conscience / imprimé dans la rétine / les choses simples qui sont de plus en plus absentes / l'importance d'un regard, d'un détail / Des êtres petits disproportionnés, maladroits mais y allant, pas de grands performants ou démonstratifs mais qui s'appuient sur une cassure autre que politique, urbaine ou d'actualité mais une cassure qui regroupe toutes celles ci. La cassure dans l'humain, dans son développement, dans son être. Tricher ou jouer cœur. Malmenés, pas à leur place mais comme horizon une liberté / Immersion / le cours des choses / cadrer, s'encadrer, se décaler / L'éphémère : tout ça pour ça / Inadaptations – fonctions, désirs, dimensions, sens des choses, formes / Etre fauve en ville / Etre homme en jungle / Où poser son être / ancrage – dérive – aspiration – décalage – Faille / La perte, perte de support, d'un membre, de repères, de mémoire / Qui tient les ficelles / Ne pas se fier au sol / Disproportions / Zones de paradoxes, d'indécision, d'ambiguïté / Hors Zone/ Hors champ / Légèreté insoutenable mais salvatrice / peindre des romans / gymnastique entre sentiments de légèreté et pesanteur / Sagesse de l'incertitude / Un monde où on peut exister dans la matière, sous la matière, par la matière / Animer les matières des mêmes forces qui animent les corps / Lutter pour la sobriété / Qu'est ce que tu développes quand tu as un manque / Extrême simplicité de traits marquants / La caricature ne masque pas le reste / l'imperfection n'empêche pas d'être complet ou intégral / WILFRID / la maladresse, se faire le plus petit possible / prendre très peu de place avec un corps imposant, la miniature dans un corps de géant / trop de corps pas assez de corps / l'ogre / THOMAS / le grand nerveux / le chien fou / impossible de tenir en place / traversé de courants / le thème du passage lui est propre / impossibilité de trouver une place où se poser / corps lisse / rigidité / EVA / ANA : à fleur de peau / un corps matière qui a force de se plier et de se tordre n'est qu'une consistance, une pure matière et un visage... yeux étonnés grands ouverts surpris d'être là / Tout de la poupée sauf la rigidité / femme enfant / ERIC : Un enfant grand petit / un corps entier qui transporte / Déca-



Lamali Lokta

PERRINE LECLERC BAILLY

lage entre le gros et le petit mais différentes palettes / Travailler sur le ridicule et puis enlever ce qui réduit le personnage ou la personne / sacrée auto-dérision / RICARDO: vibration, oscillation, une pensée constamment en mouvement / le vent / souple / Der lauf der Dinge. La chaîne de causalité de Der n'a aucune fonction ni objectif. PASSAGE / Etroit-large / d'une image à l'autre / d'un état à un autre, aux autres / transition ou rupture / le passage brille d'être pur mouvement / du figé au mouvant / du plein au vide / le couloir / la salle d'attente / par aspiration / du végétal à l'animal / la métamorphose / le vertige du passage / l'abîme du passage / la rugosité du passage / le retournement / l'envers / Par où, par la porte, la fenêtre, par le trou? / dans le pli / de l'enfance à l'adulte /du jour à la nuit / du rêve à la réalité / de solide à liquide / du sérieux au ridicule / d'un monde à un autre / écrire une porte, description physique de la porte, mais aussi interrogation sur

la liberté de passage, sur l'interdit et la transgression, sur l'autorité et l'autorisation / Immersion / Passage entre l'espace de représentation et l'espace de l'imaginaire / Etat concret / Etat inspiré / Intronisation / Passage Brutal / net retour à soi / Hors jeu / Hors zone / Les deux faces du papier qui ne se fréquentent pas / L'anneau de Moebius / Double personnalité / S'assembler pour faire traverser quelqu'un / le rejet / pousser l'autre / Dans un autre état autant physique que social / vif – frontière / MONDE DE PAPIER / la fragilité, l'éphémère, le presque rien. L'air de rien. Lorsqu'on feuillette un livre se rappeler de toutes ces choses fragiles qui habitent notre monde et en prendre soin. Beatrice donne à voir avec infiniment de délicatesse, donne à penser, aussi, parce que ses histoires abordent très simplement des thèmes complexes : l'identité, le parcours d'une vie, la relation aux autres, la solitude. Des êtres très seuls demandent un peu d'attention, ils existent et ne peuvent être heureux que si quelqu'un leur donne un peu d'attention / L'ARBRE / L'Homme est un être de volume, mobile / L'arbre, un être de surface, immobile / Les surfaces d'échanges d'un Homme, tube digestif, poumons, reins sont internes et concentrées. Les surfaces d'échanges d'un Arbre sont externes et gigantesques. Si on additionne toutes les surfaces d'un grand arbre, le tronc, les branches, les rameaux, les feuilles recto verso, les racines, on obtient le chiffre moyen de 130 hectares. Comment 130 hectares pourraient-ils se déplacer ? La différence entre l'Arbre et l'Homme est-elle la mobilité ? L'arbre semble fixe parce qu'il vit dans un temps différent du nôtre. Mais que l'Homme se mette à vivre plus lentement et il verra les arbres marcher ! Le palétuvier donne le mouvement à sa chair car, pareil au voyageur impénitent, il ne peut rester en place. Son tronc meurt d'un côté et croît de l'autre ainsi se déplace t-il. Sa vitesse de croisière est de quelques mètres par an. Quelques mètres c'est le bout du monde pour un arbre. Le palétuvier est un arbre voyageur qui déambule le long des rives. Sait-il seulement où il va ? vers la mer, vers la mort ? Peu importe, son bonheur est dans le mouvement. L'Homme est vivant ou mort, l'Arbre, lui, vit et meurt simultanément : il est immortel. Forme de folie ou folie de forme, la mort des arbres nous émeut pour des raisons qui échappent à notre entendement. Elle nous rappelle la perte d'un monde où l'Homme et l'Arbre ne faisait qu'un / VERTICALITÉ / La face occulte, sauvegardée, d'une ouverture verticale dans la nuit / Dessiner les pensées

comme une branche se dessine sur le ciel «Vertical» évoque le creusement vertigineux de la profondeur / ANIMATION / Qu'est ce que l'animation en vrai? Ne pas animer un corps mais une série de contraintes / créer des mécanismes à deux / leviers – forces de pression – de dilatation – de contraction – d'aplatissement – d'étirements / Parfois je me mets à regarder une pierre. Je ne me mets pas à penser si elle sent. Je ne me perds pas à l'appeler ma sœur mais je l'aime parce qu'elle est une pierre, je l'aime parce qu'elle n'éprouve rien, je l'aime parce qu'elle n'a aucune parenté avec moi.

D'autres fois j'entends passer le vent, et je trouve que rien que pour entendre passer le vent, il vaut la peine d'être né. *Pessoa*.

CONCEPTION
ET CHORÉGRAPHIE :
Karine Ponties

INTERPRÈTES :
Thomas Chopin, Eric
Domeneghetty, Ricardo
Machado, Anna Réti,
Wilfrid Roche Maëstroni

CRÉATION LUMIÈRE
ET COLLABORATION
ARTISTIQUE :
Guillaume Toussaint
Fromentin

MUSIQUE ORIGINALE :
David Monceau

SCÉNOGRAPHIE :
Perrine Leclere-Bailly
et Wilfrid Roche Maëstroni

COSTUMES : Samuel Dronet

PRODUCTION :
Les Brigittines, Charleroi/
Danses, Théâtre de la
Place - Liège, Centre
Chorégraphique National
d'Orléans - direction Josef
Nadj, CDC / Biennale
nationale du Val de Marne,
Théâtre Paul Eluard de
Bezons. Avec le soutien du
Ministère de la Culture de
la Communauté française
de Belgique – Service de la
Danse, Wallonie-Bruxelles
Théâtre/Danse, SACD, O
Espaço do Tempo

Pisum Sativum

Dans cette République des cavernes à l'âge du poil, on retrouve celui qui a failli partir, ceux qui sont restés et celui qui est parti... et qui est revenu. C'est lui qui défait l'apathie cultivée par toute cette troupe d'animaux civilisés. Galilée préhistorique, il apporte hésitations, incertitudes, révolutions dans les cerveaux humains. Une pièce à la gloire des histoires minuscules, des métamorphoses aberrantes et des ratages réussis, tout cela qui pousse notre évolution au fond de nos vieux organes.



Platon, l'allégorie de la caverne / Dans une demeure souterraine, en forme de caverne, des hommes sont enchaînés. Ils n'ont jamais vu directement la lumière du jour, dont ils ne connaissent que le faible rayonnement qui parvient à pénétrer jusqu'à eux. Des choses et d'eux-mêmes, ils ne connaissent que les ombres projetées sur les murs de leur caverne par un feu allumé derrière eux. Des sons, ils ne connaissent que les échos. «C'est à nous qu'ils sont pareils!». Que l'un d'entre eux soit libéré de ses chaînes et accompagné de force vers la sortie, il sera d'abord cruellement ébloui par une lumière qu'il n'a pas l'habitude de supporter. Il souffrira de tous les changements. Il résistera et ne parviendra pas à percevoir ce que l'on veut lui montrer. Alors, Ne voudra-t-il pas revenir à sa situation antérieure? S'il persiste, il s'accoutumera. Il pourra voir le monde dans sa réalité. Prenant conscience de sa condition antérieure, ce n'est qu'en se faisant violence qu'il retournera auprès

*Pisum
Sativum*
AUDE
MARTIN

de ses semblables. Mais ceux-ci, incapables d'imaginer ce qui lui est arrivé, le recevront très mal et refuseront de le croire: ne le tueront-ils pas? Il y a entre l'archaïsme et le moderne un rendez-vous secret / Nous sommes au carrefour des temps immobiles où, arcs-boutés, incertains, à la recherche d'une direction, pris sous des vents contraires, nous guetons. / Les lucioles sont la métaphore d'images survivantes, résistantes. Un corps avec de longues pattes mais coincé dans une boîte (on ne voit que son dos) entre en scène. Il ne fait pas grand chose (pas trop de possibilités), moins il fait plus c'est drôle. Au fond une étrange famille un peu pétrifiée, on découvre un groupe compact pris dans une immobilité, très proches les uns des autres, ils semblent attendre, Une tension les tient, des visions les hantent, tu pourrais me dire oh un autre Mirriflor, oui mais là on est à l'âge de pierre, il se trouve que nous sommes chez les barbares raffinés. L'homme dans sa boîte deviendra le nouveau chef de cet étrange famille amalgamée. Ca parle étrangement beaucoup de sexualité -chose que je n'aborde jamais- dans cette pièce, ils sont souvent tête-cul, mais chez eux ça semble normal, ils savent jouer, ils sont très jeunes, il y a une certaine innocence drôle / petits thèmes en plus des favoris éternels / Un seul corps plusieurs créatures, plusieurs corps une seule créature / Si vous n'êtes pas éduqués un minimum soyez des primitifs élégants, les barbares raffinés / Découverte, surpris d'être en vie, d'être là, les premières fois / Essayer encore – rater encore – rater mieux / Le merveilleux monde des nœuds / j'ai une strip-teaseuse jongleuse en peau de bêtes qui fait des sons étranges / Un femmemonstre anachronique donc belle / Le personnage bossu qui est dans le «nom de la rose» dans le film mais en beau, jeune svelte et physiquement à fond / Un gorille, le vieux chef qui laissera sa place à l'homme boîte / bref j'ai tout ça et plus... mais en jeune / Voyage au japon : Lecture. Le cri du petit pois / Imaginez un être capable d'analyser , de se souvenir et de partager de l'information -un être avec des potentialités qui lui sont propres et vivant dans un monde qui est le sien- Avec une si brève description, la plupart d'entre nous penseront à un humain, le cas échéant, à un animal, mais pratiquement personne ne songera à une plante. Pourtant le *Pisum Sativum* plus connu le nom de petit pois, fait partie des candidats possibles. Des chercheurs du Jacob Blaustein Institute for Desert Research en Israël ont révélé qu'un plan de pois soumis à une sécheresse forcée communique aux pois qui l'entourent

CONCEPTION**ET CHORÉGRAPHIE :**

Karine Ponties

INTERPRÈTES :Florent Golfier, Lukáš
Karásek, Ema Krizžová,
Marta Kuczynska, Pavol
Seriš, Marketa Šebestová,
Filip Teller, Kristýna
Trojanová**CRÉATION LUMIÈRE****ET COLLABORATION**ARTISTIQUE : Guillaume
Toussaint Fromentin**MUSIQUE ORIGINALE :**

David Monceau

ARTISTES**COLLABORATEURS :**Zuzana Rezna, Marie
Gourdain, Eva MarkováPRODUCTION : Department
of Physical Theatre-JAMU,
Studio Marta, Dame de
Pic, Théâtre Alfred ve
Dvore

de l'information sur son pénible sort. En d'autres termes, il envoie un message biochimique à ses voisins pour qu'ils se préparent à affronter la menace. Ce type de recherche devrait nous amener à repenser nos relations aux plantes. Est-il moralement licite d'instrumentaliser des êtres vivants qui certes, ne possèdent pas un système nerveux central mais sont capables de communiquer et d'apprendre, fût ce à un niveau élémentaire? Les préoccupations éthiques ne sont jamais des problèmes résolus une fois pour toutes; elles nous mettent mal à l'aise et parfois, quand l'aiguillon de la conscience est trop fort, elle nous empêchent de dormir. Le barbare raffiné qui sème la zizanie car il remue toutes les pulsions / il les met à vif / Un rayon de soleil viendrait leur réchauffer les glandes/ L'homme-boîte porteur de sa propre tanière / le soleil poilu / le retournement l'intérieur de la peau / les organes. / Dans cette République des cavernes à l'âge du poil, on retrouve celui qui a failli partir, ceux qui sont restés et celui qui est parti..... et qui est revenu. C'est lui qui défait l'apathie cultivée par toute cette troupe d'animaux civilisés. Galilée préhistorique, il apporte hésitations, incertitudes, révolutions dans les cerveaux humains et même si à bout de patience on s'acharne à supprimer de la bande cette espèce d'étranger, les transformations qu'il apporte en lui sont en germe et croissent irrésistiblement. Une pièce à la gloire des histoires minuscules, des métamorphoses aberrantes et des ratages réussis, tout cela qui pousse notre évolution au fond de nos vieux organes. / Marketa – Grand enfant / Florent – la croquette / Lukas – le jeune Fou / Les gardiens / les veilleurs / Dupond-Dupond / Filip – la bête sauvage gentille, dès que tu lui caresses le ventre tu le soumets / Marta – chef de meute / douceur / carapace / Chef bienveillant / Krystina – la muse la présence frappée d'absence, l'invisible / Emma – La femme / en fait, Pavol s'est gouré / La femme à l'état sauvage, à l'état de nature dans une simplicité naturelle, animale / Pavol et Marta conflit de pouvoir / La pieuvre.

Luciola

Attraction et répulsion sont nécessaires à l'existence de l'Homme, et ces deux mouvements sont immanquablement provoqués par la rencontre avec un monstre ou avec son image. Le Monstre est un conteant énigmatique portant en lui un contenu énigmatique. Il pose les questions fondamentales sur la condition humaine. Un homme qui se cherche et désire se retrouver au-delà de toute superficialité, dans une autre dimension, celle du mouvement pénétrant, celle de la profondeur. L'obscurité permet l'existence de notre part d'ombre, accepte l'incompréhension, l' inexplicable et l'existence du Monstre. La présence du Monstre, du désordre, du chaos et de l'accident sont vitaux; ils créent une conscience de la fragilité de la vie qui nous conduit à la considérer comme un bien précieux, un trésor inestimable. Il est question de survie avec le Monstre. Tout notre être, corps et tête, est impliqué de façon archaïque dans cette relation avec le Monstre. Dans la matière morcelée, pilée, fragmentée, mouvementée, l'histoire d'une libération qu'il faut soutenir sans relâche. Celle d'une figure qui fait signe, dans un espace visible et sensible, tendre et insolent. Le morcellement reste une dé-construction, avec la possibilité de reconstruire. Si la déformation peut être due au mouvement, à l'élasticité, à la multiplication, à la pression, à la sensation, ce peut être aussi une superposition d'états. Ranimer sans cesse, ce merveilleux présent que représente chaque vie, riche, consistante, excessive parfois, virulente, mais dont l'extrême fragilité ne doit jamais être oubliée. Peindre, montrer, danser cette fragilité avec force et énergie. Travailler sur le Monstre, la chimère, une réalité vivante, fébrile et changeante, celle d'une anomalie qui permet au doute de s'instaurer, à l'interrogation de se poser. L'homme rêve de s'inventer un autre corps. Non pas un corps plus beau, plus robuste ou plus efficace mais un corps libéré des contraintes de l'anatomie. Ces fantaisies se présentent comme un écart à la nature, par déplacement, sur-développement, addition ou suppression d'organes. La création d'animaux fabuleux est le fruit d'un mélange inconscient de désir et d'angoisse. L'enjeu est de créer un bestiaire fantastique et de l'organiser en code social d'apparence normale. Un voyage parmi les branches éteintes de la création au centre du chaos originel / Rechercher le rire

La figure du monstre semble de plus en plus éradiquée de notre monde civilisé. Pourtant l'homme moderne, sous ses apparences lisses, en dissimule de terribles. Luciola part à la recherche du monstre en l'homme en poussant les limites du corps dans ses zones les plus incertaines et fait surgir l'animal là où on s'y attend le moins. La chimère issue des profondeurs de l'imaginaire se nourrit plus d'ombres que de pleine lumière; la chorégraphie la traque ici de manière plus crue et radicale pour tenter de déterrer la joie enfouie dans les corps troublés, le rire dans le terrible.



au milieu du terrible / Et si l'altérité, c'était d'abord l'Inconnu qui est en nous? Explorer à travers le corps du danseur un univers chaotique et primitif, nous éloignant du centre du monde connu pour rencontrer des hybrides / L'animal habite un territoire, le conquiert, le défend. Il menace et séduit. Tue et se reproduit / Il a ses alliés, les monstres qui l'indiffèrent ou avec lesquels il commerce / Ballet à 8 jambes pour rituel ironique ancestral. Il n'y a point de normalité sans monstres, point de force spirituelle sans un soupçon de blasphème. Le corps est une représentation fortement métissée d'imaginaire / Il est un réservoir d'images anthropologiques, un carrefour complexe ou entrent en consonance rêves, fictions, mythes et fantasmes. Les figures de l'autre par un travail corrosif de fissurations, ajouts et exagérations, par des bouleversements de perceptions / Des personnages en marge, à l'écart. La métamorphose est toujours rupture et perturbation de l'ordre naturel des choses. Étudier l'anormal pour mieux comprendre, ou mieux approcher le normal. Croisements, confusion des règnes – animal, végétal, minéral, humain, choses inertes / MATIÈRES / Pouvoir retrouver cette petite lumière que le corps émet / chaque jour qui passe nous enlève un savoir / un jour tout a été en contact, l'homme est ce rassemblement des choses infimes / recomposer la chimère / ce n'est pas rond, ce n'est pas lisse. Dos, nageoires, assemblages de pattes, de ventre, mélange de dur et de mou / Les hommes sont des monstres comme les autres / Les monstres sont des hommes comme les autres / Parallélisme et réversibilité. Les monstres raffinés, les monstres fréquentables. Le monstre qui habite chez moi. le monstre qui habite en moi. Le monstre est un entorsé de la règle / La peau d'aujourd'hui, l'homme moderne s'entretue sans se toucher. Pulsions, perte de contrôle, les muscles qui lâchent. C'est dur de bien se tenir. / Quelle pression il faut exercer sur un corps pour qu'il se mette à crier? Quand tu crées un monstre il peut aussi t'échapper. ça t'échappe et puis ça revient sur toi. Trop grand, croître, grandir et se faire dépasser, perdre ses formes, perdre ses bords, être débordé, se déborder, débordé par le mouvement, perdre les limites, les contours. La frontière, s'installer dans la frontière, donc se recréer des limites, sans arrêt faire des nouvelles limites, ça se déforme et il faut retrouver de nouveaux contours, gain ou perte d'espace. Ce qui échappe dans le conflit ou dans l'extraordinaire. On peut s'installer dans le doute, dans l'incertitude, dans le jeu qui se transforme / Le

CONCEPTION

ET CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES :

Ares D'Angelo, Eric
Domeneghetty, Shantala
Pépe, Vilma Pitrinaite

TEXTE : Eric Domeneghetty,

Karine Ponties

CRÉATION LUMIÈRE

ET COLLABORATION

ARTISTIQUE :

Guillaume Toussaint
Fromentin

MUSIQUE ORIGINALE :

David Monceau

SCÉNOGRAPHIE : Wilfrid

Roche Maëstroni

PRODUCTION :

La Briqueterie - CDC/
Biennale nationale du Val
de Marne, Les Brigittines,
Le Gymnase/CDC Roubaix.

Luciola a été nommé au
Prix de la Critique 2013
(Belgique), catégorie
meilleur spectacle
de danse.

rapport de l'homme à son animal. L'être social est un être lisse, plus de griffe, plus de bec, plus d'ongle en proie à son animalité et à ses peurs. / Gueules de corps / Sourire cannibale / Le corps décide l'humain s'efface / Meli-melo, deux ou trois animaux dans le corps / Passer de la forme à l'informe / des tensions, des explosions, des contagions, des dilatations du chaos / Retrouver l'animal sincère, l'homme animal qui n'en fait pas des caisses / Portés fragiles. On ne se porte plus. on porte seulement les enfants ou les personnes trop vieilles / Les premiers, les derniers / Les lucioles sont la métaphore d'images survivantes, résistantes / Un œil barbare / Un jour l'homme a créé un monstre et après ça ils ne ce sont plus croisés. Garder à l'esprit que c'est ridicule de jouer au monstre. Se prendre au jeu. C'est ridicule mais c'est beau / Etre ensemble ça tient chaud mais c'est chiant.



Luciola LAURENT PHILIPPE

Gustavo refuse que sa tête mène la danse / Le cerveau c'est la terre / Le corps est actif la terre est la pensée / Succession irréversible d'états c'est le mouvement / Etats instables / Résister c'est créer / Faire le tour du monde en restant immobile / S'approcher du centre c'est s'exposer plus à la rotation / Séparer la matière pour pouvoir se relever / Quand tu rentres dans la matière elle te change, elle te contamine / Comment on assemble des morceaux / L'endroit de contraste se fait par le rire / Le vrai mouvement de l'évolution c'est la révolution, les choses tournent sinon elles subissent bêtement la gravité et elles tombent, elles s'affaissent / L'essence de toute chose est la terre mais l'essence de la terre est l'eau / La main suffit / L'argile appelle la main, invite au pétrissage / Toute mise en forme de l'argile débute par son contraire: la destruction de toute disposition, de toute intention, de toute direction et passe par la création d'une boule, c'est à -dire le degré zéro de la forme à venir / le pétrissage convoque le corps entier au service de la main, il prépare à penser avec les mains / L'homme est en deux parties / Quand il ne peut pas les réunir il devient fou / L'homme pense parce que sa tête a différencié son corps du corps des animaux, sa tête toute seule a pu l'identifier. Avec seulement sa tête, on le reconnaît, comme si sa tête contenait sa totalité, une totalité qui se serait vidée de toute mémoire, un visage tout neuf qui aurait tout oublié / L'homme en se partageant a perdu la mémoire. En perdant la mémoire il a trouvé sa pensée / Dans quoi jeter ses forces et où abandonner ou s'abandonner / Ce manque inébranlable qui porterait tous les autres / Il y a dans la poterie quelque chose de profondément organique, elle se constitue comme une créature plus que comme une création. Pour les uns, c'est le plaisir de se vautrer dedans, de s'en mettre partout ; d'autres sont pris d'une frénésie modelante qui accouche invariablement de représentations humaines ou animales. Il y a ceux qui lissent en vitesse une forme simple, pleine, pour aussitôt après la pénétrer, la tordre, la transpercer. Les plus sages vont simplement rouler l'argile entre leurs paumes jusqu'à l'obtention d'une sphère qui sera ensuite aplatie sur six faces et devenir un dé parfait. Ceux là peuvent travailler en costume. On rencontre aussi les tendances pâtissier, architecte, dresseuse de ser-

Jamais on n'est soi. On ne se ressemble pas, on ne se connaît pas. On se donne vie, on naît de sa propre main. On est le temps d'une vie, d'un instant. On disparaît sous une autre forme, enseveli, replié, modelé, écrasé.

CHORÉGRAPHIE ET
INTERPRÉTATION :
Karine Ponties

CRÉATION LUMIÈRE
ET COLLABORATION
ARTISTIQUE :
Guillaume Toussaint
Fromentin

MUSIQUE ORIGINALE :
David Monceau

DÉCOR : Yann Vekemans

PRODUCTION : Dame de Pic/
Cie Karine Ponties
et le Théâtre de la Vie.

pents... Il n'est pas bien compliqué de débusquer dans le rapport à l'argile les parts de régression, de fixation, de sublimation proposées à l'inconscient. De même que le granit a voulu devenir argile au contact de l'eau, on dirait que l'argile veut devenir forme au contact de la vie / On naît golem, boue de langues, de veines, de sensations et de sang. Edifice variant, muant au cœur duquel, dans la tourmente, résignation et joie, Encore et encore, laissent présager de SOI. Il n'existe que trois états : la veille, le rêve, le sommeil profond et l'éveil.



SOI ERIC DOMENEGHETTY

Tyran(s)

«L'homme normal est un chaos de désir, l'homme en proie à l'authentique vocation du pouvoir ne songe qu'au pouvoir, le pouvoir est sa condamnation, son idée fixe, son métier, sa famille, son plaisir. Son potentiel psychique est absorbé par un seul objet, il passe facilement aux yeux de la foule pour quelqu'un d'extraordinaire, et c'est ainsi qu'il devient chef. Y-a-t-il une différence entre ce que vous appelez concentration sur un objet unique et la Folie? La différence est dans la qualité de l'objet. De toute façon, il est bien compréhensible que les dictateurs, les saints, les milliardaires paraissent inhumains au commun des mortels. Leur comportement ne pourrait devenir règle universelle de la vie sans transformer la terre en asile de fous. Pousser au désordre, aggraver le désordre, maintenir le désordre à l'état endémique. vu qu'un désordre prolongé peut seul justifier l'instauration d'une dictature.» – L'école des dictateurs – *Ignazio Silone* / Obéir, travailler et croire – les nouveaux signes pour égalité fraternité, égalité / Décrire un monstre et le comprendre. Le risque? Se rendre compte que le monstre n'est pas si loin de soi. Qu'il est inconfortable d'être un homme! / Tracer dans le cœur du lieu l'endroit du corps. La figure qui porte l'ombre du lieu. / Laissés à eux-mêmes, obligés de se gouverner les uns les autres, ils inventent par erreur un modèle absurde de société basé sur l'art: la démocratie. / **NAISSANCE DU POUVOIR** / Quel est le langage à l'intérieur de la figure et des figures entre elles? Plus la figure du pouvoir est complexe moins il y a d'individu / Aller chercher les codes / Le corps double du Pape L'image et lui face à lui-même / Les vieux souverains au pouvoir / Concours 20mn sur place de qui fera le plus beau geste / Il y en a toujours un qui se fait sa place au centre / déséquilibre naturel et fondamental / La grande machination / **LES BORGHIAS** / La cruauté – dressage – manipulation – influence – séduction – sacrifice – guerre – viol – meurtre – peur – trahison / Les puissants sont plus vils que les vilains parce que le pouvoir pousse tout à l'extrême / Le roi est mort vive le roi / **DISCOURS À LA NATION / POSSIBILITÉ DE DIALOGUE** / Ce qui ne se dit pas se fait sous-entendre / les 3 singes – Mizaru l'aveugle – Kikazaru le sourd et Iwazaru celui qui ne parle pas / Faire taire / Masquer / Assourdir / Le patron il prend

Le pape, le roi, le patron, trois tyrans dans le placard d'un monument abandonné, laissés seuls à l'exercice de leur langage, le registre codifié par la nature de leurs pouvoirs. Pour exercer, ils doivent soumettre ce royaume sans peuple et, tous souverains, paradoxalement se soumettre.

Tyran(s) explore avec humour les lieux du corps, sa capacité à l'absorption du protocole, du code, sa résilience et sa réinvention perpétuelle.

direct dans ta poche / Le roi il envoie d'autres chercher dans ta poche / Le pape il fait peser une menace et c'est toi qui finit par donner de ta poche / Shantala Capitaine Caverne avec ces cheveux sur la figure / Tout le monde va crever mais c'est pour une bonne cause / Leur vraie nature – Processus qui s'enclenche – tu donnes une arme à quelqu'un il devient un assassin, tu mets une couronne sur la tête de quelqu'un il devient roi – c'est un jeu mais c'est horrible – c'est quoi la frontière entre le jeu et le moment où on ne joue plus / LA GRANDE MACHINATION / Ils doivent pouvoir s'entretuer. Disposer de la vie de l'autre. Celui qui tue en premier. Celui qui tue celui qui a tué (le juste). Et le parfait salaud l'empoisonneur / L'HOMME À L'ENVERS / Ils doivent se demander tout le temps si c'est sérieux ou non, si c'est du lard ou du cochon, l'irrespect est une question centrale au sujet du pouvoir... / Les rapaces / Les animaux à sang froid / La danse du dictateur en réf à Chaplin / Le dictateur est l'homme qui fait abattre un arbre pour cueillir une pomme / Excès – démesure – Monstre / Alliés – alliance – accord – Accord momentané pour la bonne cause / L'union fait la force – On a toujours besoin d'un plus petit que soi – On ne sait jamais / La trinité / les trois grâces / les trois mousquetaires / DOMINÉ – DOMINANT / Quand le souverain n'a personne à gouverner il se gouverne lui-même adoptant à la fois les postures de celui qui soumet au même titre que celui qui se soumet / MARIONNETTE / Inadapté, créature / Confusion de qui dirige car il y a des forces extérieures. On croit contrôler mais ça vient d'ailleurs. Chercher dans des endroits peu probables / À distance – corps-à-corps / mentalement / du bout des doigts / MANIPULATIONS / Quand le haut est fort s'attaquer au bas. Les poignées de mains qui dégénèrent / LES DERNIERS / Ils ne sont plus que trois. Ils ont intérêt à s'entendre, s'entraider, se protéger mais la nature et les pulsions refont surface / Le costume de cardinal, en vitrine chez le fournisseur d'habits religieux Gammarelli à Rome – De bas en haut, de gauche à droite : des chaussettes rouges, la barrette à trois pointes, une petite barrette en souvenir, la calotte blanche, la ceinture rouge en soie moirée, la calotte rouge, la mitre pointue blanche, et la tenue complète au fond avec la soutane en laine rouge, la courte robe rouge appelée « mozzette » et le surplis blanc / L'arbre généalogique qui arrive toujours au même endroit / rapport au trône évolution du terme toilette, tout le monde se bat pour aller aux



Tyran(s)
ANDREA
MESSANA

toilettes. ça détermine aussi les bas instinct, depuis les instruments de pouvoir, comment on écrase, on affame le peuple, le territoire. Comment se moquer du pouvoir? comment destituer un roi? Comment se libérer de la religion? Comment tourner tout ça au ridicule? Comment vivre en tant qu'Homme? / ABSURDE / Trois souverains dans le placard d'un monument abandonné. Les tyrans par nature sont faits pour tyranniser, ne sont doués pour aucune autre chose, ne savent rien faire d'autre. Pascal Delaporte, pape sans fidèle, sandales de paille, gourou créateur épris de liberté et de chaise électrique est délégué aux affaires extérieures au groupe; Jean-Pierre Baston, dit «Bâton rouge», Roi sans château spécialiste en arts martiaux, dont le regard foudroie, tyran juste et loyal avec les obéissants, se charge du respect de la loi interne; Chantal Bouchon, Patronne sans ouvriers avec pour coquetterie l'événail de papier blanc, s'occupe des finances; d'une famille de marins, elle érige en règle d'or la droiture et la fraternité au travail, mais a tout de même un certain goût pour la destruction. Laissés à eux-mêmes, obligés de se gouverner les uns les autres, ils inventent par erreur un modèle absurde de société basé sur l'art: la démocratie.

TYRAN(S)

CONCEPTION
ET CHORÉGRAPHIE :
Karine Ponties

INTERPRÈTES :
Mathieu Desseigne Ravel,
Eric Domeneghetti,
Shantala Pèpe

CRÉATION LUMIÈRE,
SCÉNOGRAPHIE
ET COLLABORATION
ARTISTIQUE :
Guillaume Toussaint
Fromentin

MUSIQUE ORIGINALE :
David Monceau

PRODUCTION : Théâtre
Jean Vilar de Vitry-sur-
Seine, Théâtre d'Esch/
Luxembourg. Réalisé avec
l'aide de la Fédération
Wallonie Bruxelles,
Direction Générale
de la Culture, Service
général des Arts de la
Scène, avec le soutien
du Programme Culture
de l'Union Européenne
(projet Métamorphoses)
initié par: La Briqueterie/
Centre de Développement
Chorégraphique du Val de
Marne, Centrum Kultury
ZAMEK, Les Brigitinnes/
Centre d'Art contemporain
du Mouvement de la Ville
de Bruxelles.

2014

La Tour des Vents

Un être qui se prend à inventer le vent, à révéler le vent, comme lui aspirer à la vie dans une plénitude solitaire. Inventer, envoûter, éventer, engouffrer. Un feu follet, figure éphémère, simple et joyeuse, qui se laisse traverser. Lâchant prise, opposant une force organique plutôt qu'une pensée.

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTE : Nguyen Van

Nam

CRÉATION LUMIÈRE

ET COLLABORATION

ARTISTIQUE : Guillaume
Toussaint Fromentin

MUSIQUE : Set Fire to
Flames, I Hear Sirens, If
these trees could talk,
Sigur Ros

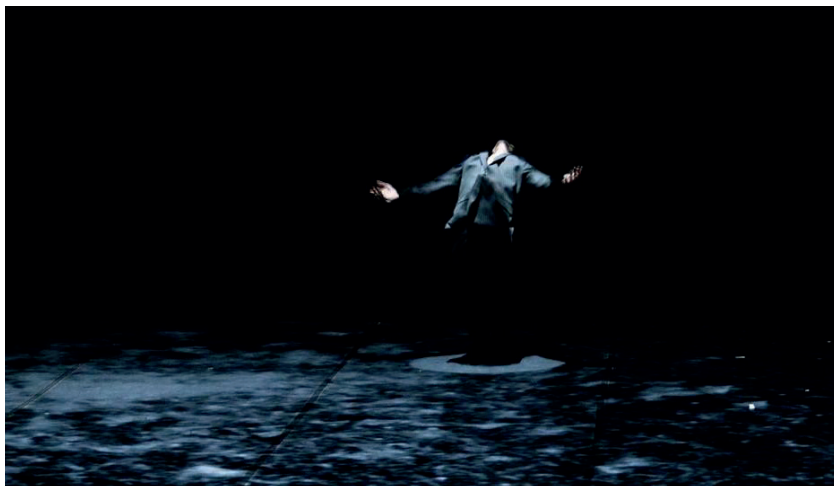
PRODUCTION : Dame
de Pic, avec le soutien
de l'Agence Wallonie
Bruxelles International, de
la Délégation Wallonie-
Bruxelles du Vietnam et du
Vietnam Oper & Ballet

134

Jusqu'où un corps se désarticule, sans jouer l'infirmité. Les déformations de Bacon sont rarement contraintes ou forcées, ce ne sont pas des tortures, quoi qu'on en dise, au contraire ce sont les postures les plus naturelles d'un corps qui se regroupe en fonction de la force qui s'exerce sur lui, envie de dormir, envie de vomir, de se retourner, de tenir assis le plus longtemps possible. La réalité d'un corps a la chance d'être plus intensément sentie si on a l'impression que ce corps, du fait de se trouver dans un équilibre douteux ou dans un état d'effort, a une perception de lui-même plus intense. Le cri est comme la capture ou la détection d'une force invisible. Que le corps visible affronte. Comme si la réalité de la vie ne pouvant être saisie que sous une forme criante de vérité, ce cri / la rage de saisir. / Forces de pression, dilatation, contraction, aplatissements, étirements. / Les murs se contractent et glissent, la structure se met à bouger, les chaises se penchent ou se redressent un peu, les vêtements se recroquevillent comme un papier en flamme. Tout est force. Animalité. / L'oreille de l'animal. / Les araignées tapent sur le sol avec leur thorax pour émettre du son / les harengs pêtent et font des bulles dans la nuit de l'océan pour se rassurer les uns les autres / SENTIMENTS CONTRADICTOIRES! / Attirer-repousser / Mélanger-Séparer / Aimer-Hair / Plié-déplié / Ouvrir-fermer / Dedans - dehors / Ordre - désordre / Intime-foule / Masculin-féminin / Dur-souple / Obscurité-lumière / Solide-fragile / Douceur-Violence / Sécurité-insécurité / Froid-chaud / Long-court / Effacer-écrire / Vie-mort / Facile-difficile / Lent-rapide / Cool-Speed / ville-campagne / LE TABLEAU / Qu'est ce que le tableau provoque en vous? À quels détails vous arrêtez-vous: le personnage, l'atmosphère, les courbes, les angles, un objet? Laissez venir les questions, les impressions même parfois troubles. Chercher à rentrer dans la peau du personnage, ne pas reproduire, mais comment le traduire avec votre univers, dans des mots, des gestes, des actions, des situations... / THÈME DU PLI / Plis des vents, des eaux, du feu et de la terre, et plis souterrains des filons dans les mines, jouer sur l'inspiration et l'expiration en jouant avec la durée et le rythme, en ouvrant tous les pores comme un animal. Matières, couleurs, humidité, sécheresse, rugueux, lisse.

Métamorphoses constantes. Les plis, les creux, les bosses, les arêtes, les angles, possibilités d'assemblages, amalgames. / Articuler-désarticuler / Surfaces de peau, créatures ou paysages. Empreintes, traces. Sculpter l'espace. MÉTAMORPHOSES. Le corps de l'homme est le véritable pays mythique des vents, le lieu de leur contrat (combats, permutation, mariages...), où tout ce qui est ancien et usé est précipité dans le brassage d'un tourbillon originel afin d'y subir une nouvelle naissance. Toute forme, toute matière est susceptible non seulement d'évoluer, mais encore de se transformer de façon radicale. Les métamorphoses nous invitent à considérer que tout est mouvement. Placé au centre d'une nature qui évolue et qui se transforme, l'homme ne peut que participer au mouvement perpétuel du monde.

*La Tour
des Vents*
TRINH
XUAN HAI



2014

Pastime Paradise

Le jeu est un retour à l'innocence intense de l'enfance mais aussi un pied de nez à l'ennui. C'est un test de vitalité, qui maintient intact le désir, et tant que le désir persiste on ne meurt pas.

«Il serait temps que nous nous grisions de ces espaces encore inconnus de nous, s'ouvrant sur les confins de notre identité vraie. Il serait temps que je n'ai d'autre horizon que ma vertigineuse complexité puisque c'est en elle que je peux jouir sans frontières de la féroce et caressante poésie de ne m'en fixer aucune»

MARCEL MOREAU

Rapport à l'absurdité. Perte de contrôle dans tous les sens du terme / Déconnecter le cerveau / Perdre quelqu'un ou se perdre soi-même / Perte de contrôle, perte de mesure / Perte de temps / Est ce que le temps passe plus vite? / Casser l'âme combative / Comme le corps porte l'âme il faut casser l'âme, l'esprit révolte / Savoir se tenir debout quand le monde plie les genoux / Le jeu comme forme de retour à l'innocence de l'enfance mais aussi comme un pied de nez à l'ennui. Le jeu aussi comme test de vitalité, il maintient intact le désir, tant que le désir persiste on ne meurt pas / EXTRAITS LIRE LE MONDE – Forger un art de vivre au quotidien qui échappe à l'obsession de l'évaluation quantitative, une attention. C'est d'arriver à composer et préserver un tout autre espace faisant la part belle au jeu, à des partages poétiques, à la curiosité, la pensée, l'exploration de soi et de ce qui nous entoure. c'est de maintenir vivante une part de liberté, de rêve, d'inattendu. Le lieu où l'on se rencontre est celui où l'on joue. Je m'intéresse à ces plages de la vie, aussi vitales qu'inutiles, à ces lieux discrets où chacun est renvoyé à sa rêverie, sa pensée, au plus intime de lui même et où pourtant il rencontre les autres, car comme le remarquait Nuala O'Faolain «on dirait que les humains ont besoin d'aller les uns vers les autres une fois que la porte de l'imagination est ouverte» / «Sur le rivage des mondes sans fin, des enfants se rencontrent avec des cris et des danses. Ils bâtissent leurs maisons avec du sable; et ils jouent avec des coquilles vides. Avec des feuilles fanées ils grèent leurs barques et en souriant les lancent sur la mer profonde. Les enfants tiennent leurs jeux sur les rivages du monde. – *Rabindranath Tagore* / Les arts et les lettres sont des jeux que les adultes ont inventés, entre autre motifs, pour compenser un peu leurs renoncements, leurs deuils, leurs échecs, leurs vexations. / De fait ce qui rend des jeunes gens violents, dans les espaces stigmatisés et relégués, c'est peut être d'être interdits d'imaginaire en plus de se sentir humiliés et enfermés. Au-delà de ces espaces, aujourd'hui, l'omniprésence des discours sur la crise n'aide pas à rêver de multiples possibles. / Ce qui est en jeu, c'est en fait une autre façon de travailler, de penser, dans laquelle les pratiques artistiques dialoguent avec les méthodes scientifiques, la sensibilité avec l'intellect, pour lire



le réel dans sa complexité. C'est de prendre en considération l'enfant, le sujet, dans ses dimensions sensible, psychique, physique et pas seulement intellectuelle. C'est d'aiguiser l'attention, stimulé la créativité, élargir l'imaginaire, affiner la sensibilité, éprouver différents points de vue, avoir un regard personnel, une posture active, apprendre à penser de façon originale et décalée. / *Roberto Juarroz* – C'est à partir du corps que naissent le mystère et le désir de déchiffrer. Si l'écriture poétique est un art d'éveiller la conscience à l'énigme du sens, ou de faire abruptement allusion au secret du sens du sens au-delà du sens, avec le minimum de mots, autrement dit un art de l'intensité et de la densité, elle n'est pas seulement le résultat d'un savoir-faire, mais surtout le fruit d'un ascétique processus de transformation intérieure qui se nourrit à tout instant de l'expérience la plus consciente et la plus immédiate de la vie. / une balançoire / Ivan animal / Evgeny des tentations de contrôle de puissance et d'orgueil / Masha brute épaisse voyou / Tania Grounder / se balancer, s'en balancer / balancé-jeté / des êtres au rebut, avec un défaut / défaut de civilisation, défaut d'être / le monstre idiot / la

*Pastime
Paradise*
ALEX YUCO

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES :

Ivan Estegneeov, Mariya
Kachalkova, Tatyana
Karavanova, Evgeny
Kulagin

MUSIQUE ORIGINALE :

David Monceau

CRÉATION LUMIÈRE

ET COLLABORATION

ARTISTIQUE : Guillaume
Toussaint Fromentin

PRODUCTION :

Dialogue Dance et Dame
de Pic, avec le soutien
de l'Institut Français de
Moscou

Pastime Paradise a été
nommé au Golden Mask
2016 (Russie), catégorie
meilleur spectacle de
danse contemporaine.

berceuse / le Minotaure et la petite fille sur la balançoire / le loup / *Yuri Norstein* / conscience-inconscience / un jardin / un terrain / un terrain vague / on trouve de tout / les enfants jouent dans le terrain vague mieux que dans les jardins d'enfants / Nous avons bouleversé la terre d'une manière si violente que nous avons réveillé la férocité des enfants. Au lieu de chercher le paradis ailleurs essayons juste de le vivre ici et maintenant dans un jeu pur du corps. Les choses simples, ce qui veut dire complexes et non compliquées. L'idiot, le jardin d'enfant, le jeu pour le jeu. Sans conflit mais avec toute l'énergie du vivant, battons nous juste pour pouvoir jouer pleinement le pingouin sauteur, le lémurien, une expression de vie naturelle et irrépressible, inscrite dans l'instant, ne laissant d'autre trace qu'un souvenir. / « Peut-être l'unique sens est-il l'intensité sans le sens » *Roberto Juarroz*. / J'étais un enfant ce monstre que les adultes fabriquent avec leurs regrets / mer de mémoire / je me suis trompé avec des gestes précis / le corps porté dessus-dessous / rêves incomplets / Les 3 corps de l'idiot en mouvement, immobile et automatique / dialectique de l'excès et du rien / Aux mouvements saccadés rapides, imprévisibles toujours identiques s'opposaient la stupeur, l'hébétéude et la paralysie / le moindre doute sur l'intelligence d'un individu déclenche un système d'alarme / Celui qui pense être pris pour un idiot devient agressif et cherche à défendre son image / Faire ressortir son débile intérieur c'est juste s'avouer la vérité, faire jaillir les émotions que l'on cache, montrer qui l'on est vraiment. / La puissance de l'Idiot. La grandeur de l'Idiot. Pas de limites. La vie. Abolir des codes qui n'ont qu'un sens civilisationnel que très approximatif et rétrograde / Laisser s'exprimer l'idiot en nous, et chavouler les principes du politiquement correct / L'aliénation n'est plus le symptôme de la société, mais la marque d'une résistance à celle-ci.

Une figure qui change, grossit, décale ou contraint le rapport du corps au quotidien. / Le mouvement poussé dans ses retranchements à l'extrême jusqu'au-boutisme, comme le héros n'abandonne jamais et n'a aucune échappatoire que d'être son propre personnage. Cette obstination précise et chirurgicale permet de révéler l'absurde dans le corps plutôt que dans la situation. / C'est une recherche rythmique, effrénée du héros qui doit seul endosser tous les autres rôles, personnages. / Sa solitude en mouvement, le renvoie à sa propre image d'homme, de héros, et à sa part plus sombre. / En déconstruisant et en décomposant la gestuelle du corps révéler les strates qui composent une action. Est-ce qu'une somme de débuts (d'actions, de pensées de désirs d'actions) peuvent faire une histoire? / Les fragments, l'accumulation de morceaux, Le trop, le rythme effréné le rend physiquement maladroit. / Le héros incarne finalement la croyance en notre propre potentiel pour nous réconcilier avec la maladresse de la condition humaine. / Comment bouge-t-il sur 2 mètres carrés, court sur place, poursuit et est poursuivi sans jamais s'arrêter, se changeant en courant? Décrire comment le corps pourrait plonger à travers l'épaisseur d'un présent décalé, dans les profondeurs d'une micro-histoire du regard, face à la texture et à la matière des images, du film. / Le rapport à la non-narrativité. / À l'image qui produit de la sensation / comme au rayons x tu vois ce qu'il y a derrière le mur. / Des possibilités de mélanges de choses éclectiques. / on a creusé le super héros archétype. Le héros c'est le personnage central, quelqu'un qui délivre son histoire. Le héros ordinaire. Poésie et richesse face à ses grandes figures. Victoires quotidiennes / Les super héros nous permettent d'être un héros potentiel, rapport à la vie positif. comment faire pour ne pas être nul. Simplicité de considérer le monde. Donner le rôle du héros à quelqu'un d'autre. Quand on parle du héros il sort de l'ordinaire / Il y a dans tout héros de la démesure. / Modèles pour l'avenir mais aussi miroirs de notre passé, les héros ont changé d'étoffe, de substance, de valeurs tout en subissant la concurrence du sage, du saint, du grand homme ou de la star. / Les héros des uns sont parfois des monstres aux yeux des autres et inversement. / La plasticité du concept, son évolution au cours des siècles montrent bien

Le héros incarne la démesure de l'espoir humain, la croyance en notre potentiel à nous réconcilier avec la maladresse de la condition humaine. Une figure qui change, grossit, décale ou contraint le rapport du corps au quotidien.



Hero%
ANDREA
MESSANA

son utilité, née du besoin de l'enfant, de la jeunesse, du groupe, de l'être humain en général de se projeter dans un modèle, de modeler son imaginaire en le tendant vers un horizon d'excellence, un dépassement, une transcendance. / L'univers graphique a une place importante dans le projet HÉROS POUR 100 / L'image vidéo sera utilisée comme prolongation du regard, comme source de lumière et d'ombres. Ces vidéos seront là pour accentuer, perturber, troubler les perceptions, l'horizon et les étendues traversées, les ombres du héros pouvant tour à tour indiquer la direction du soleil mais aussi une ombre qui le suis, des personnages croisés, des espaces de lieux, de temps, de sens, de point de vue différents. Le choix d'utiliser le noir et blanc très contrasté avec peu de niveau de gris est principalement pour créer une unité graphique et d'instaurer un univers visuel singulier. Cette abstraction de couleur permettra de mieux enlever les repères de temps, d'époque. Et cela permettra d'utiliser des points de couleur occasionnelle qui créerons des espaces brûlés par la couleur. / Notre héros sera habillé comme les images, assez neutre en couleur. Un alinéa près à découvrir ces aven-

tures... / feuilleté de sens / Un drame de lignes et de masses en mouvement / Parce que le temps de l'animation est un temps factice, accepté comme tel, qui trompe tout de même l'œil et le jugement sur sa véritable nature. L'illusion par laquelle le figé devient vivant, tronquer la perception, déchirer, froisser, recoller, intervenir pour peut être en montrer l'extrême fragilité. / L'image se caractérise par son intermittence, sa fragilité, son battement d'apparitions, de disparitions, de réapparitions et de re disparitions incessantes. / L'image est peu de chose : reste ou fêlure / impression furtives, ombre, reflet écho / Puiser et extraire dans différentes contraintes dictées par l'environnement scénique et graphique la substance corporelle du personnage. Comment le corps pourrait plonger à travers l'épaisseur d'un présent décalé, dans les profondeurs d'une micro histoire du regard, face à la texture et à la matière des images, du film. / Fable acoustique / multitude d'identités dans le corps de l'interprète / collage / par une multitude d'individus composer un être / Est-ce qu'un cumul de lourd peut faire du léger. / L'esthétique de l'imperfection et de l'imprécision est vital / Bonjour, bonsoir à tous et bienvenus à ce point culture dédié à nos éternels modèles les super-héros. Ils sont nombreux, ils sont forts, ils ont du poil sur le torse, des corps parfaits et des costumes que sur eux ça fait cool et sur toi ça fait con. Les super-héros sont l'incarnation de tous nos rêves de justice, de gloire et de victoire du bien sur le mal.

CONCEPTION :
Karine Ponties
et David Monceau

CHORÉGRAPHIE :
Karine Ponties

INTERPRÈTE :
Eric Domeneghetty

CRÉATION LUMIÈRE
ET COLLABORATION
ARTISTIQUE :
Guillaume Toussaint
Fromentin

MUSIQUE ORIGINALE :
David Monceau

MUSIQUE ADDITIONNELLE :
Elmer Bernstein

RÉGIE : Pier Gallen

DÉCOR : Raphaël Rubbens

PRODUCTION : Théâtre de
la Vie, Théâtre d'Esch/
Luxembourg, Centre
Culturel André Malraux
- Scène Nationale de
Vandoeuvre-les-Nancy.
Avec le soutien du
Ministère de la Culture de
la Communauté française
de Belgique, Théâtre Jean
Vilar de Vitry-sur-Seine
et du NEST - CDN de
Thionville/Lorraine.

Sur le Rivage

Le rivage, c'est cet endroit qui n'est ni la terre ni la mer, où deux éléments sont indissociables et toujours en mouvement. Le rivage c'est un endroit qui n'existe que par cette rencontre. Un mouvement permanent modelé par la violence, le calme. Un endroit sincère qui montre son histoire, mais continue d'y vivre. Sur le rivage c'est à dire au bord du monde.



C'est toujours difficile de trouver un titre à une pièce. Mais c'est important. C'est une porte d'entrée. Ça ouvre les perspectives. Ça pose une question. Le rivage, c'est cet endroit qui n'est ni la terre ni la mer, où deux éléments sont indissociables et toujours en mouvement. Le rivage c'est un endroit qui n'existe que par cette rencontre. Un mouvement permanent modelé par la violence, le calme. Un endroit sincère qui montre son histoire, mais continue d'y vivre. Comme la mer continue de balayer les falaises, de fondre doucement sur la plage, d'éclater en grosses vagues, d'envahir la mangrove, de jouer à faire des dunes. Sur le rivage, un endroit de rencontre, un endroit fragile, toujours en mouvement. Les limites s'étendent et se rétractent. Sur le rivage, un territoire indissociable, la mer et le sable. Continuer le travail, ouvrir le travail à ce qu'est une vraie rencontre. Une invention à partir de deux visions du monde et pas une démonstration (s'il y a démonstration il n'y a pas

*Sur
le Rivage*
GUILLAUME
TOUSSAINT
FROMENTIN

de vraie rencontre). Sur le rivage n'est pas seulement une pièce qui veut dire cela, mais c'est un parallèle absolu à cette rencontre entre deux interprètes autour de ce territoire, leur rivage, la danse. Sur le rivage c'est à dire au bord du monde / À la frontière / Même le monde animal est partagé par le rivage / Sur le rivage vivent les êtres qui sont le pont entre l'eau, l'air la terre / Sur le rivage, une terre de négociation. Et il n'y a pas de maître incontesté / Le point de rencontre et le point de séparation / le point où les choses s'usent et celui où elles se rencontrent / Là où est le mouvement / Sur le rivage, quand le galet roule, que le bateau échoue, que la crique se forme, s'écrase la vague / Frontière sans limite géographique. Si l'art consiste à cultiver la singularité, c'est sans doute le meilleur moyen de pouvoir engager un dialogue avec l'autre, face à nous comme en nous, car la rencontre n'est possible que dans la différence. Une solitude interrompue. L'intrusion fortuite d'une autre couleur, d'une autre humeur, d'un autre homme. L'inévitable danger de s'estomper, de se laisser toucher ou de rester immaculé. L'un et l'autre avancent sans savoir, s'ouvrent, se replient sur eux-mêmes, ont peur, se sentent en sécurité. Ils partagent leurs distances, leur fantasme d'ensemble, explorent forces et différences, entre résistance et complicité. Ils font du moins toujours un pas, au risque de n'être que ce passager fugitif dans la vie de l'autre. Maintenus à l'écart sur le rivage du monde, dans ces lieux où il s'agit avant tout de survivre, se manifeste une volonté d'ouvrir un espace de liberté.

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES : Nguyen Van Nam, Jaro Vinarsky

CRÉATION LUMIÈRE

ET COLLABORATION
ARTISTIQUE :
Guillaume Toussaint
Fromentin

MUSIQUE : Set Fire To

Flames, Glen Velez, John Zorn, Aerocalexico, The Von Trolley Quartet

PRODUCTION :

Dame de Pic, avec le soutien de l'Agence Wallonie Bruxelles International, de la Délégation Wallonie-Bruxelles du Vietnam et du Vietnam Oper & Ballet

2016

Every Direction is North

Un lieu n'existe pas tant que les hommes qui viennent n'y sont pas. Suivant les traces qu'ils vont laisser, et comme ils sont leur propre guide, ils se reconnaissent. Ils ont l'horizon dans les yeux, noyé dans le blanc du ciel; ils ont guéri de leur abîme, éteint leur colère, chaque parcelle de leur vaste corps est une cicatrice dont les marques sont enfouies dans l'histoire. Ils sont venus d'une certitude, poussés par une force cardinale, une soif d'infini. Ils se rencontrent en un point, ou plutôt dans cet espoir de l'atteindre un jour. Comme une constellation, un convoi dispersé, ils vont les uns vers les autres, suivant la même direction.

Un lieu n'existe pas tant que les hommes qui viennent n'y sont pas. Suivant les traces qu'ils vont laisser, et comme ils sont leur propre guide, ils se reconnaissent. Ils ont l'horizon dans les yeux, noyé dans le blanc du ciel; ils ont guéri de leur abîme, éteint leur colère, chaque parcelle de leur vaste corps est une cicatrice dont les marques sont enfouies dans l'histoire. Ils sont venus d'une certitude, poussés par une force cardinale, une soif d'infini. Ils se rencontrent en un point, ou plutôt dans cet espoir de l'atteindre un jour. Comme une constellation, un convoi dispersé, ils vont les uns vers les autres, suivant la même direction. / REVOLTE / TENDRESSE / COMPASSION / DUPLICITÉ / FULGURANCES / RÉSISTANCE / NERFS SENSIBLES / ABANDON / Every direction is North invite des corps jetés au monde se livrant à des captures d'énergie sur les vitesses, les trajectoires, les forces élémentaires et les forces extérieures. Des corps dont les élans sont des façons exemplaires de sortir de soi pour se jeter à corps perdu dans le monde. Ils font corps avec les choses et le monde, s'engagent dans leur fonctionnement même. Ils accompagnent le cours des événements pour ne pas se laisser surpasser, pour ne pas subir. Des corps inconnus qui tiennent et défendent leur place dignement, modestement mais obstinément. / TRAJECTOIRES HEURTÉES / DÉVIATIONS INTEMPESTIVES / FULGURANCES / ARRÊTS NETS / GRAPHIQUES SPATIAUX / Le jour où désorientés, nos repères disparus, nos traces effacées, nous cherchons notre route, lorsque le sens lui-même s'est perdu, que nous errons sur une ligne d'horizon courbe, au beau milieu de l'hiver, dans un paysage infini, quand rien ne distingue la terre du ciel; nous nous retrouvons au même endroit, venus de routes différentes, de toutes origines, suivant ce que l'instinct nous a soufflé, comme une évidence. / MALEC / Ce que le corps peut pour nous / Malec est un corps jeté au monde se livrant à des captures d'énergie sur les vitesses, les trajectoires, les forces élémentaires et les forces extérieures. / Des corps détachés comme peut l'être le corps de Buster Keaton, un corps dont les élans sont des façons exemplaires de « sortir de soi » pour se jeter à corps perdu dans le monde. / Buster Keaton nous redonne en «grains dansants» et en «poussière



lumineuse» ce corps inconnu que nous avons «derrière la tête» – *Jean Louis Schefer* / Ce sont des corps rares. Des corps qui manquent tellement / Des corps qui se fondent aux obstacles / Faire corps avec les choses et le monde et s'engager dans leur fonctionnement même. Accompagner le cours des événements pour ne pas se laisser surpasser, pour ne pas trop subir. Des gestes et des actes qui sont ceux d'une résistance à un monde catastrophique et transformable. Un perpétuel devenir agissant, un arpenteur qui prend la mesure du monde dans l'éternelle fuite en avant où il se mesure à lui / Keaton dessine avec son corps des idées d'Homme, des calligrammes d'Homme, idées graphiques si fondamentales que l'homme se reconnaissant dans ces lignes idéales s'accepte et se trouve beau. Le retournement d'une incompétence en compétence supérieure qui font naître la maladresse et dans laquelle le corps doit sans cesse faire preuve d'une suradaptation du déchainement des phénomènes / Accrocher le rythme du monde et se laisser emporter dans ces flux / Si le corps perd le contrôle c'est pour reprendre ses droits / Apprendre à ne pas mentir avec le corps ça peut faire peur /

*Every
Direction
is North*
RUSTED
RUSTAN

MALEC MALEC, ça va aller, ça va passer / Ce que peut pour nous le corps fulgurant, vif / Un corps dont les élans sont des façons exemplaires de sortir de soi pour se jeter à corps perdu dans le monde / LE MOTIF / Que veut dire la répétition d'une forme? dans le ballet, le motif est ce qui fait l'ensemble. c'est la condition même du ballet, son organisation propre: comme le soliste est celui qui se démarque du groupe, c'est que le groupe doit exister. / Dans Malec, c'est comme si chacun au lieu d'être élu en tant que soliste, pouvait être «exclu» du groupe et donc devenir, un temps, soliste. / le motif donne confiance, on sait qu'il se répète, qu'il peut se répéter à l'infini et c'est ce que l'homme cherche toute sa vie: l'immortalité. / L'ordre et le désordre font partie des enjeux du motif, si tout est motif, on ne repère rien, tout se répète sans cesse et comme s'organise la banalité chez les hommes, chaque journée est indifférenciée de la suivante, ou de la précédente. c'est le souci de l'immortalité: c'est long. / La société russe est basée sur le motif, l'ensemble répété: on a des grandes lignes d'organisation, qui valent pour tous, qu peuvent être visibles en surface: les mouvements de masse du métro, sages, ordonnés, la notion de peuple, qui est un tissu uniforme d'une grande partie la Russie alors qu'elle est immense «les industries soviétiques, les objets d'artisanat qui ont tous la même base (Matriochkas) / Mais le motif n'existe que s'il est affirmé par un contraste, une singularité. C'est un contraste, un détail qui donne son sens à l'ensemble dont il est détaché. c'est ainsi qu'on peut identifier la liberté, qui est un concept mou puisqu'il doit être mis en balance pour être identifié. / PERCUSSION / ça pourrait commencer avec nonchalance, un tape sur une boîte, ce n'est pas un rythme, et petit à petit les sons arrivent, grandissent, qui donnent un support sonore / la percussion c'est un motif rythmique, qui est compréhensible par tous, ça atteint directement le corps / BAGARRE / une vraie bagarre, un peu sale, qui paraît désordonnée, avec des vrais mouvements d'aide de certains qui en relèvent d'autres, qui en retiennent d'autres, qui les poussent, les élans avant de donner un coup, le recul, les tombés ensemble, les poursuites, les coups ratés, les échecs personnels, jusqu'à ce qu'un lève la main / EXPLOSION / mouvement explosif du chœur qui se resserre et s'étend d'un coup dans l'espace, tous disséminés dans toutes directions, ça revient au centre avant d'exploser à nouveau. / CALME CALME / C'est à la fois une manière de demander à

quelqu'un de se calmer, qu'un point de vue général, l'énerverment ne sert à rien, il ne produit rien et va toujours vers le pire. mais la tempête, la tourmente est une chose extrêmement utile, elle fait apparaître la limite des gens, elle donne un aperçu de la manière dont ils gèrent l'urgence, s'ils aident les autres, se sauvent eux-mêmes. les mouvements de panique dans une foule sont en général plus ravageurs que l'incident lui-même; trop vite, pas le temps de réagir, pas le temps d'attraper bien une chose, trop agité pour que ça se passe comme prévu. Il faut alors la virtuosité d'être en perpétuelle chute, une sorte d'équilibre de la chute. / SCENO / boîtes bois, patinées / donner au plateau une forme de «saleté», comme des couches de temps, des couches de poussière à l'endroit où elle se pose plus volontiers / une planche à l'horizontale, des vestes accrochés à rien / détail de couleur / C'est le monde qui s'agite / Qui se presse de continuer / Alors que continuer c'est continuer à continuer / Donc rien ne presse / Autant que ça / Ça s'agite autant que ça / Pour commencer quelque chose / Une chose à continuer / Qui commence là / Là ou ça continuait / Tout d'un coup ça va plus vite / Ça continue beaucoup plus vite / Que ça ne continuait / Ça continue d'autant plus / Que ça commence à continuer plus vite / Donc tout presse / Beaucoup plus / Depuis que ça continue / Ça ne s'arrête pas / C'est le monde qui s'agite / Le calme est la vraie schizophrénie de la société moderne, qui pose les enjeux: Exister implique d'exister dans son temps, Être productif c'est produire plus dans un temps plus court, Être dynamique et entreprenant c'est la clé pour réussir, aller vite c'est arriver avant qu'il n'y ait plus rien, changer le monde c'est anticiper / Dans le même temps rien ne sert de s'énerver, la patience est la vraie sagesse, rien ne sert de courir il faut partir à point, chaque demande aura son délai de réponse, il a parfois fallu attendre huit ans pour obtenir une ligne téléphonique. / Le calme est cet absolu inverse dont la société moderne a besoin pour se bâtir, l'inverse de la vitesse, l'inverse de l'empressement, mais aussi l'inverse de la lenteur, l'inverse du trouble, de l'agité, mais ce calme là bat de l'aile; il garde son calme contre toute attente, mais ce qu'on attend de lui finalement, c'est qu'il sorte de ses gonds et se disperse, défie la vitesse utile, efficace, et même raisonnable. En astrophysique, on pourrait appeler densité ce calme, et ce débordement, ce moment critique, on l'appellerait inflation / Une inflation prodigieuse, car le calme est l'absolu nécessité de

CHORÉGRAPHIE :

Karine Ponties

INTERPRÈTES :

Alexander Shuisky, Alexey Narutto, Arsen Imenov, Igor Bekagaev, Konstantin Tchelkaev, Ilya Romanov, Roman Andreikin

**CRÉATION LUMIÈRE
ET COLLABORATION****ARTISTIQUE :**Guillaume Toussaint
Fromentin**MUSIQUE ORIGINALE :**

David Monceau.

PRODUCTION : Balet Moskva,
avec le soutien du Ministère
de la Culture de la Fédération
Wallonie-Bruxelles.

l'empressement, de la vitesse, de la multitude, et son chemin est fulgurant : il traverse sans détruire, il dépasse. / C'est dans le calme et la confiance que sera votre force. Mais vous ne l'avez pas voulu! Vous avez dit: Non! nous prendrons la course à cheval! C'est pourquoi vous fuirez à la course. Nous monterons des coursiers légers! C'est pourquoi ceux qui vous poursuivront seront légers. Mille fuiront à la menace d'un seul, Et, à la menace de cinq, vous fuirez, Jusqu'à ce que vous restiez Comme un signal au sommet de la montagne, Comme un étendard sur la colline. / Je crois que pour certains « motifs » justes il faut suivre la vitesse, tenir la ligne, soudain l'enfreindre, surprendre ou défier, éclater, embrasser le rythme ou la direction, pulvériser le code mais toujours dans une logique simple et claire: la vie humaine est faite de contrastes, car sans contraste l'homme n'est qu'un animal gris / Les poursuites / Les esquives / Les rencontres inattendues / Les impertinences / Les répétitions / Les maladresses / Les chutes / Les destructions / Les effets de surprise / L'inadéquation sociale / Les bagarres / L'enjeu, c'était d'entrer dans cette dynamique d'engagement et de créer une responsabilité pour chacun de nous : comment ce destin individuel alimente-t-il un destin plus collectif? / L'humain au centre. Les corps se dirigent les uns vers les autres plutôt que dans une direction. / Recherche d'entente. / Forces extérieures / Ne pas être maître de sa propre direction tout en conservant la singularité de chacun / Gravitations / Explosions. / La communauté fait sens par la gravité. Les Hommes sont de véritables repères / intensité / Épaisseur des corps. Comme s'ils cherchaient toujours un équilibre. Quand tu es extrait du de la communauté tu n'as plus de repères. Alors tu vas droit vers le Nord; et caetera desunt (et les autres choses manquent).

Parcours en extraits de presse

Dame de Pic

«Karine Ponties nous plonge ainsi, dans ce solo, dans la contemplation d'un corps cocasse, à la solitude doucement hallucinée et burlesque, à la gestuelle des plus vives, voire violente et à l'immobilisme rompu de tressaillements d'une déconcertante virtuosité reptilienne, animale.»

JEAN-DOMINIQUE BURTIN— *La République du Centre*

Planta Baja

«Karine Ponties sculpte un personnage au regard tendre et à la démarche contrariée. Une sorte de clown paumé et lunaire qui se débat avec son histoire, dans une gestuelle qu'elle ne semble plus contrôler. Elle s'en va, elle nous manque déjà... Preuve que l'excellente danseuse a réussi, brillamment son coup : nous faire partager, dans un élan d'intimité, l'essence de la danse. L'émotion.»

FRANCIS COSSU— *La Marseillaise*

«Elle s'avance avec un étonnant mélange de raideur et de désarticulation. Elle affiche un air ahuri. Son corps danse et c'est comme si elle n'y comprenait rien. Cet air abasourdi, c'est comme un étonnement d'être au monde. Malgré elle, encore, son corps exécute des drôles de mouvements qui font naître le rire. Lorsque le silence se fait, à travers les mêmes gestes ce sont maintenant les tensions, toutes les douleurs et la tendresse de ce personnage qui sourdent. *Planta Baja* est une pièce de dix minutes où l'on goûte l'alchimie de deux ingrédients qui ne cohabitent pas si fréquemment, une qualité technique impressionnante et une rare sensibilité.»

MARIE-GAËLLE BRETON— *Les saisons de la danse*

Negatovas

«À deux, puis à quatre, les danseurs vous embarquent dans un doux vertige. Une douce folie où leurs mouvements s'imbriquent avec une parfaite aisance, où les corps se frôlent, feignent encore, s'agrippent par surprise. Karine Ponties cultive avec jubilation l'art de la construction mécanique, géométrique, et des positions saugrenues, dans une souplesse remarquable. Elle offre d'étranges tableaux de famille avec ces quatre danseurs anonymes, et l'on se surprend à rire comme on rêve. Naturellement.»

C. R.— *Nord Eclair*

Glabelle solo & duo,

«L'heure tremblante des souvenirs effrités. Arquée à la limite de la rupture, puis se pliant avec l'hésitation précise d'un mannequin qui aurait pris vie, les doigts mangés de vert, tendus comme des antennes, la chevelure indomptée et les yeux frangés d'extravagants cils, étonnée, résolue, elle explore l'air et le sol, la sensation du corps. Poupée perdue ou trop pleine de plaies

du monde, son ‘personnage’ tracé en gestes nets nous tient curieusement à distance.»

MARIE BAUDET— *La Libre Belgique*

Les Taroupes

«Les deux hommes sont d’une maturité exemplaires, sont de superbes danseurs et acteurs. Je ne peux dire de quoi ce duo retourne, or j’ai reconnu une absolue qualité de danse-comédie beckettienne.»

DONALD UTERA— *Dance Europe*

«Karine Ponties façonne toujours plus avant — dans la profondeur, dans la légèreté, équation rarement aussi équilibrée qu’ici — son univers très humain. Ses interprètes injectent dans *Les Taroupes* leur personnalité. Amplifié des interventions au piano de Jan Kuijken, le duo tisse rivalités, contrariétés, complicités, sur le mode rigoureux et très libre de la relativité.»

MARIE BAUDET— *La Libre Belgique*

Brucelles

«Dans cette pièce pour cinq hommes et une femme, l’ironie rencontre l’absurde et le sur-réalisme côtoie l’humour, s’inscrivant dans la lignée des Kantor, Bausch et Nadj.

Brucelles fait partie de ces œuvres qui vous happent par la présence des interprètes, l’originalité des éléments chorégraphiques, scéniques et scénographiques, tout comme l’intelligence de leurs conjugaisons.

Avec l’absurdité des clowns de cirque et la lucidité des acteurs de théâtre, leur danse, comme

leurs actions, véritables discussions gestuelles, transporte une énergie forte dans Une étonnante densité corporelle. Une poésie ironique ponctuée d’une imagination débridée, pour une œuvre Ô combien délicieuse.»

ANDRÉE MARTIN— *Le Devoir, Montréal*

«Inutile de tenter vraiment de décrire le fil narratif de cette pièce post-beckettienne, ni de définir les rôles des protagonistes. Karine Ponties, qui a su entrecroiser ces présences aussi fortes que fugitives, sans diluer leurs singularités, se refuse à fermer la porte à l’imaginaire poétique. La danse précise et inventive (nul cliché contemporain chez Ponties, qui est elle-même une interprète expérimentée, toujours attentive à préserver la complexité de sa personnalité) captive le regard qui trouve toujours un élément forcément déviant pour le retenir.»

PHILIPPE FRANCK— *Le Matin*

Capture d’un caillot

«Il s’agirait plutôt d’une sorte d’ovni de la danse, où les séquences s’enchaînent dans une logique qui n’appartient qu’au spectacle lui-même. Face à un tel bijou, car c’est un bijou, il faut accepter de se laisser prendre par la main pour passer en compagnie des trois interprètes de l’autre côté du miroir. Spectacle drôle, magique, générique, jouant beaucoup sur le registre du rouge et du noir, *Capture d’un caillot* ne se décrit pas, il doit se voir... et s’écouter. Les musiques de Jan Kuijken complètent cette petite merveille aux allures d’hallucination collective.»

JEAN-MARIE WYNANTS— *Le Soir*

«Danse, musique, arts plastiques: par cette combinaison, la danseuse et chorégraphe Karine Ponties affirme son goût du tout, sa manière de créer ensemble une forme nouvelle. Car, que d'inédit dans chacune de ses pièces! Qui sont ces femmes dont les membres se déploient, se suspendent, s'agitent, cette quasi contorsionniste, ce ballon fou, ce réservoir de larmes, ces 'night-clubbeuses speedées', ces bombes d'énergie, de tensions, de retenues? Associées dans ce travail qui sonde les zones frontières du temps et de la matière, Karine Ponties et Cécile Loyer, si différentes et si jumelles, inventent dans l'instant tout un monde d'étrangeté familière. L'absurde, acide, y rongé l'os de l'humour. L'émotion et la poésie y entrent en collision. Un tableau le clôt, à deviner, à sentir plus qu'à comprendre.»

MARIE BAUDET— *La Libre Belgique*

Brutalis

«Karine Ponties en complicité avec le peintre et dessinateur de bande dessinée Thierry Van Hasselt maximalise le potentiel d'un corps par un jeu d'illusion simple et savant à la fois. Avec une gourmandise détachée et sans craindre une seconde la laideur ou le grotesque, Karine Ponties se triture, se déforme pour faire advenir un cops paradoxal, tout d'os et de caoutchouc, dont l'apparente sécheresse recèle des trésors d'élasticité.»

ROSITA BOISSEAU— *Le Monde*

«Karine Ponties réalise une œuvre hybride. La peinture y est à égalité avec la danse. Tout se joue entre la toile et la danseuse, en un perpétuel mouvement dialectique. La lumière pose sur elle un regard cru, jusqu'à la décharner, l'ossifier même, tant et si bien qu'elle semble un squelette. Ce corps, on le dirait disséqué au scalpel, comme guillotiné.

Karine Ponties, qui n'en a pas fini de nous surprendre, travaille sur l'Entre-deux, le décalage, la surprise. La sensualité chez elle est balayée d'un revers de la main. Elle prend à plaisir le contre-pied des poses formelles qu'elle porte jusqu'au grotesque, sans craindre de jouer de son apparence anguleuse. Elle masque avec soin toute expression sentimentale.»

MURIEL STEINMETZ— *L'Humanité*

Le Chant d'Amour du grand singe

«(...) Cécile Loyer, Anna Moreno-Lasalle et Sabrina Marsili habitent ce plateau comme on investirait une machine à remonter le temps, du primitif échange à la danse codée des night clubs, de charade échevelée en caisse de résonance, de sensualité cocasse en semblant de chaos ultra construit. L'amour? Il grandit comme un chant, un souffle, avec humour et énergie.»

MARIE BAUDET— *La Libre Belgique*

«(...) De la danse théâtre solide, sobre et irrésistible (comme la trame sonore d'ailleurs), avec une gestuelle et une bonne humeur contagieuse (...) et dont la finesse misait juste dans le cœur du public. (...) Cette finesse, cette vérité et cet humour se traçaient au gré des visages et des déplacements saugrenus et ravissants des danseurs, dans le sens le plus riche du mot (...)»

JOHANNE TRAMBLAY - *Danse.com*

Mi non sabir

«(...) les premiers mouvements déterminent le statut qu'on conquiert dans le groupe. Un grand classique : des légions de chorégraphes se sont fendus d'une telle radiographie des articulations sociales, pointant les petits riens qui font naître les complications ou les dominations. Mais la radiographie de Karine Ponties montre ces articulations sociales sous un jour nouveau. Ses danseurs sont impassibles. Exit les émotions qui brouillent le sens. Quand à leurs mouvements, ils sont d'une grande inventivité. On voit passer des bêtes à quatre jambes, on assiste à des combats de boomerang gestuel, on contemple des forêts de membres en perpétuelle recomposition. Le tout baignant dans une désopilante atmosphère burlesque, qui dégrèpe immanquablement la mâchoire.»

NICOLAS SIX - *Danser*

«*Holeulone*, ce n'est ni une insulte ni un mot abstrait, mais une bombe de plaisir visuel qui vous éclate à la figure, vous captive l'oreille et joue à chaque instant sur tous les tableaux. Soit un danseur tellement mêlé à un autre qu'on peut croire souvent, dans la pénombre propice, qu'ils ne forment qu'un corps. (...) Ils ont la souplesse acrobatique de deux excellents danseurs et la drôlerie complice de deux clowns. (...) Ils doivent combattre une source d'animation bien plus forte, envahissante et rapide que leur pauvre corps. (...) Les figures et les paysages qui surgissent se défigurent aussitôt, suggérant le fonctionnement anarchique de notre cerveau ou l'éclatement de la croute terrestre.

Complicé? À expliquer, oui, à voir non. Le duel entre la chorégraphie de Karine Ponties et le graphisme de Thierry Van Hasselt est arbitré en finesse par la musique de Dominique Pauwels : une petite heure de pur bonheur.»

CHRISTIANJADE - *RTBF*

«Au baromètre des tendances spectaculaires de la danse, Karine Ponties a fait monter la température et la tension au festival Nouvelles Strasbourg Danse avec *Holeulone*, sensible duo écrit en dessins, lumière et sons (...) Dédoublant d'humeurs, imbrications de jambes et pieds de l'un à l'autre: Eric Domeneghetty et Jaro Vinarsky s'approprioient, se confondent à l'envoûtant film impressionniste de Thierry Van Hasselt. (...)

Les formes humaines aux contours sépia et flous embrasent les mouvements. Couple hybride,

corps dissociés puis réassociés délicatement. Deux micros posés sur le côté amplifient leur pas, leur respiration et leur souffle quand l'assaut éclate. Est-ce un dédoublement schizophrénique à l'œuvre qui décuple la fantastique partition musicale de Dominique Pauwels? Le rêve d'*Holeulone* s'épanouit en moins d'une heure, emboîtant à merveille encres, gestuelle libre, lumière et sons.»

VENERANDA PALADIJNO – *Dernières Nouvelles d'Alsace*

«(...) Deux danseurs qui se donnent sans retenue, dans des enchaînements de pas, d'attitudes, de gestes précis et redoutables. Des difficultés dont ils se jouent pour mieux faire pénétrer dans l'âme même du propos le spectateur (...) on aura vécu de très beaux instants, avec un spectacle qui mêle avec bonheur danse, musique, lumières. Utilisant judicieusement un dispositif scénique sur lequel se trouvent projetées, imprégnées serait plus juste, les formes mouvantes imaginées par Thierry Van Hasselt, graphismes qu'un calme mystérieux jetterait comme le flux et le reflux d'une marée inspirée, Karine Ponties livre là un travail fait d'ombres et de lumières, d'énergie et de retenue à la fois. Quitte à se répéter: des moments de bonheur.»

CYRIL VAILLYLA – *République du Centre*

Louis et nous

«Il y a des moments qui font tout simplement du bien, comme ça sans esbroufe. C'est le cas de *Louis et nous* projet de quartier dirigé par la chorégraphe Karine Ponties au théâtre Les Tan-

neurs avec la participation de six habitants des marolles. On connaît les risques de ce genre d'exercice socioculturel associant professionnels de la scène et amateurs. Projets qui ont souvent tendance à infantiliser les participants- sous prétexte de se mettre à leur niveau-suscitant chez le public un attendrissement naïfs. Pas de cela ici. Karine Ponties chorégraphe de talent ne verse ni dans la facilité, ni dans la sentimentalité mais orchestre une petite heure pleine de fraîcheur et de générosité.

(...) À première vue *Louis et nous* ne paie pas de mine, et pourtant c'est une mine d'inspiration, une incitation à saisir des pépites d'humanité, non pas dans la frime artistique, mais dans ces petites variations intimes qui font que chacun de nous est extraordinaire.»

CATHERINE MAKEREEL – *Le Soir*

Fidèle à l'éclair

«(...) c'est à une toute autre suspension que se livre un remarquable danseur, Claudio Stellato. Dans un solo, *Fidèle à l'éclair*, chorégraphié par la belge Karine Ponties, il parvient à prendre la forme d'un épouvantail. Contraint par son piquet, Stellato s'emmêle les guibolles et les bras. Comme poussé par un vent fort, il s'étire à outrance. Puis se libère et part gambader dans le jardin, chute et se relève. Le sang lui monte à la tête: joues gonflées, il semble prêt à exploser. Tout est joliment tourné, le solo est une performance. Pas sûr qu'il fasse fuir les volatiles, qui devraient plutôt se poser sur lui tant il est avenant.»

MARIE CHRISTINE VERNAY – *Libération*

«() ce n'est qu'une pure merveille de délicatesse et de fulgurance.(...) roulé par les vents, jeté au sol tel un chiffon ou se relevant comme une flamme, ce funambule offre une folle pantomime qui émerveille et force l'admiration(...)»
JEAN DOMINIQUE BURTIN – *La République du Centre*

Humus Vertebra

«(...)Entre acrobatie, drôlerie et virtuosité technique de la danse, Karine Ponties livre un spectacle fascinant, poétique, nous emmenant dans un monde où l'animalité et l'humanité sont intimement liées.»

JEAN-MARIE WYNANTS– *Le Soir*

«(...) L'humour et l'humanité irriguent *Humus Vertebra*, quelque chose d'animal aussi, comme chez les personnages hybrides des films de Stefano Ricci, qui l'intègrent au spectacle avec fluidité. Ludique et cocasse, la chorégraphie s'apparente ici à une forme d'horlogerie fine – option antichoc comprise, car la brutalité y a sa part autant que de surprises et joyeuses tendresses – sous des atours dépenaillés.(...) Voilà peut-être bien ce qu'est la danse qui réussit à toucher sans chercher à raconter: le tracé fragile mais net d'une poésie de l'instant, ouverte à tous les vents.»

MARIE BAUDET– *La Libre Belgique*

«Karine Ponties boucle la boucle en prenant pour muse... la danseuse elle-même. Ce faisant, elle met en lumière toute la grâce, la sensualité, la drôlerie de cette femme qui semble évoluer sur un fil, sans cesse au bord du gouffre, faisant de son corps un instrument parfait, capable de tout jouer. Mais on découvre surtout, derrière la danse éblouissante et les positions les plus périlleuses, un être humain infiniment plus complet, complexe et attachant que son image de parfaite interprète.»

JEAN-MARIE WYNANTS– *Le Soir*

Mirliflor

«Si la majorité des chorégraphes européens a jeté un coup d'œil sur nos villes et réalités comme s'il s'agissait d'un regard de l'autre côté de la grille de zoo (avec une crainte – tiendra-t-elle le coup?), alors Ponties a créé un spectacle sur des choses intérieures, et non extérieures, sur cet animal doux et dangereux en quête d'amour, qui vit dans chacun de nous indépendamment de la nationalité et la domiciliation. Son travail à lui seul justifie cette idée grandiose intitulée «Festival russe et européen de la danse contemporaine Intradance.»

ANNA GORDEEVA– *Vremya Novostey*

Pisum Sativum

«L'atelier KSFT de JAMU a présenté au théâtre Alfred une œuvre spécifique, dans le sens où les étudiants ont présenté une œuvre créée en coopération avec eux, mais dont l'auteur est la chorégraphe Karine Ponties, artiste de renommée internationale et bien connue en République tchèque. Elle a créé avec ces étudiants une œuvre je dois dire remarquable. Je pense que de telles coopérations ont un grand sens car ces jeunes artistes rentrent ainsi en contact avec un vocabulaire intéressant, avec une façon intéressante de réfléchir à la forme scénique, avec une réelle recherche; il est clair à voir ce spectacle qu'ils ont du se frotter à un avis artistique et intellectuel très fort. Le spectacle est étrange, je me suis demandé quelle interprétation lui donner. Il est inspiré par une démarche issue des arts plastiques et graphiques, et il propose de ce point de vue un aspect esthétique tout-à-fait frappant. Il montre des corps comme vous ne les avez encore jamais vus, dans des tons et des sensations qui sont très prenantes.»

JANA NAVRATOVA - *Rozhlas*

Lamali Lokta

«*Lamali Lokta* de Karine Ponties est à nouveau une œuvre où la griffe de la chorégraphe belge fait mouche et touche droit au but comme à son habitude(...) Du 'presque' jamais vu se décline à l'envie, en noir et blanc, en lumières savantes qui illuminent le corps dansant et trace ainsi des faisceaux translucides. Du bel ouvrage 'dame de pic' sensible, percutant, poétique et fragile

à la fois. Un univers de déflagrations intense s'y dissimule imperceptiblement au cours de la pièce qui fascine et hypnotise, envoûte et convainc par son extrême justesse.(...)Avignon fait son 'off' et la danse y a toujours une bonne part.»

GENEVÈVE CHARRAS- *L'amuse -danse*

«Un geste profond, déterminé, solide, qui tourne et retourne les couches des gestes et des raisons de les faire. La danse de la chorégraphe Karine Ponties refuse la gratuité esthétique et exacerbe des histoires souvent bizarres sans les illustrer lourdement. (...) Assurément une expédition à entreprendre en biffant tous les clichés.»

ROSITA BOISSEAU, - *Télérama*www.Sortir

Luciola

«(...) si Karine Ponties a développé un style personnel et identifiable, à l'œuvre ici aussi, elle envoie 'Luciola' sur des terrains en partie neufs.(...) Entre les danseurs, les alchimies fonctionnent, mouvantes et étonnantes. Travail-voire étude-sur le corps, ses états, ses modifications, ses fantasmes de transfiguration, ses limites outrepassées, *Luciola* s'intéresse de près au monstre: ni celui qui effraie les enfants, ni même celui qui hante les faits divers, mais le compagnon quotidien des humains, la bête qui squatte une portion de l'esprit ou un coin du salon, le monstre qu'on apprivoise d'autant mieux qu'il nous ressemble tant. La parole par moments, vient en renfort du mouvement: elle participe de cette nouveauté, comme une ten-

tation réaliste-touchante-qui n'efface jamais la part du rêve, l'essence du fantôme. De résolument étrange qu'il était, le bestiaire du début est devenu infiniment humain. Et franchement ludique.»

MARIE BAUDET-*La Libre Belgique*

«(...)Avec sa nouvelle création Karine Ponties nous emmène dans un monde fascinant où le corps est réinventé, sculpté, métamorphosé. Le travail sur la lumière est ici essentiel de même que la bande- son aussi variée que suggestive. L'ensemble de ces éléments crée un spectacle qui passe comme un rêve éveillé dans lequel le merveilleux, le fantastique, l'étrange sont omniprésents. Avec en prime une bonne dose d'humour prenant souvent le spectateur par surprise. Un régal.»

JEAN-MARIE WYNANTS-*Le Soir*

babill et Benedetto Pacifico

«(...) Karine Ponties interroge ainsi la notion de liberté. En donnant vie à ces figures délaissées, elle nous pousse à redevenir vivant et à lutter. Un travail tout en finesse et délicatesse qui met en avant la beauté de ces corps en lutte.»

ALEXANDRA PIAUMIER- VAUCLUSE MATIN

HERO%

«Fidèle au sillon qu'elle creuse depuis plusieurs années, celui d'une danse hybride, chercheuse, jamais narrative et où pourtant jaillissent des bulles d'histoires, Karine Ponties y affirme et affine une tendresse doucement ironique pour

l'humain et ses maladrotes, ses obscurités cachées.»

MARIE BAUDET-*La Libre Belgique*

«Eric Domeneghetty est formidable dans ce rôle muet de l'homme du quotidien aux prises avec nos rêves de grandeur. (...) Jouant magistralement avec les éclairages (Guillaume Toussein) et le son (David Monceau, qui a conçu le spectacle avec la chorégraphe), cette pièce courte (...) est un régal explorant l'absurdité humaine.»

JEAN-MARIE WYNANTS-*Le Soir*

Karine Ponties l'inclassable

«Depuis ses débuts comme danseuse dans les années 80, Karine Ponties a imposé une vraie personnalité. Devenue chorégraphe, elle n'a cessé de creuser ce sillon avec sa compagnie Dame de Pic créée en 1995. On lui doit une trentaine de pièces dont Brutalis, Holeulone (prix du meilleur spectacle de danse de la communauté française en 2007) humus vertebra ou lamali lokta. Elle est souvent l'invitée d'importantes institutions étrangères»

JEAN-MARIE WYNANTS-*Le Soir*

Carnet de route

En Allemagne

- Neuer Tanz Festival
- E-Werk, Freiburg
- Kampnagel D M T, Hamburg
- FIDENA dpf-deutsches forum für figurentheater, Bochum

- Internationales Figurentheater- Festival Erlangen

- Tanzmesse, Düsseldorf

En Autriche

- Szene Salzburg, Salzburg
- Imagetanz Festival
- Dietheater Künstlerhaus, Vienne

En Belgique

- Vooruit, Gent
- Dansinkortrijk
- Kaaitheater, Bruxelles
- Arca Theatre, Gand
- Théâtre Les Tanneurs, Bruxelles
- Halles de Schaerbeek, Bruxelles
- Charleroi/Danses
- Théâtre de la Balsamine, Bruxelles
- Festival Les Brigittines, Bruxelles
- Théâtre de Liège

- Théâtre de la Vie, Bruxelles

En Bolivie

- Festival Internacional de Danza Contemporanea, Cochabamba

Au Canada

- L'Agora de la Danse, Montréal
- La Rotonde – Centre chorégraphique, Québec
- University Theater, Lethbridge, Alberta
- One Yellow Rabbit Festival, Calgary
- Theater Banff Art Center, Banff Alberta
- Arden Theater, Alberta
- The Scotia Bank Dance Center, Vancouver
- Live Art Dance Productions, Halifax
- Tangente, Montréal

En Corée du Sud

- National Theater of Korea, Séoul
- Physical Theatre Festival, Séoul

En Croatie

- Zagreb Dance Centre, Zagreb

- Dance Week Festival, Zagreb

Au Danemark

- Kanonhallen, Copenhague
- Kulturhus Aarhus, Aarhus
- Grand Teater for Dans (Grandhøj Dans Aarhus), Aarhus

En Espagne

- Festival Otono Madrid
- La Porta, Barcelone
- Festival Internacional de Teatro y Artes de Calle, Valladolid
- Festival Mes de Danza, Sevilla
- Festival La Alternativa, Madrid
- Festival d'Automne de Madrid

Aux États-Unis

- Luckman fine Arts Centre California University, California
- Dance New Amsterdam Theater, New York, NY

En Finlande

- Full Moon Dance Festival Finland, Pyhasalmi
- Savoy Teeri, Helsinki

En France

- Théâtre de la Ville, Paris
- Festival de Marseille, Marseille
- L'Hectare, scène conventionnée, Vendôme
- CCN d'Orléans
- L'Avant-Scène Cognac, scène conventionnée
- Hippodrome de Douai, scène nationale
- Pôle Sud, Scène conventionnée, Strasbourg
- CDC Uzès Danse
- Théâtre à Châtillon, scène conventionnée
- Art Danse Bourgogne, CDC, Dijon Bourgogne
- Opéra de Rennes
- ONYX, La Carrière, Saint-Herblain
- La Ferme du Buisson, scène Nationale de Marne-la Vallée
- La Fabrique de Théâtre, Site Européen de Création, Bastia
- CDC Les Hivernales, Avignon
- CCAM scène nationale de Vandœuvre-lès-Nancy
- Théâtre Jean Vilar, Vitry-sur-Seine
- Carré St-Vincent, Scène Nationale d'Orléans

– Les Éclats
Chorégraphiques, La
Rochelle

– La Briqueterie, CDC du
Val de Marne
– Festival MIMOS,
Périgueux
– Théâtre de Vanves –
Festival Ardanthé

En Hongrie

– Mu Theatre, Budapest
– L1 Dance Fest, Budapest
– Trafo, House of
Contemporary Arts,
Budapest

En Islande

– Iceland Dance
Company, Reykjavik

En Italie

– Teatro a Corte, Turin
– Torino danza/Teatro
Fundamenta Nuove
– Associazioni Culturale
Vortice, Venise

En Lituanie

– Aura, International
Dance Festival, Kaunas

Au Luxembourg

– Théâtre de la Ville, Esch
sur Alzette

Au Mexique

– Siguientscena-
Queretaro

Aux Pays-Bas

– Theater aan het Vrijthof,
Maastricht
– Rotterdamse
Schouwburg, Rotterdam
– Stadsschouwburg
Amsterdam
– Stadsschouwburg
Groningen
– Festival Julidans,
Amsterdam

En Pologne

– Krakow Theatrical
Reminiscences Festival
(Rencontres IETM),
PWST Theatre, Cracovie
– Centrum Kultury Zamek,
Poznan
– Festival KroKi, Cracovie

Au Portugal

– Teatro de Vila Real
– Centro cultural de
Belem, Lisboa
– Teatro Aveirense, Aveiro
– Teatro Municipal de
Almada
– Teatro Garcia de
Resende, Evora
– Cine-Teatro, Estarreja
– O Espaço do Tempo,
Montemor-o-Novo

– Teatro Cine, Torres
Vedras

En République Tchèque

– Bazilika, Ceské
Budejovice
– HaDivadlo, Brno
– Alfred dvore Theatre,
Prague
– Divaldo 29 Theatre,
Pardubice
– Theatre World, Brno
– Tanec Praha
– DIOD Theatre, Jihlava
– Studio Marta, Brno

En Roumanie

– Sibiu Festival, Sibiu
– Teatrul L.S. Bulandra,
Bucarest

Au Royaume-Uni

– The Place, London

En Russie

Aktovy Zal (Golden Mask
Festival)
– Stansia Art Venue,
Kostroma
– Isadora Dance Festival,
Krasnoyarsk
– Meyerhold Centre, Tsekh
Festival, Moscou
– Na Grani (On the Edge),
Contemporary Dance
Festival, Yekaterinburg

En Slovaquie

– Stanica Zilina Zariecie,
Zilina
– Zahrada, Centrum
nezavislej Kultury,
Banská Bystrica
– Kasarne Kulturpark,
Kosice
– Bratislava In Movement
– Tabacka Kulturfabrik,
Kosice

En Slovénie

– Cultural Centre Spanski
Borci, Ljubljana
– Festival Exodos Ljubljana

Au Sénégal

– Centre culturel régional
de Thiès
– Centre culturel régional
de Louga

En Suisse

– Festival de la Cité, La
Croix sur Lutry

Au Vietnam

– Théâtre de la ville, Ho
Chi Minh Ville
– Théâtre de la Jeunesse,
Hanoï
– Festival « Europe Meets
Asia in Contemporary
Dance », Hanoï

La compagnie Dame de Pic/Karine Ponties reçoit le soutien du Ministère de la Culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Service de la Danse. Elle reçoit le soutien régulier de Wallonie Bruxelles International et de Wallonie Bruxelles Théâtre/Danse.

La compagnie est en résidence administrative au Théâtre Les Tanneurs à Bruxelles.

Cette brochure a été réalisée avec le soutien de Wallonie Bruxelles Théâtre/Danse.

Graphisme: Speculoosbook (Alexia de Visscher, Delphine Platteeuw)

Impression: Gillis

2016

www.damedepic.be